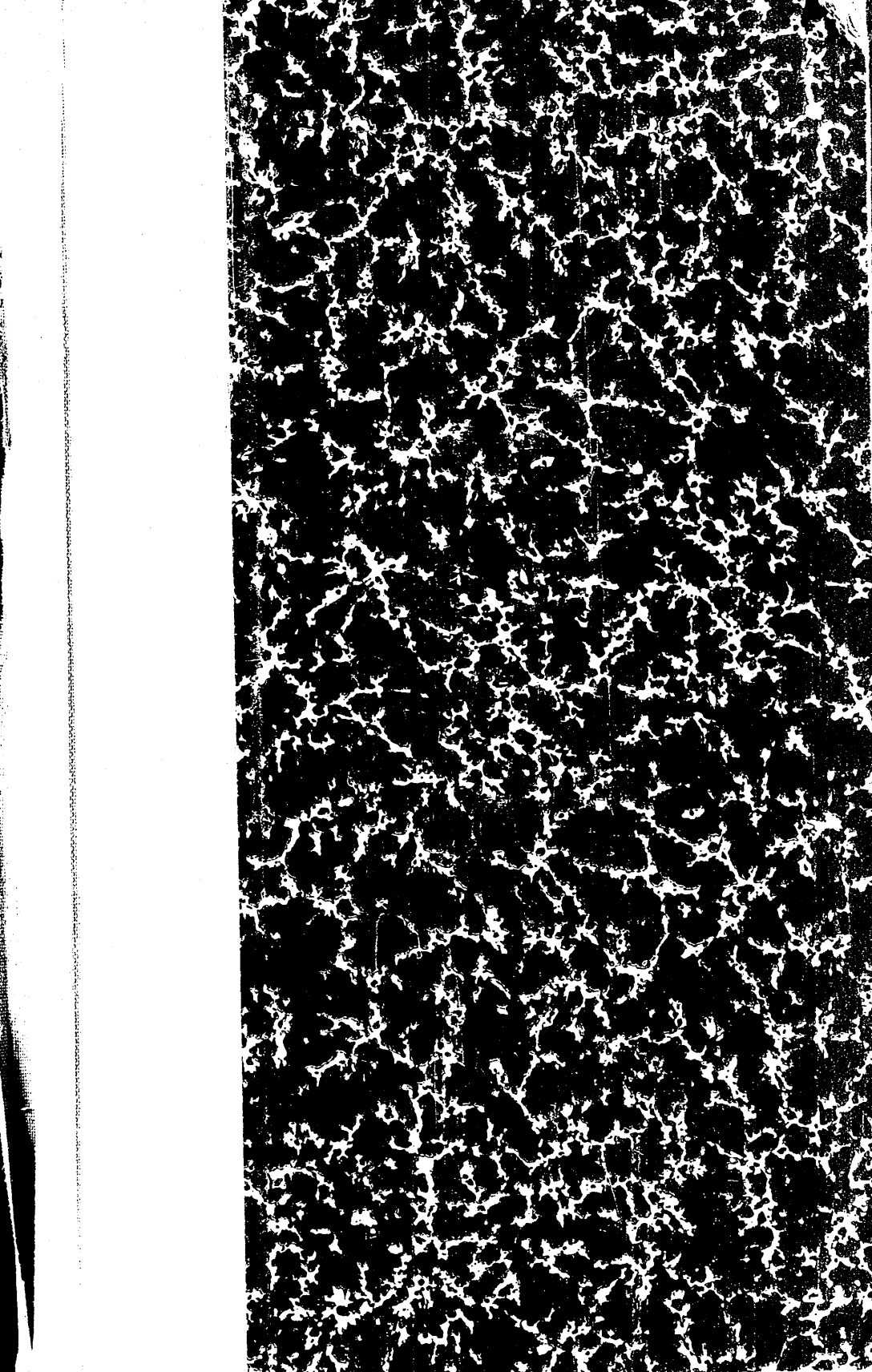




The University of Chicago
Library



PIERRE LEPROHON

St. FRANÇOIS D'ASSISE

*LE GÉNIE
DE LA LIBERTÉ*

LA COLOMBE







SAINT FRANÇOIS D'ASSISE



PIERRE LEPROHON

S^t FRANÇOIS D'ASSISE

LE GÉNIE DE LA LIBERTÉ

LA COLOMBE

EDITIONS DU VIEUX COLOMBIER

5, rue Rousselet, 5

PARIS

BX4700

.FGLG



Copyright 1946 by LA COLOMBE, ÉDITIONS DU VIEUX COLOMBIER.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Spec. Lib. (P.M.)

1539104

kg

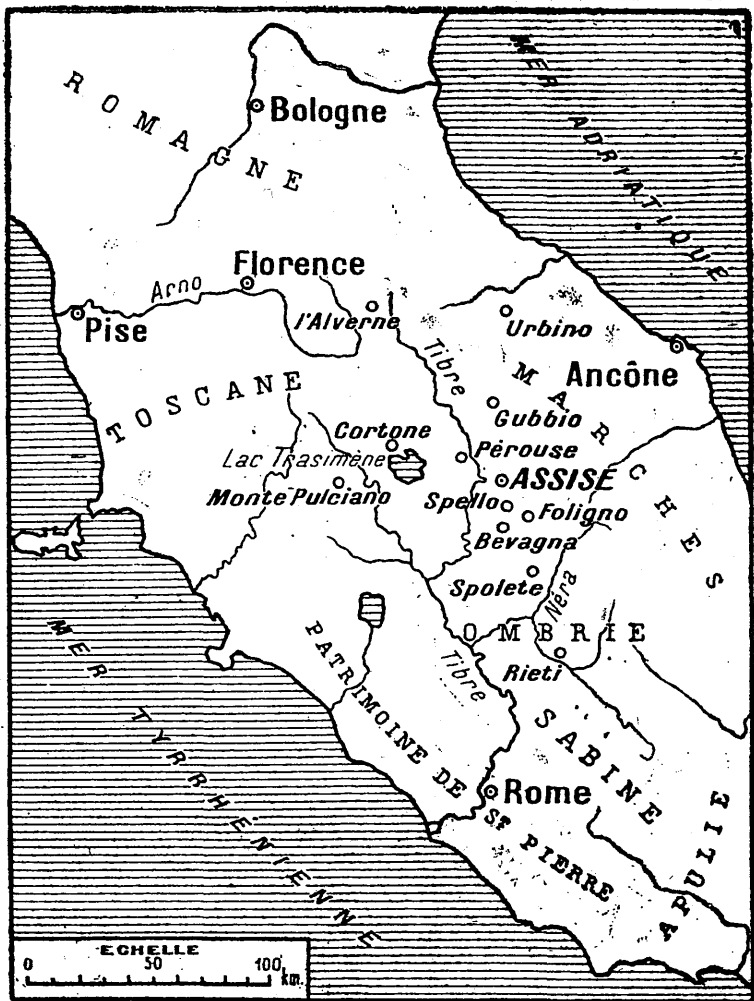
A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

249020



Où est-il le plus aimant de tous les hommes
Le frère aux pieds nus des bêtes des champs
Qui savait voir l'éternité dans chaque chose ?
Où s'en est-il allé, l'être de lumière, le rayonnant d'amour ?
Et pourquoi les pauvres qui n'ont que leur espoir pour les guider
Ne voient-ils au plus loin son fanal dans la nuit ?
Que ne se lève-t-il dans leur crépuscule,
Lui, l'étoile du soir de la grande pauvreté ?

(RAINER MARIA RILKE.)



L'OMBRIE FRANCISCaine.

INTRODUCTION

Les compagnons de François furent ses premiers biographes. L'homme venait de les quitter. Il s'agissait pour eux, non point tant de conter ses actions et leurs souvenirs, que d'en dégager ce qui pouvait témoigner irréfutablement de sa sainteté. Ils recueillirent les traits généreux, les miracles, toutes les intrusions du divin dans cette destinée humaine.

L'image qu'ils nous laissent ainsi du « Poverello » n'est pas à proprement parler biographique. Elle est faite du rayonnement d'une âme, sous lequel l'homme s'efface. Pour en retrouver le visage, il nous faut aujourd'hui faire le chemin inverse. Beaucoup d'écrivains modernes s'y sont employés, souvent avec bonheur. Ils ont dégagé le personnage de sa légende et commenté son œuvre. Ils l'ont replacé dans son époque, parmi les siens. Ils ont trouvé ses filiations et défini le sens de sa mission.

Notre intention n'est pas d'apporter du nouveau, dans le sens historique ou théologique, au problème de saint François. En ramenant le récit de sa vie à des proportions plus humaines, nous n'entendons pas davantage proposer celle-ci en exemple. « Saint François, dit justement Dimitri Merejkowsky, ne possède presque aucun sens de la mesure », et le R. P. Sertillanges : « L'élan de vie qu'il propose est tellement à contre-voie ». Mais l'enseignement d'une semblable destinée tient précisément dans ses rapports avec Dieu. C'est en lui rendant sa valeur humaine qu'on en saisit le mieux la part surnaturelle. Elle offre alors, non un exemple, mais des motifs d'exaltation plus riches qu'une ligne de conduite bien tracée. C'est à la faveur de ce rayonnement que nous avons tenté de découvrir le message de François.

En chacun de ses actes, il va toujours et partout au delà

de son siècle, de sa position, au delà de son humanité. Il est l'apôtre de la paix, de la bonté envers toutes les créatures, tandis que, dans l'Italie médiévale, c'est une lutte sans fin, de ville à ville, d'une classe à l'autre. Il est le héros de la conciliation et de la réconciliation dans le temps des discordes civiles, le chrétien de l'Evangile dans une Eglise qui perdait de plus en plus l'esprit de l'Evangile. Il fut le mineur devant toutes les puissances et toutes les ambitions. Il les dépassa sans cesse, comme il se dépasse soi-même à chaque instant de sa vie. On a voulu voir en lui un esprit révolutionnaire, peut-être simplement parce qu'il poursuivait ses intentions jusqu'à leurs extrêmes conséquences.

Ce goût de l'absolu, ce manque de mesure élargit nos propres limites. François réalise, comme en se jouant, nos plus hautes aspirations. C'est en le rapprochant de nous, que nous pourrions nous rapprocher de lui. Et, parce que détaché, quoique les aimant, des choses de ce monde, il atteint à une liberté intérieure que nous pouvons à peine concevoir.

CHAPITRE PREMIER

LE SECRET DU PARFAIT AMOUR

*... « cet amour-là était si noble que
neuf hommes sur dix ne le connaissent
qu'à peine par ouï-dire. »*

(CHESTERTON.)

Il n'existe sans doute pas en peinture — hors les scènes de l'Evangile — de thème plus fréquemment traité que celui de l'histoire franciscaine. Des primitifs italiens aux peintres de nos jours, les artistes les plus divers ont matérialisé, sur le mur et sur la toile, le visage de saint François.

De ces innombrables portraits, un seul, le premier en date, est authentique. Il aurait été peint en 1222 par un élève du maître romain Conxolus, au Sacro Speco de Subiaco. Une peinture sur bois donnée par Jacqueline de Settesoli, contemporaine et amie de François, à l'église romaine de San Francesco de Ripa, est déjà postérieure à la mort du saint. Pourtant, dès ce moment, dans les couvents qui s'établissent, dans les églises que l'on construit, des œuvres anonymes, peintes à fresque le plus souvent, vont en fixer les traits. Elles annoncent la floraison iconographique que la Renaissance fera surgir à travers la Toscane et l'Ombrie.

Or, à mesure que les peintres s'éloignent d'elle, l'image initiale se déforme. Si les premiers sont restés fidèles au souvenir que ses frères et ses contemporains avaient gardé de l'aspect extérieur de François, leurs élèves se soucièrent de moins en moins de reconstituer un portrait conforme au sujet. Ils le peignirent, selon la légende qui, déjà, s'ordonnait, à travers leur tempérament d'artiste et leur style personnel. Le document s'effaçait, peu à peu, devant l'interprétation. L'être de chair et de sang devenait un motif spirituel. La glorification d'une âme recréait une réalité factice, inventait un visage, mille visages, qui étaient ceux du rêve et de la foi.

Si l'on comparait le portrait de Subiaco au saint François extatique du Greco, par exemple, on verrait qu'il ne reste rien, en ce dernier, des traits du modèle. Chaque artiste propose une image différente. De Cimabue à Giotto, à Benozzo Gozzoli, à Gentile de Fabriano, à Fra Angelico, à Rubens, à Zurbaran, à Maurice Denis, à cent autres, il nous est loisible de choisir une interprétation conforme à notre goût.

En est-il de plus émouvante que celle de Cimabue, dans une fresque de l'église inférieure d'Assise ? Elle montre un saint François au visage ravagé, au regard serein, dans une attitude dont on ne saurait dire si elle précède la prière ou la danse, qui est aussi une prière...

★★

Mais que l'on imagine l'inquiétude du peintre — ou sa liberté, son allégresse — à composer ce qui fut une réalité, à donner au visage d'un homme celui de sa propre vision !

La tâche du biographe est aussi belle et aussi périlleuse. Il lui incombe de reconstituer, à travers les actes qui lui sont transmis et quelques écrits, l'âme, la pensée, l'intention qui les guidèrent. Il propose, lui aussi, à sa manière, non pas un aspect, mais le visage intérieur du héros.

« Pour qui entreprend d'écrire une biographie,

remarquait Guy de Pourtalès, il y a deux sortes de vérités à saisir et à interpréter : la vérité historique, celle des faits, des événements extérieurs qui encadrent et, trop souvent, conditionnent une existence humaine, en disposent ; puis celle des faits intérieurs d'une âme à recréer, avec ses paysages, ses variantes, ses élans, ses points morts, que le biographe doit, en quelque manière, retrouver ou réinventer sans cesse » (1). La seconde de ces vérités ne peut être qu'une interprétation, un rapprochement tentés par amour autant que par réflexion. Quant à la première, on peut dire qu'elle n'existe pas. Il n'y a pas de vérité historique. La vérité des faits est illusoire parce qu'elle nous parvient dépouillée des causes qui les provoquèrent, peut-être des conséquences qui les suivirent, sinon pour la postérité, au moins pour l'homme. Le geste n'est pas nécessairement une expression de la pensée, l'acte n'est pas toujours conforme à la volonté. L'un et l'autre mentent parfois, dessinent autour du personnage une figure qui voile un peu la sienne. Le biographe travaille avec des faits, mais il joue sur l'inconnu.

Il est possible que l'image morale du saint ait été déformée peu à peu, réalisée dans un sens identique à celui de ses portraits imaginaires. Comme tel visage d'ascète, de visionnaire, dans lequel plus rien ne transparait du vagabond, de l'homme rude que fut aussi François, le caractère a peut-être été poussé vers un mysticisme trop exclusif ? François ne cessa un instant d'être plein de bon sens, de logique, de simplicité. La légende poétique et la légende religieuse ont interprété ses écrits, les souvenirs de ses compagnons, sa mission dans le monde, conformément à leurs nécessités. Elles lui ont donné une ligne, en s'attachant aux grands faits de sa vie. Auprès d'eux, et les conditionnant, il y eut une fantaisie quasi divine, qui ne cessa de courir comme une arabesque entre le monde des choses et la destinée de François. Elle l'éclaire parfois

(1) Guy de Pourtalès : *Berlioz et l'Europe romantique*, préface.

singulièrement. Elle en accuse la grandeur et le tragique.

Mais il ne suffit pas d'enchaîner des faits avec un scrupule rigoureux, une conscience parfaite ; ce serait offrir un squelette pour portrait de l'individu. Il appartient à d'autres de commenter son œuvre, d'en étudier les conséquences, de mesurer son étendue. Il s'agit pour nous d'essayer un « portrait » de François, de proposer un visage intérieur qui n'aura peut-être pas plus d'exactitude que celui des peintres de jadis, mais qui n'en aura peut-être pas moins que celui des historiens.

Leurs travaux nous indiquent les étapes de sa vie. Ils situent par une parole, un geste transmis, tel aspect de son héros comme les reliques dans l'ombre des couvents italiens nous montrent, par leurs manuscrits jaunis, leurs objets de piété, des témoignages de la réalité passée. Mais il est difficile de trouver parmi eux, autant que dans les cloîtres bâtis aux ermitages où François et ses frères venaient prier, l'image vivante du saint.

Dans les grottes de l'Alverne, sur le chemin de Saint-Damien où frissonnent les oliviers, il semble qu'il va s'agenouiller ou passer en chantant avec ses compagnons. Pour en évoquer l'image, il faudrait faire reflourir les herbes au seuil des *eremi*, surprendre dans le silence du matin le premier cri des hirondelles, oublier l'histoire franciscaine pour conter l'histoire de François...

Parfois, on croit la saisir. On suit, dans la destinée du héros, les espérances qui orientent un caractère, les désirs qui le font agir, la mission qu'il s'est imposée. Puis, brusquement, parce qu'une vision intervient, parce qu'une voix se fait entendre, on perd, de nouveau, le contact. Les raisonnements s'écroulent, la logique renonce. L'élément humain que l'on avait patiemment étudié comme un problème que l'on croyait pouvoir résoudre, voici qu'un simple fait l'abolit, le dépasse. Le personnage que nous avons défini dans son humanité nous rappelle tout à coup qu'il a partie liée avec Dieu. L'élément divin jaillit comme

une étincelle. C'en est assez pour renverser toutes les théories, pour effacer tous les symboles.

Il est difficile de conter la vie d'un homme et plus encore de vouloir l'interpréter. Mais quand cet homme a été touché par la grâce, quand interviennent à travers ses actes les malices du ciel, est-il possible de l'enfermer dans un subtil réseau de déductions et d'hypothèses ?

Le peintre est sans doute impuissant à mettre dans un regard l'étincelle du prédestiné. Il peint un visage d'homme pour faire connaître une âme sainte.

Il sait bien qu'il ne l'exprimera pas dans son intégrité, mais il l'évoque avec amour ; il s'approche d'elle en peignant ce qui l'entoure, ce qui apparaît d'elle ou simplement ce qu'il voit d'elle à travers son propre songe...

Telle est aussi la tâche du biographe. Telle est la matière où il devra tour à tour puiser et rejeter pour tenter d'être vrai. N'y faut-il pas une part égale d'ignorance et de connaissance ? C'est, en tout cas, beaucoup de témérité pour nous qui sommes, comme l'eût dit François, « *simplex et idiotus* »...



« Il y avait à Lucques deux frères nommés Moriconi, qui étaient marchands. L'un d'eux est resté au pays, l'autre, surnommé Bernadone, s'en est allé en Ombrie, s'est fixé à Assise, s'y est marié et a eu un fils qu'il a appelé Pierre. Celui-ci, ayant hérité d'une fortune considérable, s'est marié avec une jeune fille de famille noble nommée Pica, et est devenu le père de saint François. »

Voici, selon un vieux manuscrit trouvé à Lucques, les ascendances du saint. Le père, établi à Assise, était l'un des plus gros marchands drapiers de la région. En cette qualité, il fréquentait les grandes foires commerciales pour s'y approvisionner et visitait les châteaux afin d'y glaner des commandes. Il faisait de fréquents voyages en Italie et dans le sud de la France. Ce fut au cours de l'un d'eux

qu'il se fiança avec la jeune Provençale dont parle la note de Lucques.

Leur premier fils naquit le 26 septembre 1182, pendant une absence du père ; dame Pica le prénomma Jean. La *Chiesa Nuova*, construite sur l'emplacement de la maison natale, cache aujourd'hui encore des lambeaux de murs, des portes basses, des pierres à peine polies par les siècles.

Aucune voix n'annonça l'oracle sur les champs de la vallée, mais la terre entière dut écouter le cri par lequel cette vie nouvelle s'affirma. Les collines d'Ombrie connurent-elles, au delà des années, le piétinement des frères qui, de cette ville, allaient s'élancer vers le monde ; entendirent-elles la rumeur des pèlerins montant, d'âge en âge, vers ce berceau ? Une foi renaîtrait bientôt, dont le rayonnement couvrirait tout le pays latin de monastères et de cathédrales. Un art nouveau attendait son esprit, sa technique, son génie...

On raconte qu'un voyageur parut au seuil de la maison, le jour du baptême de François, à Saint-Rufin. Ses vêtements poudreux étaient pleins de l'odeur du soleil et des champs. Il demanda à voir l'enfant, l'éleva de ses deux bras dans le couchant, et dit :

— Aujourd'hui, dans cette rue, deux enfants sont nés, dont l'un, à savoir le garçon que voici, deviendra l'un des hommes les meilleurs du monde, tandis que l'autre en deviendra l'un des pires.

Nul ne sut s'il était envoyé de Dieu. Mais, lorsque la servante revint pour lui donner l'aumône, il avait disparu.

Quand le marchand drapier rentra chez lui, il y trouva cet enfant. Mêlant à sa joie la satisfaction de son fructueux voyage, le souvenir du beau pays où sa femme était née, Pietro de Bernardone déclara :

— On l'appellera Francesco, le petit Français !

En sorte que le véritable Giovanni Moriconi devint

Francesco de Bernardone. Ainsi naît la légende, plus réelle que l'histoire.



A ces origines mi-provençales, mi-toscanes, pouvons-nous imputer une part du caractère de saint François ? Il ne paraît pas impossible d'y trouver le reflet et l'union de ces terres éclairées d'une lumière égale. Dissemblance de sol, mais la même pureté de ciel. Pays aux lignes nettes, aux larges horizons, la Provence était alors le foyer de la poésie naissante. Une grâce légère et vive courait dans l'esprit des chevaliers.

En maintes circonstances, on pourrait relever dans la vie de François des traits de caractère qui semblent bien français : son goût de la clarté, son sens de la logique et même cette impétuosité dans l'action dont il fit preuve si souvent.

Plus fouillée, plus luxuriante, la nature qui entourait le berceau des Moriconi étalait ses richesses devant les Alpes Apuanes.

Néanmoins, n'oublions pas que François naquit en Ombrie. Aucun lieu ne pouvait mieux accueillir le mystère franciscain. Ce que François a pu garder de ses ascendances provençale et toscane, terres ivres de clarté, va se fondre, s'apaiser dans la pure et douce noblesse des paysages d'Assise.

Toute sa vie, et même au delà, François restera un saint de lumière. Sa dernière œuvre sera un Cantique du Soleil écrit du fond de la douleur humaine, dans une cécité presque totale. On sent bien qu'il n'est pas seulement François, mais François d'Assise. L'homme et la terre qui l'a vu naître sont là, encore, intimement liés. On ne les conçoit plus, lui sans elle, elle sans lui. L'Ombrie n'a pas offert un simple cadre poétique à l'aventure franciscaine. Elle l'a, pour une part, conditionnée. S'il rêve parfois de grands voyages prédicants, s'il passe sa vie à errer comme

un troubadour ou un vagabond, François reviendra toujours vers les collines d'Ombrie. Il mourra le visage tourné vers Assise...

★★

Bâtie à mi-flanc de colline, sur un des contreforts du Monte Subasio, dont la gigantesque masse domine toute la contrée, Assise était alors soumise à Conrad d'Irslingen, duc impérial de Spolète et chancelier germanique. La basilique romane de Saint-Rufin, inachevée, se dressait au-dessus des ruelles tortueuses aux murs d'ocre jauni.

Par ces temps de rivalités, les cités italiennes vivaient souvent en ennemies. Les chemins de la montagne n'étaient pas encore sûrs. Pourtant, au delà des « vicoli », on découvrait l'immense vallée plate et, derrière Assise, le Subasio étageant jusqu'aux nues ses pentes bleuâtres.

Il est peu de régions pour offrir, si près l'une de l'autre, si mêlées l'une à l'autre, tant de douceur et tant d'âpreté. Les champs blonds plantés d'oliviers cèdent, à mesure qu'on s'élève, aux landes sauvages, aux combes de terre rouge comme une chair à vif. Les hauteurs du monte Subasio sont le domaine de la solitude et du silence, des rochers et des nuages. Dans la vallée, se dorent les moissons et les fruits.

Ce fut dans ce cadre restreint, mais tout environné d'inconnu que grandit François. On ne sait rien de sa première enfance. On peut l'imaginer dans la simple atmosphère familiale, ne présageant rien de plus extraordinaire que toute vie d'enfant. Il apprend le latin, des prêtres de l'église Saint-Georges. Il connaît ses prières, il aime ses jeux. Quand le père Bernardone rentre de voyage, il prend le jeune François sur ses genoux et il évoque pour lui la Provence, ses troubadours.

L'enfant vit dans un monde dont nous ne pouvons plus parler. Pour Francesco, la part du merveilleux était plus grande encore que pour chacun de nous. Il est de toute

évidence que la connaissance de la langue provençale a joué son rôle dans la vocation de François. Elle lui avait été apprise par son père et lui permit de goûter dans toute leur saveur les chants que Bernadone rapportait au foyer. Sous le charme d'un ciel si sensible aux caresses de la lumière, les récits prenaient une valeur étonnante pour l'âme du jeune garçon. Le prestige de l'inconnu s'augmentait des premiers songes glanés au gré d'un chant, d'un reflet courant sur le paysage, d'une minute de vrai silence. De tels instants portent parfois les cœurs d'enfants aux limites du véritable amour. Pour François, il se peut que la poésie provençale lui en ait, dès l'abord, révélé la grandeur. C'est, en tout cas, très exactement le caractère que revêtira en premier lieu son aventure. Il y eut des saints par mysticisme, par intelligence, par idéalisme. François le devint par amour.

Le chant du troubadour fut l'instrument qui orienta vers cette forme sentimentale un état de rêverie informulée auquel le caractère même du jeune homme, l'aisance familiale, les lieux où s'écoula son enfance, l'avaient naturellement disposé. Mais il faut, pour bien comprendre cette orientation, situer dans son époque le véritable aspect de la poésie provençale et la forme exacte de l'amour qu'elle chante.

Gustave Lanson a défini, avec beaucoup de finesse, l'esprit de cette poésie des troubadours :

« Si on analyse le contenu de cette forme originale de l'amour dont les Provençaux ont enrichi la littérature, elle repose sur l'idée de la perfection conçue comme s'imposant à la fois à l'intelligence et à la volonté, devenant fin en même temps que connaissance, et sur la préférence désintéressée qui fait que le moi subordonne son bien au bien de l'objet aimé, selon l'ordre des degrés de perfection qu'il découvre en soi et dans l'objet. Ainsi les éléments intellectuels et moraux dominent dans l'amour courtois. Il n'est pas difficile de supposer que, l'identité des mots aidant, l'amour chrétien, aspiration éperdue vers le Dieu infini et

parfait, désir affiné et subtilisé par le sentiment du néant de l'âme amoureuse devant l'incompréhensible objet de l'amour, ce sentiment de tendresse mystique a fourni le type de dévotion galante de l'amant à sa dame (1) ».

Une telle forme de l'amour, pour un caractère aussi intégralement logique que celui de François, devait nécessairement conduire à l'adoration de Dieu, dont elle n'était, en effet, qu'une déformation. Il lui appartiendra de la ramener à son but véritable, de lui montrer sa voie. Mais cela ne sera que l'aboutissement d'une longue et patiente recherche.

Dans l'âme encore enfantine du petit Bernardone, si le sentiment de cet amour s'est déjà installé, il n'a pour objet ni la femme, ni Dieu : il n'a pas d'objet. Il subsiste à l'état latent dans une âme ouverte à toutes les formes d'élévation sentimentale, et qui cherche le sens de sa rêverie. Mais il crée d'une pré-conscience de la chose un état de joie, d'insouciance apparemment non motivée, qui animera toute la première jeunesse de François, et trompera les autres sur lui-même, mais non pas lui-même.

Il est remarquable, néanmoins, que l'on ne trouve à la base de la vocation de François aucun penchant au mysticisme, pas même à la dévotion. Il suit les préceptes chrétiens, remplit ses devoirs religieux sans plus de zèle que tout autre jeune homme de son éducation et de son rang. Aucun avertissement n'indique sa destinée. A un jugement superficiel, il apparaît même que le jeune Bernardone offrait l'exemple le plus banal du jeune viveur, inconséquent et matérialiste. Rien n'est plus faux. En ces années de dissipation où, entouré d'amis joyeux, il se plaît à festoyer, à rire, à boire, il garde en toutes circonstances une grande noblesse de gestes et de paroles. Les propos légers le choquent ou l'attristent.

Impuissant encore à saisir l'objet de son amour, il s'efforce à en découvrir la forme. Il deviendra troubadour,

(1) Gustave Lanson : *Histoire Littéraire de la France*.

compagnon de la « gaye science », afin, en le chantant, d'appeler cet amour, de lui donner couleur et vie. François ne sait pas encore que son amour est Dieu, que son chant est une prière. Il croit avoir trouvé dans la poésie le chemin de l'amour. Il s'y donne avec fougue. Puisant dans les ressources de la boutique paternelle, il se fait, avec les plus riches tissus, d'extravagants costumes bariolés de jongleur. Car il ne lui suffit pas d'avoir l'âme du poète, il veut aussi en avoir l'aspect. Ingénuité et candeur ? Et aussi sincérité. Il ne se contentera pas, un peu plus tard, d'être pauvre : il lui faudra aussi en avoir la mine et la mise. Ainsi vêtu de couleurs éclatantes, il chante les rondels provençaux qu'il rapporte de France Pietro de Bernardone. Son esprit enjoué, sa belle prestance et surtout sa générosité ont groupé autour de lui tous les jeunes garçons d'Assise. Ils rêvent ensemble à d'improbables destinées. Les uns seront chevaliers, d'autres voleurs. François sera jongleur.

Quand les bons bourgeois ferment leurs portes, les jeunes gens se réunissent auprès du Palais Communal. Bras dessus, bras dessous, ils déambulent vers quelque « osteria » accueillante, et, sur le prélude de la viole, les chants montent vers le ciel clair. Le petit vin aigrelet d'Ombrie trouble un peu les cœurs et les voix, mais il y a dans l'air une merveilleuse allégresse. François chante à la nuit. Il se sent parfois très loin de ses compagnons, comme si sa joie avait des sources plus profondes. Il regarde les murs, l'ombre coupant les étroites ruelles où leurs chants et leurs rires emplissent le silence. Musiciens noctambules, ils improvisent des sérénades, qu'un pot d'eau prestement lancé d'une fenêtre voisine ou les abois d'un chien viennent soudain interrompre. L'aube point, lorsqu'on rentre fourbu, ivre de vin et de chansons.

— Tel qu'il est, répondait dame Pica aux lamentations des voisines, il deviendra un vrai fils de Dieu par la grâce.

En vérité, il cherchait Dieu.



« Par delà le domaine des idées et des sentiments, il y a dans l'homme une force obscure vraiment dominatrice qui régit notre volonté, nos goûts. Certains la nomment « âme ». C'est par elle que Dieu s'empare de l'homme. »

On a voulu voir dans la vie de François une cassure entre ses années de jeunesse et le début de sa vie ascétique. Ce ne fut pourtant qu'une évolution normale, une lente révélation, l'emprise de Dieu sur une âme. Est-ce amoindrir le caractère d'une telle destinée que de prêter attention à ces années d'adolescence durant lesquelles, inconscient de son avenir, ignorant même de ses désirs, il va peu à peu, guidé par une main sûre, vers la connaissance de Dieu ? En cela s'exprime toute la jeunesse profane de François. Elle n'est ni en opposition, ni en contradiction avec la vie sainte qu'il vivra ensuite. Au contraire, la prépare-t-elle, l'annonce-t-elle, marque-t-elle le début de cet élan qui le portera des enthousiasmes bruyants de son enfance au mysticisme de sa fin, en un mouvement égal qui s'épure peu à peu vers des sphères qui ne sont plus les nôtres.

La conscience d'un amour parfait inspiré par la poésie provençale a donc incité François à devenir un disciple de la « gaie science ». Il naquit poète. Dans les premiers traits de son enfance dont le souvenir nous soit parvenu, on découvre l'étonnement ingénu que la vie fût si belle, et le monde si riche de grâce et de douceur. Avec les chants transmis par le père Bernardone, la nature ombrienne eut une part dans le développement du caractère de François. Certains lieux semblent créés pour porter à l'homme, à une âme choisie, son destin. Sur les pentes plantées d'oliviers, dans ces gorges qui coupent soudainement en forêts d'yeuses et de chênes verts les contreforts de la montagne,

François écouta le message de la nature. Ce n'était alors que le grand silence des jours d'été, les premiers vents d'automne dans les feuillages, le crissement inlassable des grillons, le déroulement des champs vers la vallée. Extasié, le petit François en connaissait déjà la joie. Il n'en soupçonnait pas les secrets, ni la cause et la fin suprême. Mais, parce qu'il avait le cœur plein, il se mit à chanter. Le riche, au sens réel du mot, a besoin de donner. C'est l'existence même de l'oiseau et du poète. François fut celui-ci, mais aucun homme ne ressembla autant à celui-là. Il en a l'allégresse et aussi l'insouciance, en ces années où il se montre également prodigue des dons spirituels qui sont en lui, et des richesses matérielles dont il est comblé.

Cette générosité, — n'est-elle pas aussi expression de l'amour parfait ? — restera l'une des caractéristiques de la mission franciscaine. Elle est née du sentiment de la fraternité, non seulement des hommes — et cela était à l'époque à peu près inexistant, — mais de toutes les créatures. On en trouve d'évidentes manifestations en ce qu'on a appelé la « jeunesse dissipée de François ». Comme ses chants galants annoncent le « Cantique du Soleil », sa prodigalité envers ses amis laisse prévoir son futur abandon de tout bien. Encore une fois, il n'y a pas de coupures dans la vie de François, mais une compréhension qui s'affirme à mesure qu'il avance sur la voie de Dieu.

Ce n'était pas en vue de satisfaire à ses propres plaisirs que le jeune Bernardone dépensait aussi largement l'argent dont dame Pica garnissait son gousset. C'était pour faire partager à ses amis un avantage dont il n'entendait pas rester le seul bénéficiaire, c'était par un sentiment d'amitié envers ses frères profanes, précurseurs, annonciateurs, eux aussi, des compagnons de l'ordre dont il s'entourera plus tard.

Pourtant, un incident va lui révéler un sens nouveau de la nécessité de donner, et transformer peu à peu cette prodigalité en charité. Un jour, François étant occupé à servir un riche client, un miséreux lui demanda l'aumône.

L'heure n'était guère choisie, assurément ; tout à son affaire, François rabroua d'un mot et d'un geste le mendiant. Ce fut quelques minutes plus tard, après le départ de l'acheteur, que François prit conscience de son acte. Le rouge de la honte lui monta au visage à la pensée de son injustice. Il avait refusé à ce pauvre, alors qu'il donnait à d'autres, à ses amis, qui souvent n'en avaient nul besoin. C'était manquer de logique et, par surcroît, de bonté. François bondit à travers la place, fouilla les groupes, bouscula les passants. « Où court encore le fils de Bernardone ? » se disait-on. Il courait à la recherche de son pauvre. Il dévala les ruelles quatre à quatre, visita Saint-Rufin, revint vers le marché, et finit par découvrir le mendiant, assis sur le seuil d'une porte. Il lui remit tout ce qu'il possédait, le releva, le salua. Le pauvre, abasourdi, ne souffla mot.

★★

Cet épisode est-il le premier signe par lequel Dieu se révèle à François ? Comme un aboutissement de sa générosité, le jeune prodigue d'Assise vient de rencontrer la charité, l'une des trois grandes vertus chrétiennes. Ainsi, depuis son enfance et dans tout le cours de sa prodigieuse existence, a-t-il fait et fera-t-il des découvertes successives qui seront autant de lumières posées sur sa route et grâce auxquelles il ira, d'étape en étape, vers son destin. On peut déjà remarquer à cette époque la nécessité de l'action chez François. S'il poursuit en soi-même la connaissance d'un but qu'il n'entrevoit pas encore, mais qu'il désire et qu'il devine, c'est à travers les tentatives les plus diverses, et parfois les plus contradictoires en apparence, qu'il s'efforce à l'atteindre.

Ayant compris la charité, il va la pratiquer sans discussion, sans accommodements, avec la conviction, — on serait tenté de dire excessive, — qu'il apportera par la suite à tous ses actes.

Il n'en continue pas moins de vivre pour le moment en garçon joyeux, marchand drapier de son état, poète aux heures de liesse. La renommée dont il jouit à Assise s'est probablement accrue encore depuis qu'il fait l'aumône. Un innocent affirme aux passants que François est promis à une gloire céleste. Il jette son manteau devant les pas du jeune homme lorsqu'il le rencontre dans les rues de la cité.

★★

Or, des troubles éclatèrent vers cette époque à Assise. Morcelées en villes libres, en petites républiques, l'Ombrie et la Toscane étaient alors partagées entre le pouvoir du pape et celui de l'empire germanique. Assise n'attendait qu'un prétexte pour se libérer du joug étranger. L'absence du duc Conrad, contraint d'aller rendre hommage au pape Innocent III, lui en fournit l'occasion. Les bourgeois attaquèrent et démolirent la forteresse de Sasso-Rosso, dont les ruines, aujourd'hui encore, dominent la ville, puis, craignant une riposte du dehors, ils se mirent en devoir de bâtir une ceinture de remparts et de tours crénelées. C'était pour la jeunesse un excellent moyen d'employer son ardeur. François de Bernardone fut l'un des plus actifs à porter les pierres, à manier la truelle. Nouveau lien entre sa vie profane et sa vie chrétienne : ayant appris à élever des remparts, il bâtit plus tard des églises.

En quelques semaines, Assise fut donc à l'abri d'un rang de murs solides d'où l'on attendit l'ennemi. Celui-ci tardait à venir. Les humeurs combatives ayant besoin de s'épancher, les bourgeois s'en prirent aux nobles de la cité dont ils assiégèrent, pillèrent et brûlèrent quelques-unes des demeures. N'ayant d'autre ressource, la noblesse fit appel à l'adversaire voisin, Pérouse, promettant sa soumission si on la délivrait de l'insurrection civile.

Les bourgeois se trouvèrent, cette fois, en présence de l'ennemi. La rencontre eut lieu dans la vallée, au pont Saint-Jean, mais l'avantage tourna aux Pérugins et la

plupart des combattants d'Assise furent menés, sous bonne escorte, dans les prisons de Pérouse. François était parmi eux. Là captivité dura une année. Elle ne ternit pas un seul jour sa bonne humeur. Dans la prison, il fit office de conciliateur et de boute-en-train. On dit qu'il devint alors le compagnon d'un réprouvé que chacun tenait à l'écart. Il avait déjà compris qu'il ne convenait pas seulement d'être généreux de ses biens, mais qu'il fallait l'être aussi de ses sentiments. N'ayant plus rien à donner, il accordait son amitié à ceux-là surtout qui en paraissaient les moins dignes. Il eut, en tout cas, le loisir de méditer sur un avenir qui tardait à s'éclairer ; et les péripéties de sa vie présente étaient bien faites pour entretenir son ambition.

Jusqu'alors, il espérait percer le secret du parfait amour, mais il comprend mieux chaque jour qu'il s'agit de le conquérir, de s'élever jusqu'à lui par la gloire de quelque action d'éclat.

« Ignorez-vous donc qu'un grand avenir m'attend, dit-il, et que je serai un jour exalté dans le monde entier ? »

La fin de la captivité le ramène à Assise comme il en est parti. Et la vie est si facile, après douze mois de privations, que les habitudes passées le reprennent bien vite dans le filet des banquets, des plaisirs, des soirs joyeux. Longtemps encore, il vivra d'une vie pareille jusqu'au jour où une grave maladie l'oblige à s'aliter.

CHAPITRE II

« ET TOUT EST VANITÉ... »

« Pour faire d'un homme un saint, il faut bien que ce soit la grâce ; et qui en doute ne sait ce que c'est que saint et qu'homme. »

(PASCAL : Pensées.)

La guérison d'une longue maladie, n'est-ce pas une nouvelle naissance ? Aux yeux du convalescent, souvent le monde a changé d'aspect. Il y revient avec l'étonnement d'un enfant, et peut-être ses exigences. Il le découvre beau. Il le voudrait plus beau encore, à la mesure des désirs qui ont marqué ses heures de souffrance.

François fut enfermé de longs mois dans la maison d'Assise. Les volets clos laissaient régner une douce pénombre dans la chambre. Après des jours de fièvre, des nuits inconscientes, la présence des choses revint autour du malade. Elle avait le visage de dame Pica, attentive aux soins, veillant jalousement sur son fils. Le bourdonnement d'une guêpe au plafond, des cris d'enfant dans la rue, apportaient au jeune homme l'écho du monde, en même temps qu'une chaleur de soleil et d'air pur dont il était depuis longtemps privé.

Ses nobles ambitions vinrent-elles le visiter durant ces mois de retraite involontaire ? Pensait-il encore à l'amour

parfait dont il brûlait jadis d'être envahi ? Ou, réduit à ses seuls souvenirs, évoquait-il les fêtes passées, les chants des troubadours, et cette campagne blonde et verte où il allait gaiement avec ses compagnons ?

Appuyé à l'épaule de sa mère, il refaisait ses premiers pas. Ses jambes le portaient avec peine. En lui-même, une faiblesse toute pareille était venue. Ses pensées voletaient, ne se fixant à rien, comme des hirondelles qui n'auraient plus de nid. François vivait des heures paisibles. Il regardait la rue coupée d'ombre, les vieux murs jaunis. Il écoutait, dans la maison, les bruits familiers, ceux de sa belle enfance...

Il sent peut-être qu'elle s'est éloignée à jamais. La vie dans laquelle il entre chaque jour davantage va bientôt poser devant lui ses inquiétants problèmes. François n'est point de ceux qui renoncent à leurs rêves. Cette fièvre ne les a-t-elle pas rendus plus pressants, plus nécessaires ?

« Un grand avenir m'attend... » Il s'est répété cela bien des fois, sans doute, au cours de sa longue convalescence. La prescience de son destin le tourmente, comme elle tourmente ceux qui naissent avec du génie.

La plus belle époque de toute vie glorieuse, la plus douloureuse aussi, la voici venir au moment que d'autres se laissent emporter par l'ivresse de la jeunesse, ses naïves ardeurs. Lui, cherche des certitudes, veut donner forme à son idéal. Il ne suffit plus maintenant d'espérer. Il faut agir.

Mais il convient d'abord de reprendre possession des choses, de retrouver autour de soi les beautés de la nature, les richesses des parures, le charme de la musique et des chansons. Il faut, pour s'élancer vers l'avenir, se sentir enveloppé par ces secrètes harmonies. Elles sont l'expression même de la noblesse du monde.

Dès que François put sortir, il s'en alla dans le printemps, vers la vallée. Il voulait, tout d'abord, revoir la campagne, écouter son message. Ensemble, ils reprenaient

leur force et leur jeunesse. Ne devaient-ils pas être animés de la même joie ?

François parvint à la *Porta Nuova*, mais sa faiblesse le trahit. Un vertige le fit osciller devant l'immensité du paysage. Il s'arrêta un peu plus bas, sur le chemin de Saint-Damien, et s'assit au bord du talus.

...C'est un soir d'Italie, paisible et doux, un soir d'Ombrie. Sur le mont Subasio, des landes grimpent par bonds jusqu'aux premiers nuages. Au bas, la plaine est vaste comme le monde.

Devant cette terre, devant ce ciel, un jeune convalescent est assis, attentif. Le frémissement d'un chêne vert annonce le premier vent du soir. De loin, on l'entend se propager dans les blés. Il saisit les oliviers dont les feuilles argentées scintillent au soleil. François sent ce souffle glisser vers lui. Il est là, devant la splendeur du couchant, les yeux grands ouverts, insensible. C'est, tout à coup, comme s'il avait perdu le pouvoir de jouir de ces parfums qui montent des landes, de ces murmures qui glissent dans le soir, de ce paysage familier, autrefois si près de son cœur...

Le vent passe. Le silence revient. Une cloche sonne dans Assise. L'âme de François semble flotter, morte, dans le poignant mystère de la campagne.

Alors, il s'est peut-être penché vers la terre ; il a peut-être pris dans ses mains amaigries un épi, une tige de graminées, une feuille de chêne. Et il a connu son premier désespoir. Il croyait souffrir d'être loin de la nature, de son soleil, de ses oiseaux. Il ressent maintenant une pire peine. Tous les biens qu'il réclamait lui sont enfin rendus. Il est au milieu d'eux. Il voit leur beauté, leur richesse et leur charme, mais il ne peut plus s'en griser. Il ne perçoit plus leur message. Stupide, comme une pierre, comme une bête, il est là, le cœur sec, lui qui rêvait d'amour...



On imagine quelle tristesse ce dut être pour François de découvrir soudain, au lendemain d'une si longue claustration, que la nature n'avait plus d'attrait pour lui. A peine guéri, son premier souci fut d'aller vers elle. Il savait y trouver, non seulement la paix, le repos, mais la joie, l'enthousiasme. Il avait chanté, à l'exemple des troubadours, les beautés de la nature et ses secrets symboles. Elle était son inspiratrice et l'élément même de sa poésie. Comme les poètes français, s'il voulait évoquer un être, il le parait des grâces de la nature. Est-il possible que tant de beauté ne trouve plus d'écho en lui, que son âme soit fermée à de telles splendeurs ? Et comment, désormais, espérer connaître la gloire, quand la sensibilité même, qui est base de l'expression, disparaît, quand l'inspiratrice d'autrefois a perdu son pouvoir ?

Cette amertume éprouvée aux portes d'Assise, un soir de printemps, marque pour François le début d'une difficile épreuve.

Le bel équilibre de ses années de jeunesse est définitivement rompu. L'inquiétude entre en lui. Il ne sait pas encore qu'avec elle se dessine enfin son destin, que l'esprit se dépouille avant le grand départ, que Dieu lui fait le premier signe.

Au cours de quelques mois, d'un an peut-être, François va voir ainsi s'effriter devant lui tout ce qui faisait le plaisir et l'espoir de sa vie. Il verra les choses le quitter une à une, s'enfoncer dans l'abîme. Il ne comprend pas encore que c'est lui qui s'élève.

Un premier avertissement lui a été donné. La nature cesse, tout à coup, de lui être sensible. Il ne reçoit plus d'elle ni réconfort, ni espérance. L'histoire ne nous dit pas s'il en souffrit longtemps. Il ne s'attarda pas en vain, peut-on croire, à forcer son enthousiasme.

L'optimisme et la volonté restent le fond de son

caractère. Si la nature est désormais muette, d'autres richesses lui sont promises. S'il n'est pas le poète, il sera peut-être le preux. Nourri par les chants des troubadours, il sait quelle auréole entoure le front des chevaliers. L'amour courtois, dont il rêve depuis son enfance, a-t-il d'autres héros ? En devenant l'un d'eux, François serait-il enfin digne du parfait amour ?

Certes, l'esprit de l'époque influe sur celui de François. Un grand souffle épique traverse la péninsule. La domination germanique pèse sur les cités d'Ombrie. Un noble d'Assise arme une petite troupe pour unir ses efforts à ceux du comte Gauthier de Brienne qui entreprend de chasser l'envahisseur.

François est décidé à partir pour le pays des Pouilles, aux côtés de ses compatriotes. Des rêves de gloire hantent ses nuits. La maison familiale se transforme en palais dont les murs disparaissent sous l'étincellement des épées, des armures. Sa famille, inquiète de son oisiveté et de sa langueur, voit dans le métier des armes un brillant avenir pour le jeune homme. Le père Bernardone l'équipe comme le plus brillant chevalier. François parcourt les rues en chantant, plein d'une allégresse débordante : « Je sais que je vais devenir un grand prince ! » Qu'importent désormais les frais coteaux d'Assise, la douceur d'un soir de printemps ? Il va franchir les monts qui ferment son horizon. Il parcourra d'autres vallées sous un soleil de gloire. Il connaîtra les haltes au creux des bois, les chevauchées dans la poussière des chemins, les repas au seuil des auberges.

Quelle plus belle aventure pouvait désirer ce jeune bourgeois, riche d'illusion et de fortune ? Il quitte sa ville natale, sa mère, ses amis, sans amertume et sans regret. Il croit enfin aller vers son idéal, trouver sa voie.

Il parcourt la première étape. Comme devant la campagne ombrienne, la joie qu'il pense atteindre se ternit dans ses mains dès l'instant qu'il la touche.

A Spolète, où la troupe fait halte, une fièvre maligne s'empare de lui et le force à se mettre au lit. Ses rêves se

jouent-ils de sa crédulité ? Il voyait, avant le départ, des armures emplir sa maison. Maintenant, une voix l'interroge, à travers son sommeil troublé :

— Où vas-tu, François ?

— En Pouille, pour devenir chevalier.

— Et dis-moi, François, qui peut te faire le plus de bien, le maître ou le serviteur ?

— Le maître.

— Alors, pourquoi délaisser le Seigneur pour le serviteur, le prince pour son vassal ?

— Que faut-il que je fasse ?

— Retourne dans ton pays et tu le sauras.

On peut s'étonner que François soit si prompt à obéir à des songes contradictoires ; en ce cas, pourtant, l'état du jeune homme, affaibli par la maladie, influe sans doute sur sa décision. Mais, devenu soldat, il éprouve déjà le dégoût de la gloire. Maintenant qu'elle lui est promise, elle perd soudainement sa vertu salvatrice, son beau prestige. La gloire est vaine comme le monde. Autour de François, le vide se creuse. Il ne voit pas encore qu'un seul chemin lui reste : celui qui va vers Dieu. Il considère avec stupeur l'écroulement de ce nouveau rêve. Tout autre se fût cru maudit. Pour lui, docilement, il reprend le chemin d'Assise. Il rentre à pied, comme un manant, ayant laissé son bel habit à quelque compagnon, et vendu à Foligno l'équipement inutile et son fier destrier.

L'incertitude l'accable. Mais il ne craint pas le ridicule de cette expédition manquée. Il n'a guère souci de faire piteuse figure aux yeux de ses amis.

N'est-ce pas affirmer une magnifique indépendance d'esprit ? En pareille circonstance, François n'a cure que de sa destinée et de lui-même. Il ne lui vient pas à l'idée de compter avec les préjugés, le qu'en dira-t-on.

Déjà, il est un homme libre dans toute l'acception du terme. Il agit comme il croit devoir agir, sans même tenter de sauver les apparences. S'il a vendu à Foligno son cheval et ses harnais, c'est bien parce que cet équipement lui

semble désormais inutile. Il veut montrer, par là, qu'il renonce à la carrière des armes. Son retour n'en paraîtra que plus misérable. Mais qu'importent les propos ironiques, l'étonnement dédaigneux des bons bourgeois d'Assise ! François se moque bien qu'on le tienne pour un lâche ou pour un fanfaron ! Il obéit à des sentiments plus secrets que ceux de l'amour-propre.

Pour le moment, il attend son destin. Le dialogue nocturne de Spolète lui a fait espérer des ordres plus précis. Mais les semaines passent. Aucun signe ne se manifeste. François croit pourtant savoir, dès cet instant, que le surnaturel veille sur ses projets. Est-ce bien vrai ? Peut-être a-t-il rêvé cette voix qui lui semblait venir du ciel ?

La vie d'autrefois le reprend peu à peu. Il cherche encore dans les fêtes et les chants un dérivatif à son impatiente ferveur. Mais le remède est sans effet. Ses amis l'entraînent. Il les suit par habitude, sans conviction. Il se sent de plus en plus loin d'eux et, parfois, au milieu d'un chant, il a l'impression d'une solitude absolue. Autour de lui, tous les plaisirs s'émoussent, toutes les joies ont cédé. La campagne et son doux message, les armes et le prestige de leur gloire, la « gaie science » des troubadours et leur vie insouciant, tout cela dont il s'était grisé autrefois ne lui laisse aujourd'hui qu'amertume et tristesse. François est seul. Il n'a plus nul recours, nulle raison d'espérer. Il erre au milieu d'un monde qui s'évanouit à son approche. Il est vraiment abandonné des hommes, de leurs ambitions et de leurs désirs.

Sans doute fallait-il qu'il en fût ainsi. François est disponible devant Dieu. Tous les biens qu'il tenait lui ont été ravés. Il est déjà le pauvre, celui qui, ne possédant rien, attend l'aumône...

Un soir de l'été 1205, après un festin offert comme d'habitude par François à ses amis, la troupe de gais lurons part en chantant.

Entre les façades blanches de lune, la rue monte vers les étoiles. Aux bords des toits, le ciel s'ouvre sur l'infini

des mondes. La grandeur de la nuit saisit tout à coup François. Il s'arrête, sentant couler en lui une telle douceur qu'il est tout prêt à défaillir. Entraînés par leurs chants, ses amis le dépassent. Leurs voix s'estompent au loin. Le prodigieux silence retombe autour du jeune Bernardone comme une vague apaisée, comme le calme sur les blés quand le vent s'éloigne. L'heure eut-elle jamais cette paix ? François est immobile. Il regarde le ciel avec un étonnement nouveau, les ruelles noires, le monde qui l'entoure et, du fond de sa pauvreté, du fond de son isolement, du fond de son inquiétude, une certitude inexprimable s'impose à lui. Il n'en connaît ni les ordres, ni les buts, mais elle entre en lui. Elle est lui-même. Une seconde, un siècle, il est une âme délivrée devant la révélation divine...

Tout l'élan de sa jeunesse passée aboutit à cet instant de ravissement où les lois humaines paraissent révolues. C'est l'ivresse de la goutte d'eau poussée par la force du jet et qui hésite, au sommet de sa course, entre cette force qui l'a guidée et la pesanteur qui la reprend, où elle retombe, mais différente de ce qu'elle fut, consciente d'avoir échappé à la règle.

Déjà François nous quitte. Il entre dans un domaine qui nous est interdit, où notre logique, nos déductions, sont sans effet. Rien, du point de vue humain, ne s'est passé. Mais comme pour Pascal, dans sa nuit d'extase, la lumière s'est faite pour François. Il a perçu le but vers lequel il tendait. Il connaît enfin le secret du parfait amour.

— Hé, François ! est-ce la pensée d'un mariage qui te tient là, immobile ?

François retombe, comme d'un autre monde, en entendant la voix de ses amis. Et c'est avec gravité qu'il leur répond :

— Vous l'avez dit, je songe à une fiancée, la plus belle, la plus noble qui fût jamais !

CHAPITRE III

« DEVENIR UN HOMME LIBRE... »

*« Savoir se libérer n'est rien ; l'ardu,
c'est savoir être libre. »*

(ANDRÉ GIDE.)

Cette belle fiancée à qui pense François, c'est elle qui va désormais accompagner sa vie et même la guider. Il la défendra jusqu'au bout de ses forces, avec une conviction farouche ; elle deviendra vraiment la « dame de ses pensées ». Cette belle fiancée, c'est la Pauvreté. François a découvert enfin, ce soir-là, le secret de l'amour dont il était tourmenté. Il sait maintenant que sa passion l'appelle vers Dieu. Mais il sait aussi que la route sera longue, le chemin périlleux. Il va donc tenter tout d'abord de mériter un tel amour. Il a pour cela choisi sa médiatrice, sa muse, son inspiratrice. Il la nomme, comme le troubadour l'objet de ses tendresses : dame Pauvreté.

On a beaucoup écrit sur « la jeunesse dissipée de François » dans l'évident besoin de créer un contraste, de frapper les esprits par le brusque revirement d'une âme. Cette nuit marque le début d'une époque de lutte intérieure, d'évolution douloureuse durant laquelle François s'applique à vivre une vie nouvelle. Elle n'apporte cependant aucun changement au fond même de sa nature, elle ne

marque aucune coupure dans l'admirable mouvement de sa destinée.

Toute la vanité de sa jeunesse passée vient de lui être révélée en cet instant extatique où il a pris conscience de Dieu. Il mesure à présent pleinement la pauvreté de ses efforts vers un idéal dont il ne soupçonnait pas la beauté. Ses yeux se sont brusquement dessillés. Le voici, infime, misérable, vêtu de ses imperfections, de ses faiblesses, de ses maladresses, devant l'inexprimable grandeur divine. Pourtant il n'oublie pas que cette découverte, il la doit à ses rêves, à son besoin d'amour. Il sait que ce sont eux qui l'ont conduit vers Dieu. Pas une seule fois, dans ses écrits, dans ses paroles, il n'accablait sa jeunesse profane qui n'était qu'ignorante. Mais au contraire, tout au long de sa vie, il restera le troubadour. Il nommera ses compagnons et lui-même les « Jongleurs de Dieu ». En poète courtois, il appelle déjà dame Pauvreté celle qui l'aidera à mériter Dieu. Il la vénère et la chante comme une créature immortelle. Plus tard, il flétrira ceux qui voudront l'écarter de son ordre. Il lui sera fidèle jusque sur son lit de mort.

Dès l'instant que François a connu l'objet de son amour, d'où vient qu'il ait été pénétré non seulement de la nécessité, du bienfait, mais encore du sens profond et du goût de la pauvreté ?

On remarquera dans le cours de son existence un penchant très net à suivre les ordres et les exemples à la lettre. Quand il s'est souvenu de l'enseignement du Christ, il a été frappé par ce qui était peut-être le moins sensible aux yeux de ses contemporains et, disons-le, le moins respecté de l'Eglise du moyen âge : la pauvreté de Jésus, la valeur spirituelle de cette pauvreté. Elle le frappe d'autant plus que lui-même est riche, qu'il a usé et abusé de sa fortune. François va donc s'efforcer à se mettre, au moins par là, au niveau de Dieu. Il va tâcher de vivre à son exemple. Il demandera à la pauvreté de le placer en état de grâce.

François a médité la parole de l'Evangile : « Bienheureux sont les pauvres... » et peut-être a-t-il vu en celle-ci

un avertissement qui semblait s'adresser tout spécialement à lui. « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux ».

Sa fortune est le premier obstacle qu'il rencontre au moment de s'élancer vers le Sauveur. La richesse et, avec elle, les biens qu'elle apporte : parures, festins, plaisirs de toutes sortes, l'oisiveté à laquelle elle incite, voici que tout cela apparaît à François comme autant de chaînes qui l'entravent et dont il faut se dégager. Inspirée directement par l'application évangélique, la pauvreté sera le premier pas de François dans la voie de la sainteté. Elle sera bientôt une obligation pour entrer dans son ordre. Elle restera, en dépit de tout, la caractéristique essentielle de l'esprit franciscain. Dame Pauvreté fut vraiment, pour François, l'ambassadrice du Seigneur.

Avec la même patiente ferveur dont il fit preuve pour découvrir le véritable amour, François va maintenant adopter une vie nouvelle, la seule qui puisse le conduire au salut. Il n'est peut-être pas inutile de remarquer ici la belle indépendance qui l'anime. Pour son apprentissage de vie chrétienne, il ne sollicite aucun conseil, aucun appui. Il fera seul son noviciat sans se soucier des règles établies pour entrer dans la vie dévote. Il s'est probablement ouvert de ses intentions à l'évêque Guido d'Assise, mais il reste un laïc et entend découvrir seul le chemin qui le mènera vers Dieu. En vérité, il allait le tracer lui-même.

Désormais, le jeune Bernardone fuit la ville. Il ne recherche plus la compagnie de ses amis. Il prie et médite dans la solitude montagnarde. Il ne connaît plus l'allégresse, mais une sombre ardeur qui le brûle. Son caractère s'est-il donc soudain transformé ?

Cette époque est sans doute l'une des plus douloureuses de la vie de François. Il saisit, en même temps que la noblesse de son amour, sa propre indignité. Il ne suffit pas que le monde lui paraisse sans beauté, la gloire sans éclat, la joie sans saveur. Il est déjà dépouillé de ce qui avait

fait le charme de sa vie passée. Ses ivresses d'autrefois se sont effacées comme de faibles lumières sous une clarté plus vive. Il n'aspire plus qu'à se mieux pénétrer de son amour, à mieux saisir les desseins de Dieu. Par les chemins de la montagne, il s'en va vers les grands espaces de la nature. Mais ce n'est plus pour admirer la campagne, ce n'est pas encore pour chanter le Créateur dans ses créations, c'est pour attendre un message, prier, s'éloigner de ce qui peut distraire sa pensée du seul objet dont elle est désormais occupée, c'est pour sentir en lui la présence de son amour. Aux flancs du monte Subasio, François a découvert dans une gorge couverte d'yeuses et de chênes verts une grotte naturelle creusée dans un rocher. Il passe là des heures, sur la pierre nue. *L'Eremo delle Carceri* est le premier de ces ermitages qui jalonneront les vagabondages évangéliques de François et de ses compagnons.

Sa vie, pourtant, a deux parts. Il s'agit encore d'un secret entre Dieu et lui. Au retour de la montagne, il redevient le jeune Bernardone, fils du marchand drapier. Comme autrefois, il mesure le drap et la toile. On pense peut-être qu'il s'est assagi, alors qu'il a trouvé sa véritable folie ou plutôt ce que les hommes nommeront ainsi.

Il est encore attaché, non plus par l'esprit, mais par l'habitude, par respect humain, aux conditions de sa vie ordinaire. Vêtu comme un riche bourgeois, la poche toujours pleine d'écus, il courtise dame Pauvreté ; il rêve de la conquérir. Les mendiants, les déshérités d'Assise, seront désormais ses amis. Ils remplacent, dans son cœur, ceux qu'il fréquentait autrefois. Son aisance lui pèse comme une malédiction. La fortune paternelle est un obstacle qui l'empêche d'arriver à ses fins. Ainsi, tout naturellement, la pauvreté prend chez lui, peu à peu, le caractère de la liberté. Elle est la condition même de la liberté. Qui possède des biens ne saurait être libre ; l'idée de la liberté s'oppose, par essence même, à celle de possession. Mais la liberté de l'homme n'est pas dans son état, elle est dans son esprit. François a renoncé dès cet instant à toute

convoitise, à toute ambition humaines. Il est déjà libre devant l'Eternel. Il reste à se libérer aux yeux des hommes. Le jeune Bernardone se sent encore tenu par mille liens, sinon à sa vie passée, du moins à son état présent. Les sentiments anciens, les affections, les fausses espérances, ont-ils entièrement déserté son cœur et ses pensées ? Il faut arracher tout cela de soi-même pour se retrouver nu devant Dieu.

François aura beaucoup de choses à vaincre avant d'atteindre à ce dépouillement. Et tout d'abord lui-même, ou plutôt ce qui reste en lui-même de ses habitudes de riche, de ses servitudes d'amour-propre. Une série d'expériences va le placer, peu à peu, devant la réalité de la vie pour laquelle, maintenant, il se sent né. La première sera « l'expérience de la pauvreté ».

Vers ce temps-là, François se rendit à Rome avec l'idée bien arrêtée de mesurer la puissance de sa propre conviction. Peut-être le souvenir de Spolète l'incite-t-il à se méfier de ses enthousiasmes ? Il veut éprouver que ses désirs ont maintenant force et chaleur. Il importe d'acquiescer la certitude que la réalité ne le rebutera pas, qu'ayant trouvé sa voie, il est apte à la suivre.

François arrive au tombeau de saint Pierre où, selon la coutume, le passant jette quelque monnaie. Outré, nous dit l'histoire, de la parcimonie qu'y mettaient ses voisins, François saisit une bourse pleine d'or et la vide d'un seul coup sur le tombeau de l'apôtre. C'est un geste digne du fils Bernardone ; ce n'est pas encore le geste d'un saint. Mais François ne se contente pas de cette manifestation un peu ostentatoire. Il troque ses riches vêtements contre les haillons d'un miséreux ; il prend le manteau de dame Pauvreté et, parmi les mendiants, ses frères, il s'installe sous le porche de l'église pour demander l'aumône en français.

Cette apparente contradiction est bien dans l'esprit de François. Elle est pour lui les deux aspects d'un même problème. Aspirant à la pauvreté, il veut être tour à tour celui qui donne et celui qui reçoit. Et sans doute il eut une

joie égale à donner et à recevoir. Il sait en tout cas qu'il peut tendre la main ; il a reçu le baptême de la pauvreté. Il a épousé, au moins en symbole, la « dame de ses pensées ». Cette fois encore, il choisit librement la forme de son initiation. L'expérience de la pauvreté peut sembler n'être qu'un jeu. Elle eut sans doute dans l'esprit de François une signification, une importance capitales. Il rentre à Assise, non point comme il en est parti. Le premier pas est fait dans la vie nouvelle. L'acte par lequel il s'est accompli a le caractère d'une épreuve. Qu'on n'oublie pas que cet homme qui mendie, c'est celui qui, hier encore, faisait étalage de sa richesse, attachait toute sa vanité au souci de paraître. On mesurera ainsi combien fut dure la contrainte qu'il s'imposa. L'expérience de la pauvreté fut aussi celle de l'humilité. Bien plus tard, il dira à ses frères que « cette autre pudeur est sainte qu'on éprouve en mendiant, sans pour cela reculer d'un pas ».

François n'a plus reculé. Il est allé enfin jusqu'au bout de ses intentions. Il a mesuré la solidité de ses désirs.

En apparence, rien n'est changé. Comme auparavant, François s'adonne aux méditations solitaires ; il passe des heures en prière, demandant à Dieu de l'aider à atteindre à cette vie parfaitement chrétienne qui est alors son grand souci. On a l'assurance qu'il vit également, vers cette même époque, l'évêque Guido d'Assise qui le conseilla peut-être, sans que François s'en fit un guide.

Mais une seconde épreuve, plus âpre en vérité, va lui être imposée. Il ne suffit pas de fréquenter les pauvres, ni même de s'identifier à eux. Il est de pires misères que celles des mendiants ; il est de plus tragiques destinées. François devait bientôt l'apprendre. Un jour qu'il se promenait dans la campagne ombrienne, le cheval qu'il montait se cabra tout à coup, et le jeune homme vit devant lui, sur le chemin, un lépreux qui tendait la main. Il avait toujours fui ces malheureux par crainte et par dégoût. Or, ce jour-là, une sueur froide l'inonda, car il se souvint au même instant de la voie qu'il s'était tracée, de l'exemple qu'il tenait du

Christ, de cette volonté, qui était sienne, de ne plus céder aux impressions de ses sens, mais d'être maître de ses actes, de faire triompher la raison sur l'instinct.

François mit pied à terre. Il alla au lépreux, déposa son aumône dans la main tendue et, se penchant sur elle, la baisa. Cela fait, il remonta en selle, tourna bride et partit au galop entre les oliviers et les champs verts, le cœur soulevé d'une ivresse débordante, d'un grand cri d'espérance qui semblait jaillir du ciel même.

Témoignage de respect envers le malheureux, ami de Dieu, ce « baiser au lépreux » eut souvent, au moyen âge, une valeur symbolique qui ne saurait faire oublier, cependant, l'effort de volonté qu'il implique. Il fut pour François un témoignage nouveau de cette vaillance par laquelle il espérait se montrer digne de son amour.

Il était désormais libéré de ses répulsions comme de ses désirs. L'être de chair cédait à la volonté de l'esprit. Et, cette fois, la joie venait le visiter, car il avait la certitude de pouvoir enfin accomplir ce qui, bientôt lui serait demandé.

Le lendemain, il prit la route qui menait à l'hôpital des lépreux et, tous les jours suivants, il les visita, déposa ses aumônes et baisa les effroyables mains rongées de plaies.

**

Nous voici parvenus au terme de ce que l'on pourrait appeler le noviciat de François. La puissance de son amour pour Dieu lui a permis le plus difficile des triomphes, le triomphe sur soi-même.

Le temps d'épreuve touche à sa fin. François le sent, le sait. Il attend maintenant, non plus le signe, mais l'ordre. Il prie.

Ne plus douter ! Etre sûr déjà de soi-même, de la mission pour laquelle on est né ! Quelle paix doit descendre à présent sur François après de si longs mois d'angoisse, d'incertitudes, de vains efforts !

Il ne reste donc qu'à attendre, à prier. L'attente ne sera ni vaine, ni longue. Un jour, dans la chapelle de Saint-Damien, pour la première fois Dieu va se manifester à lui. Ce ne sera plus une voix de songe qui dictera à François sa conduite, mais la voix même du Seigneur. Abîmé dans l'extase devant le Crucifix de Saint-Damien, François reçoit enfin l'ordre divin :

— Va, François, et reconstruis ma maison, car elle est toute proche de s'écrouler !

Une voix lui a parlé. Sans doute, il eût été seul à l'entendre si d'autres hommes se fussent trouvés là. Cette mission est une tâche obscure ; c'est peut-être aussi une nouvelle épreuve.

François la reçut en son cœur, simplement. Il jeta un regard autour de lui et fut, soudain, pénétré de la grande pitié de cette église. Alors, il pensa, avec la foi qui l'animait, avec la conviction, avec l'élan qui est en lui si prompt, si généreux : « Je reconstruirai la maison de Dieu ! »

Il sortit de Saint-Damien, déjà prêt au travail. Au seuil de la chapelle, il rencontra le vieux prêtre et lui remit une pièce d'or pour qu'une lampe brûlât, désormais, devant l'image du Christ.

En montant le chemin qui menait à Assise, il réfléchit au moyen de restaurer la chapelle. Sa première mission lui est confiée. Il sera l'ouvrier de Dieu, le bâtisseur d'églises. Cet humble labeur ne le déçoit pas. Il ne se juge pas digne d'une œuvre plus haute que celle-là : amasser des matériaux, prendre dans ses mains la pierre et le mortier, élever le temple. Donner un asile au Seigneur, n'est-ce pas une tâche qui vaille d'être accomplie ?

François ne s'est pas attardé à méditer sur la parole du Christ. Il est toute jeunesse, c'est-à-dire toute ardeur et toute foi. Il ne s'est pas souvenu de ce qui est écrit dans l'Evangile : « Je vous ai dit ces choses en similitudes ». Il a pris à la lettre l'ordre divin. Il saura, bien plus tard, qu'il s'agit d'une toute autre mission : de relever l'Eglise elle-même et non seulement les murs de ses temples.

Mais il est bon qu'il ait été d'abord l'ouvrier, avant de devenir l'apôtre. Pour l'avoir lentement pénétrée, il n'en accomplira que mieux son œuvre.

Pour l'instant, tout empli d'un zèle généreux, il va rebâtir une chapelle. Mais l'argent qu'il possède n'y suffira jamais. En demander à son père ? Il n'en a ni le temps, ni l'audace.

Rentré à la maison paternelle, François charge sur un cheval plusieurs rouleaux de drap et part sans plus tarder pour Foligno où, ce jour-là, se tenait le marché. Il vend à bon prix, non seulement le drap, mais le cheval, puis revient en hâte à Assise pour déposer la recette dans les mains du vieux prêtre.

Celui-ci se garda bien d'accepter un don si généreux. Il connaissait le père et le fils Bernardone, la fortune de l'un, les extravagances de l'autre, et il craignait justement quelque tour du jeune prodigue.

L'argent fut caché dans un coin de la chapelle, mais François décida de demeurer à Saint-Damien en attendant le retour de son père.

Bien lui en prit. Pietro de Bernardone n'entendit pas du tout être volé au bénéfice de la divinité. Quand il sut l'affaire, il entra dans une belle colère, et s'en fut tout droit à Saint-Damien pour réclamer son fils et son argent. Le premier, blotti derrière l'autel, écouta gronder l'orage sans oser se montrer. Quant à la bourse, elle fut remise par le vieux prêtre à son propriétaire qui dut rentrer sans autre butin.

Un mois passa. François, ravitaillé en secret par sa mère, vivait à Saint-Damien une vie d'ermite. Mais il recommença bientôt de courir les chemins, toujours en quête de quelque idée nouvelle qui lui permettrait enfin de restaurer la chapelle. Devenu pauvre, il se voudrait riche. Il erre, désespéré, au milieu des contradictions et des malentendus. De Saint-Damien, il descend vers la vallée. Il trouve la chapelle de la Portioncule dans un pareil état de délabrement. Il ne peut, hélas ! que tourner autour, en

pleurant sur les souffrances du Christ, sur le paganisme du temps présent et, par surcroît, il est probable, sur son manque d'ingéniosité. Est-ce ainsi qu'il accomplira la mission que Dieu lui-même lui a confiée ? Il ne comprend pas que l'on puisse rebâtir sans pierre et sans mortier. Il ne saisit pas encore le sens des paraboles. Il n'entend que le langage humain.

En découvrant la splendeur de Dieu, il découvre aussi sa méconnaissance parmi les créatures, l'indifférence qu'elles lui témoignent. La grandeur de sa foi lui montre plus cruellement la tristesse des églises vides, des murs en ruines. Découvrir la souffrance de ce que l'on aime, c'est connaître beaucoup d'amour et davantage encore de souffrance. Pour François, ce sentiment s'augmentait de l'habitude qu'il avait prise de dépenser sans compter. A présent que sa générosité peut devenir acte de bien, il ne lui est plus possible de donner. Il n'a pas abdiqué tout goût pour la richesse, pour le luxe, ni pour l'or. Mais ce n'est plus pour lui qu'il les réclame. Il veut honorer Dieu, réparer le temple, couvrir ses autels des plus brillantes parures.

« Va, François, reconstruis ma maison ! » Et voici qu'il tourne en se lamentant, invitant les passants à se lamenter avec lui. Mais tant de larmes ne boucheront pas les trous des murs, ne tisseront la moindre nappe d'autel.

Alors, puisque Dieu est si misérable en ses églises, François veut être plus misérable encore. Il n'est pas de haillons assez sordides pour le vêtir. Dame Pauvreté l'aidera à témoigner de son humilité.

A-t-il renoncé à accomplir l'ordre divin ? Las d'errer dans la vallée, il remonte enfin à Assise et se dirige vers la maison paternelle. Peut-être va-t-il tenter une dernière démarche pour sauver le temple du Seigneur et sa propre mission ? Il va, sans voir autour de lui, plongé dans l'amertume. Mais les passants s'étonnent et s'arrêtent. Les gamins lui font escorte. Les apostrophes et les quolibets commencent à pleuvoir. Des jalousies se réveillent, de vieilles rancunes s'assouvissent. Voici le plus riche bourgeois

d'Assise devenu semblable au mendiant ; le plus brillant jeune homme de la cité aussi répugnant qu'un lépreux ! Parce qu'il est pauvre et faible, on l'injurie. Des gamins lui jettent des pierres, souillent d'immondices sa robe d'ermite. On fait d'autant plus de tapage autour de lui qu'il semble absolument ne rien sentir, ne rien entendre.

Le bruit attire sur le seuil Pietro de Bernardone. « C'est un fou que les gamins poursuivent », lui dit-on. Alors, il regarde de toute son assurance, en sa sécurité d'honnête marchand. Lorsqu'il reconnaît son fils dans cette épave, un frisson de honte et de colère le parcourt de la tête aux pieds. Ce visage amaigri par les pleurs, ces yeux d'illuminé, cet être devenu la risée d'Assise, c'est le fils sur qui, jadis, il a mis tant d'espoirs, tant de légitimes ambitions !

...Il bondit sur la place, écarte les gamins, empoigne François par l'épaule avec une force décuplée par la colère. Il le traîne jusqu'à la maison, ouvre la porte de la cave et l'y enferme à double tour.

« Pietro de Bernardone a souvent été dépeint et jugé avec une sévérité bien injuste », dit Joengersen. On s'est servi de ce thème du père bourreau, comme celui de la jeunesse dissipée, pour rehausser aux yeux de certains le prestige de François. Ce sont là de piètres moyens pour une destinée dont la grandeur n'a nul besoin d'abaisser ce qui l'entoure, ni son propre passé.

Pietro de Bernardone aimait ses enfants. François comme Angelo. Il fut sans doute bon père. S'il fit preuve, parfois, d'une sévérité excessive, il faut dire aussi que, de son point de vue de père, il avait quelque raison de perdre patience. La sainteté, pas plus que le génie, n'est affaire d'hérédité. Si François fut un saint et voulut vivre tel, son père ne l'était pas.

Il eut l'ingrat honneur d'engendrer un fils dont le royaume, non plus, « n'était pas de ce monde ». La terre n'est pas faite pour les surhommes. Ceux que la Providence nous envoie ne peuvent accomplir leur tâche, qui est

de dévoiler à nos yeux un peu du secret qu'ils détiennent, sans enfreindre leur condition humaine, sans faire parfois craquer les liens que tissent autour d'eux, comme pour chacun de nous, les affections, les ambitions, les espoirs. Ces déchirements qui les libèrent, d'autres en ressentent plus douloureusement la brisure. C'est l'enfant qui crie au seuil de la vie. Ce n'est pas lui qui souffre. Ne taxons point d'ingratitude, de bêtise ou d'aveuglement, ceux qui ont vécu à l'ombre des génies, qui leur ont donné la vie ou qui les ont entourés de tendresses maladroites, d'affection vaine, d'exigeant amour. Ils ont vu l'homme avec leur cœur humain sans comprendre parfois que les limites des grandes âmes sont au delà des nôtres, et que leur destinée ne se réalise pas à la mesure des sentiments, mais à celle de la pensée. Peut-on s'étonner qu'ils ne soient à la taille de ceux qui les éclairent et que leurs exigences ne soient celles de leur condition ? Comme on absout le génie d'être souvent inhumain, il convient de pardonner aux pères, aux mères, aux épouses, aux amis, ce qu'il est trop aisé de qualifier de manque de grandeur. Ils ont souvent raison sentimentalement. C'est le seul point de vue d'où l'on puisse les juger. Peut-être même est-il nécessaire que le prédestiné soutienne, au moment que le génie s'éveille, cette lutte, ce combat, où s'éprouveront la force de sa vocation, la puissance de son art ou de sa foi.

Bernardone était d'autant plus pardonnable que la vocation de François restait chose toute personnelle, que rien n'avait encore révélé au dehors la grâce dont Dieu le comblait. Les pères d'enfants prodiges ne croient pas toujours au génie de leurs fils, même sur la foi de leurs œuvres. François n'apportait même pas pareil témoignage pour sa défense.

Pietro de Bernardone ne fut pas le bourreau, il fut au contraire le dernier lien, le plus sacré, sans doute, pour François. Il fallait pourtant que celui-ci s'en détachât afin de rejoindre Dieu, « le Père qui est aux cieux ».

Le marchand drapier eût mérité d'être appelé — au

sens du xvr^e siècle — un « honnête homme ». Il paraissait habile à son commerce, soucieux de sa famille, de la prospérité de sa maison et de l'avenir de ses enfants, non dépourvu de goût ni de culture.

Il était légitime que François, son fils aîné, lui inspirât quelque ambition. Bernardone ne lui ménagea ni les facilités que donne la fortune, ni le choix de sa carrière. Il se prêta avec une complaisance de bon père à ses fantaisies, pensant qu'il faut « que jeunesse se passe ». Fut-il bon chrétien ? La chose est moins sûre. L'eût-il été davantage ? Il aurait contrarié la vocation de son fils en en faisant un clerc, en le conduisant vers quelque monastère, avant que François ait eu la force et le courage de forger son propre avenir. Pouvait-on demander à cet heureux marchand de laisser son enfant s'enfoncer dans une existence dont les évêques eux-mêmes diront plus tard qu'elle est menacée de « finir dans le brigandage » ? Il est aisé de juger quand les siècles ont tout révélé ; mais pour Pietro de Bernardone, il fut moins coupable d'aveuglement que d'affection.

En tout cas, si l'on ne peut affirmer que Pietro fut un bon père, il est certain que François fut un mauvais fils. Le premier se conduisit comme il convenait à un père. Le second, au contraire, ne témoigna qu'ingratitude, ne fit preuve que d'indiscipline. Est-ce à dire qu'il eut tort ? Chacun avait raison, mais il était entre eux cet abîme qui sépare le simple mortel de l' élu. N'attendons pas des saints qu'ils aient le respect des conditions, des lois humaines. Le Christ lui-même l'a prouvé en disant de sa mère : « Il n'est rien de commun entre cette femme et moi ». Mais ne demandons pas à ceux qui les entourent de saisir les secrètes raisons d'une telle dureté.

François, triomphant de soi-même, allait maintenant entamer le dernier combat, celui qui le dresserait contre l'homme à qui, jusqu'à présent, il devait tout, c'est-à-dire contre sa famille, contre sa mère, contre son propre cœur. Il lui restait à briser ce dernier lien, le plus sensible et le plus fort.

A la première absence de Bernardone, la tendresse maternelle entr'ouvrit la porte de la volière, qui n'était une volière que par l'oiseau qu'elle abritait. Et celui-ci prit son vol le plus simplement du monde, n'ignorant pourtant pas sur qui retomberait la colère paternelle. Il revint à Saint-Damien comme à un nid.

La persistance de ce qui paraissait une folie aux yeux de Bernardone, autant que sa dignité, incitèrent cette fois le marchand drapier à user d'autres moyens. Ne voulant plus tenter une démarche personnelle auprès du prêtre de Saint-Damien, il s'adressa aux autorités judiciaires pour sommer son fils de rentrer à la maison. Le héraut de la ville s'en fut donc à Saint-Damien, François le reçut lui-même par cette admirable parole :

— De par la grâce de Dieu, je suis maintenant devenu un homme libre et ne me juge plus tenu de comparaître devant les consuls, puisque je n'ai plus d'autre maître que Dieu.

Voici donc le mot de la rupture définitive. D'elle dépend, pour François, la conquête de la liberté dans sa soumission au Seigneur. « Je suis maintenant un homme libre... » Il ne s'agit plus d'une contradiction, mais d'une condition. François est libre devant les hommes dans la mesure où il est l'esclave de Dieu. C'est une parole aussi profonde et aussi fière que celle du Christ : « Mon royaume n'est pas de ce monde ».

Cette liberté, ce détachement des choses d'ici-bas, voici des mois que François en poursuit la difficile réalisation. Un à un, tous les liens sont tombés qui le retenaient aux plaisirs du monde, aux prestiges de la gloire, à la vie facile, à ses propres désirs, à ses affections même. Il s'est libéré de tout ce qui attache l'homme à sa condition, les instincts, les sentiments, les biens. « Je suis maintenant devenu un homme libre... » Lui peut parler de liberté qui n'est plus soumis à aucune puissance humaine, qui est hors de toute atteinte...

Mais Pietro de Bernardone ne se contente pas de cette

belle réponse. Il en tient pourtant compte en renvoyant sa demande devant les autorités ecclésiastiques. Or, l'évêque Guido connaissait bien François. Il commençait de soupçonner sous sa persévérance une vocation qu'il ne convenait guère d'entraver. Il n'était pourtant pas possible d'éconduire un homme aussi honorable que Bernardone. Une tentative de réconciliation pouvait néanmoins sauver les apparences. Elle eut lieu, sur l'initiative de l'évêque, devant une assemblée de notables et la foule curieuse massée sur la place de Sainte-Marie-Majeure, où ces jugements étaient rendus.

Sans dissuader François de sa mission, Guido lui conseilla de rendre à son père l'argent qu'il avait sans doute emporté. François pensait à ses chapelles. Bernardone, à la vue de son fils, maîtrisait à grand-peine une colère grandissante. L'entêtement de François, refusant d'abandonner un genre de vie qui n'était à ses yeux que stupide folie, l'exaspérait de plus en plus. Il ne sut garder le calme jusqu'au bout et laissa échapper véhémentement les reproches, l'amertume dont il souffrait. A ce moment, ils étaient tous deux torturés, non par la haine, mais par leur tendresse.

François écouta quelques secondes, immobile. Puis il entra dans une autre salle du Palais d'où il revint bientôt complètement nu, n'ayant gardé que son cilice autour des reins. Il jeta aux pieds de son père sa bourse et ses habits et, dans le silence, d'une voix tremblante d'émotion, prenant la foule à témoin, il s'écria :

— Ecoutez, tous, et comprenez ! Jusqu'ici j'ai appelé Pierre Bernardone mon père. Mais en ce jour, pour servir Dieu, je lui rends tout, ces vêtements et cet or qu'il réclame. Et désormais, je ne dirai plus : Mon père Bernardone, mais : Notre Père qui êtes aux cieux...

Ce geste, qui nous paraît extraordinaire, est bien dans le ton du symbolisme violent et profond qui commençait de fleurir sur les pierres des cathédrales. Il marque, dans la destinée de François, la première cime atteinte, celle du

dépouillement absolu, d'un dépouillement qui n'était pas seulement corporel, mais moral. Il fallait ce geste dernier, ce refus, pour que François devînt le véritable époux de dame Pauvreté, pour qu'il fût enfin un « homme libre ». Avec ses vêtements, il avait arraché tout ce qui tenait encore à lui, du passé. Il était nu et dénué comme à sa naissance. C'était, en vérité, une autre naissance.

L'évêque revêtit François de son propre manteau, puis il l'embrassa.

Bernardone ramassa les vêtements, l'argent, et quitta le parvis sur cette dernière humiliation.

On trouva à l'évêché un vieux manteau de jardinier. François l'échangea contre celui de l'évêque. Avant de s'en vêtir, il dessina sur le dos, à la craie, une grande croix.

Il ne vit pas la foule qui s'écartait sur son passage, les visages curieux, tant de corps penchés, tant d'âmes saisies. Il s'en fut par la route qui mène vers la montagne. Les témoins n'osèrent le suivre. Dans le poudrolement du soleil, ils ne distinguèrent bientôt plus qu'une croix blanche dansant sur le chemin.

CHAPITRE IV

L'OUVRIER DE DIEU

« Il construisait véritablement un autre édifice, ou commençait à le construire, un édifice qui était bien souvent tombé en ruines, mais jamais assez pour qu'on ne le pût pas relever. »

(G.-K. CHESTERTON.)

C'est ici que commence la véritable vie de François. C'est à partir de ce moment qu'il va réaliser son œuvre.

Le poète et l'amoureux vont faire place au créateur, au bâtisseur d'un nouvel évangile. Pour cela, François se mettra simplement à vivre. Sa vie deviendra création. Elle va déterminer des événements, organiser une influence. François engendre son propre personnage. Il crée sa propre légende. Qu'on imagine Cervantès devenu don Quichotte, Shakespeare incarnant Hamlet...

François a, maintenant, pris conscience de la mission qu'il doit assumer. Il a mesuré son pouvoir de la mener à bien. Mais il ne se contentera pas de modeler son œuvre, de la former de l'extérieur. Il va s'installer en elle. Il devient elle-même. Sa vie est son œuvre dans toute l'acception du mot, et c'est d'elle que naîtra toute l'histoire franciscaine. Dans le testament qui est aussi la règle définitive des frères, François n'eut qu'à conter sa vie et celle

de ses compagnons pour dicter à ses héritiers spirituels leur rôle et leur devoir.

Souvent la vie des grandes âmes suit une courbe parallèle à celles que dessinent leurs œuvres. Mais vit-on jamais une vie devenir une œuvre ? C'est exactement le cas pour celle de François. L'élan spontané qui le portait jadis à réaliser ses plus folles imaginations le jette aujourd'hui aussi impétueusement dans sa tâche de rénovateur de l'idéal chrétien. Il s'y maintiendra, sans défaillance, jusqu'à la mort.

Il semble donc que l'on puisse, sans aucune considération philosophique, par le simple récit, par le conte de sa vie active, dégager le sens et la portée de sa mission.

C'est en cette vie et autour d'elle, mais là seulement, qu'il faut chercher la véritable image de François et la base profonde de l'ordre franciscain. Tout ce qui devait ensuite en découler, s'épanouir, se propager, a ses racines dans l'âme du fondateur.

D'autres ont défini, à la lumière de la théologie, les origines du mouvement franciscain, son influence sur l'époque et dans le monde. Peut-être n'y eut-il là que le prodigieux rayonnement d'une âme dont, aujourd'hui encore, nous sommes éclairés.

Pour nous, considérons le jeune François au seuil de son destin, ce jour d'avril 1207, nu sous son manteau de pauvre, et, comme un pèlerin, partant pour la montagne.

Un geste significatif vient d'être accompli, l'un des trois ou quatre gestes qui marqueront les étapes capitales de sa vie.

Il fallut sans doute à François un certain effort pour arracher de ses épaules les vêtements qui le couvraient, pour se dépouiller enfin, tout entier, de son passé. Il a fait à Rome « l'expérience de la pauvreté » ; il a vécu médiocrement à Saint-Damien ; il s'est vêtu de haillons. Il a pu croire à sa pauvreté devant le Seigneur. La scène du tribunal vient de lui montrer de combien de chaînes il était encore chargé, combien de liens entravaient son élan. Ne

sentait-il donc pas le poids des affections, des souvenirs, des habitudes ? S'il a frémi d'indignation, ce ne fut pas seulement contre son père, mais aussi contre lui-même. Comment pouvait-il invoquer la pauvreté, quand il vivait encore dans l'ombre de son passé, à l'abri de ses biens ? Il a découvert ce jour-là la pauvreté vraie, la pauvreté du corps et celle de l'âme. Il a fait le geste qui le dépouille devant les hommes ; il a dit les paroles qui le dépouillent devant Dieu. Il a rompu toute amarre. Le voici, enfin libre, n'appartenant qu'à Dieu.

Nous qui sommes les esclaves de nos tendresses, de nos joies, de nos passions, de nos rêves, pouvons-nous comprendre que François avait enfin cessé d'être l'esclave de soi-même ? Il était tout à fait nouveau dans le monde. Il touchait à peine aux choses, aux pierres du chemin. Il allait devant lui vers la montagne, c'est-à-dire vers le ciel, le plus haut qu'il pût aller.

Il ne s'est pas dirigé vers ces refuges où, depuis des mois, attendant un message, il apprend à prier. Il n'est pas allé vers la chapelle de Saint-Damien, non plus que vers son ermitage familial. Il n'est plus besoin pour lui de refuge. Le temps des doutes est révolu. La vie commence en lui, la vraie vie. Alors, plein d'allégresse, il se met à chanter...

Ainsi, commença-t-il son œuvre. Partir et chanter sont les deux premiers actes qu'il accomplit au service du Seigneur. A l'instant où il devient, vraiment, le fils de Dieu, il ne se jette pas à genoux pour prier. Il marche en chantant ; et toute sa vie il continuera ainsi de marcher et de chanter. François est le grand lyrique du christianisme. Il a senti et exprimé toute la joie de la vie chrétienne. « Il ne convient pas qu'un serviteur de Dieu donne aux hommes le spectacle de la tristesse ou du trouble », dira-t-il plus tard. Sur le chemin qui l'éloignait d'Assise, sa marche avait sans doute la légèreté d'une danse. Comme son chant, elle témoignait de son allégresse.

Pourtant, depuis longtemps, depuis la convalescence

qui le vit insensible aux beautés de la nature, François vivait dans l'inquiétude, dans la douloureuse incertitude d'un destin qu'il espérait grand, mais qui lui demeurerait caché. Par l'appel du Seigneur, et son propre noviciat, il s'est approché peu à peu de ce dépouillement en quoi il sait trouver maintenant sa voie. Il est prêt à l'action.

Dès lors, il semble que sa vie reprenne cours. Après une longue période d'inquiétude, François retrouve la splendide joie de vivre, plus belle encore d'en savoir le secret. Il a fini de soupirer, de craindre, d'être seul. Il est plein de confiance et de joie. Il est maintenant grisé de ce parfait amour si longtemps convoité. Il s'est rendu digne d'être l'enfant de Dieu.

A mesure qu'il s'éloigne d'Assise, il s'éloigne aussi de ce passé d'inquiétude, de ces liens qui le tenaient en laisse. Il se détache définitivement de tout ce qui, jusqu'alors, l'a entouré, guidé et formé. C'est comme s'il se détachait de soi-même, comme s'il renaissait au monde. Méprisant ce qu'il a laissé, il va joyeusement à la rencontre d'une vie nouvelle. En quittant Assise, son foyer et ses amis, il ne sent nul regret, mais au contraire il éprouve, pour la première fois, dans cet abandon, par ce dépouillement, le sentiment — on pourrait presque dire la sensation — de la liberté.

Maintenant, il marche en chantant. Et pour chanter sa joie, il n'a point choisi d'autres chants que ceux dont il aimait naguère les vers courtois. Il chante les chants des troubadours en cette belle langue provençale qui berça son enfance. A l'instant même de sa libération spirituelle, François retrouve l'écho de son insouciance jeunesse. Preuve nouvelle qu'il ne la désavoue pas, qu'elle ne fut pas coupable, mais seulement ignorante de l'idéal vers quoi elle tendait. Il imposa silence à son allégresse naturelle tant qu'il n'eut pas la révélation de sa tâche. Il a voulu puiser dans la contrainte sur soi-même, dans l'acheminement vers la pauvreté, la dignité de son amour. Mais il

sait, désormais. Il a vu le visage de l'Aimé et il comprend que sa joie d'enfant était déjà une prière.

Ce chant sur le chemin comble l'amertume des années incertaines. François, conscient de son destin, commence à le réaliser.



Douceur d'avril promise aux vagabonds. Les oliviers bruissaient comme une pluie d'argent. Dans le creux des taillis que le soleil ne touchait pas, la rosée printanière tremblait encore. Des cris d'oiseaux éperdus de lumière montaient tout droit dans le silence. La voix de François s'y mêlait, moins haute, mais aussi pure.

Quand l'ombre du pèlerin commença de grandir, les champs avaient cessé. Le sentier rocailleux courait parmi des terres rougeâtres plantées de genêts et de chênes nains. François gravissait les pentes du Subasio. Il ne lui suffisait pas de marcher. Il lui fallait encore s'élever.

Il n'avait sans doute pas, en partant, le moindre idée d'un but. Il convenait pourtant de partir, d'aller vers ces hautes terres hantées par les nuages bien plus que par les hommes. Il y a, dans cet élan, quelque chose de puissamment significatif. Ce n'est pas par hasard que François a pris le chemin de la montagne. En gagnant ces domaines de la solitude, il sent qu'il s'approche de Dieu dans la mesure où il s'éloigne des hommes.

Peut-être aussi cherchait-il son Sinaï ? Mais une aventure qui, pour tout autre, eût été ridicule, va marquer son ascension. Celle-ci n'en sera pas troublée.

Comme il atteignait le col, trois brigands sortirent d'un fourré et s'enquirent de cet étrange voyageur. François considéra ces gens de mauvaise mine, les premiers qu'il rencontrait sur le chemin de sa nouvelle vie. Peu lui importait qu'ils fussent brigands ou seigneurs. Il répondit avec dignité : « Je suis le héraut du grand roi ». L'histoire ne dit pas comment ils accueillirent cette annonce, ni s'ils

fouillèrent le pèlerin, auquel cas la fouille fut aisée, François n'ayant que son manteau pour tout bagage, mais il est sûr que les brigands empoignèrent l'infortuné François, l'un par les épaules, l'autre par les pieds, et l'envoyèrent à la volée dans un creux de neige. Un si piètre voyageur ne valait pas la peine d'être assommé.

François, grelottant, eut toutes les peines du monde à sortir de son trou. Il y parvint enfin, secoua la neige qui couvrait son manteau et, reprenant son chant, poursuivit sa route.

Cette rencontre imprévue n'a rien changé à sa disposition d'esprit, à son admirable insouciance. Il continue d'aller, parfaitement ignorant, parfaitement indifférent de la façon dont il pourra, ce soir, manger et dormir. Il s'est confié à Dieu. Il va en paix.

Déjà, il suit à la lettre le commandement de Jésus à ses apôtres : « N'emportez rien pour votre route, ni bâton, ni sac, ni pain, ni argent ». Mais ce qui est mieux encore que d'observer scrupuleusement cette parole, c'est de se sentir, malgré cela ou plutôt à cause de cela, en pleine quiétude. François est comme l'oiseau ; très simplement, il laisse à la Providence le soin de subvenir à ses besoins. Il est présentement, dans son allégresse et sa foi, l'homme d'avant la faute. Cette euphorie ne sera qu'éphémère, mais il est beau que François l'ait vécue, qu'il ait été, au moins pendant un instant, la parfaite créature du Seigneur.

Quand le soir vint, il trouva un couvent sur sa route.

Il avait atteint le sommet de la montagne, là où ne règnent guère, en cette première saison, que le roc et la neige. C'était un couvent perdu, sans ressources. L'hôte inconnu ne fut pas trop bien accueilli. « Durant plusieurs jours, conte Celano, il servit d'aide à la cuisine, couvert seulement d'une chemise grossière, et réduit à convoiter les eaux grasses pour s'en nourrir. »

Le lendemain, le jeune pèlerin réfléchit en épluchant des carottes. Son destin n'était pas de vivre ainsi, entre des murs sombres, dans la montagne. Quelques jours

après, il reprit sa route et descendit vers Gubbio où vivait un de ses anciens amis. Il voulait obtenir de lui un vêtement d'ermite, robe, ceinture et sandales et, ainsi vêtu, retourner à Assise.

Les quelques jours passés au couvent de la montagne ont calmé son ivresse. Il a fait un retour sur les événements qui l'ont mené là et, probablement, il s'est rendu compte qu'il a fait tout ce qu'il devait faire, sauf l'essentiel : suivre l'ordre de Dieu : rebâtir l'église de Saint-Damien. Maintenant, pauvre et libre selon son désir, il va se mettre à l'œuvre divine. Il a son plan déjà mûri. S'il s'attarde quelques jours à Gubbio pour soigner les lépreux, il est déjà tout entier à sa tâche de bâtisseur d'églises...

L'élan qui l'a porté vers la montagne le ramène maintenant vers Assise, vers la douce petite ville qu'il quittera souvent, mais vers laquelle inlassablement il reviendra, fidèle, même quand la mort sera déjà sur lui. Ce qui importe, ce n'est pas le voyage, c'est l'instant du départ, le geste qui, du même coup, libère des servitudes médiocres et précise la force de liens qu'on ne soupçonnait pas. Entre Assise et François, il en était de bien tenaces pour qu'il revînt toujours aux lieux de son enfance, bien qu'il eût laissé ses amis, oublié ses souvenirs, renié son père. Il était déjà, il fut vraiment, François d'Assise.

★★

Une phase nouvelle va s'ouvrir dans sa vie. On pouvait croire, après la scène du tribunal, qu'il partait à la conquête du monde, en soldat du Christ. Mais cet élan impétueux ne pouvait avoir que la durée d'un geste. Il n'était pas moins nécessaire que François l'accomplît. Désormais, il était délivré de ses affections et de ses biens. Il est contradictoire, en apparence seulement, qu'ayant jeté ses habits, il sollicite de son ami de Gubbio une robe d'ermite et une paire de sandales; qu'ayant renié son père, il appelle ensuite sur lui la bénédiction d'un mendiant d'Assise pour jeter à

Bernardone cette cruelle apostrophe : « Vois-tu, voici que Dieu m'a donné un père qui bénit pour me tenir lieu de toi qui maudis ! » Les choses n'ont d'importance que par le prix qu'on y attache. François pouvait très bien, désormais, se passer de robe et de paternité. S'il réclame l'une et l'autre, c'est peut-être par humilité, parce qu'il veut encore se montrer devant Dieu un pauvre homme. Il a maintenant une œuvre à accomplir, obscure en elle-même, grande par son esprit : rebâtir des églises, être le maçon du Seigneur, construire la maison de Dieu. Il ne serait pas question pour François, même s'il avait l'argent nécessaire, de faire restaurer Saint-Damien. C'est une tâche qu'il lui appartient de remplir. Il n'y faillira pas. Pour avoir aidé jadis à élever des remparts, il saura fort bien bâtir des églises. Dans sa surprenante destinée, il importe qu'il ait été maçon, qu'il ait tenu entre ses mains ces pierres taillées qui furent, en son temps, la forme la plus parfaite, la plus haute, la plus durable de la prière. Il a suivi la trace des humbles artisans qui érigèrent au moyen âge tant d'admirables témoignages de la foi du monde. Il a continué leur œuvre, transmis par l'élan de son exemple le message reçu de Dieu : « Va, et reconstruis ma maison » ! Par toute l'Europe ses frères s'égailletteront demain, et l'expérience qu'ils apportent fera lever vers le ciel une forêt de clochers, symbolisant la plus belle union de la beauté et de la foi, de la matière et de l'esprit.

Mais, pour bâtir une église, il ne suffit pas d'avoir des bras, il faut encore avoir des pierres. Rentré à Saint-Damien, François errait en vain dans la campagne environnante. Aucune carrière ne se creusait devant ses pas. Il ne perdit pas trop de temps, néanmoins, à attendre l'impossible. Dieu lui a donné un ordre. Ce n'est pas à François maintenant d'espérer un miracle.

Un beau matin, il quitta la chapelle et remonta vers Assise en même temps que le soleil. Dans les petites rues qui mènent à la place, la foule se pressait déjà vers les éventaires des marchands. Une belle lumière étincelait sur

les soieries, dorait les fruits et les primeurs. A travers les cris et les rires montait la première odeur des tilleuls.

L'arrivée de François ne manqua pas d'attirer l'attention des curieux. Depuis beau temps déjà le fils de Bernardone avait pris, dans Assise, un visage légendaire.

Suivi discrètement par les regards de ceux qui l'entouraient, François, cependant, avisait un espace libre entre les étalages. Drapé dans sa robe d'ermite, il promena son regard sur la foule. Il était attentif et grave comme s'il allait prêcher. Un cercle se formait. Les badauds, bouche bée, attendaient la harangue.

Alors le front du jeune homme s'éclaira. Le bras en demi-cercle, la tête un peu penchée, grattant de la main une corde imaginaire comme s'il préludait sur la viole, il se mit à chanter.

C'était un chant de fine allégresse, celui-là même qu'il chantait en gravissant le mont Subasio.

Un moment de stupeur passa sur l'assemblée. Quelques rires fusèrent, bientôt suspendus. On écoutait...

Ce chant de troubadour avait du charme. Les auditeurs n'en comprenaient pas les paroles car François, comme de coutume, chantait en français ; mais sa voix portait à travers la place en dépit des cris des canards, des appels des marchands. Tel un jongleur venu de France, le chanteur rythmait la mélodie de la tête et du pied. Son allégresse semblait croître en même temps que son chant.

Le bon peuple jouissait de ce divertissement imprévu, mais il acquérait cette fois la certitude que le jeune Bernardone était fou. Le nouvel apôtre que d'aucuns avaient déjà vu en lui, apparaissait pour le moment, aux yeux de tous, sous le ciel de Dieu, bien plutôt comme un clown que comme un saint. Une telle méthode ne serait pas, aujourd'hui, mieux comprise.

François, pourtant sûr de lui-même et de sa cause, chantait avec une ardeur enthousiaste. Une harmonie montait de sa foi, l'enveloppait d'une onde sonore, se répandait autour de lui sur le cercle des badauds.

Les rires avaient cessé. L'allégresse passait, avec ce chant, dans l'air bleu, comme le vol des pigeons alentour.

Les bourgeois s'étonnaient qu'un homme si pauvrement vêtu pût être si joyeux.

Lorsque François se tut, son chant continua de vibrer un instant au bord des âmes... Mais, déjà, il s'était avancé et, regardant la foule en face, l'index levé, il s'écria :

« Celui qui me donnera une pierre recevra une récompense dans le ciel ; celui qui me donnera deux pierres aura deux récompenses, et celui qui me donnera trois pierres aura trois récompenses ».

On se regarda, surpris. Les témoins ne savaient trop si le jeune Bernardone n'était pas en train de préparer une nouvelle mystification. L'on n'avait jamais vu de « pénitent » chanter sur la place publique comme un ménestrel ; l'on n'avait pas vu davantage un chanteur quêter des pierres pour sa peine. Les conjectures allaient leur train. Les plus sages haussaient les épaules. Des gamins amusés furent les plus perspicaces. Ils coururent aux quatre coins de la place, et revinrent bientôt portant, l'un une pierre sur l'épaule, l'autre des pavés dans les bras, et les jetèrent aux pieds du « fou ». François se réjouit si fort que de braves gens, émus, s'en furent dans leur jardin enlever une pierre au mur de clôture, pour la déposer devant le jeune homme. Une sorte de rempart s'élevait déjà, fait de toutes ces pierres offertes par les croyants et par les moqueurs. Les mains dans ses manches de bure, le visage illuminé, François tournait autour des pierres en s'exaltant. Et, au choc de chacune, rythmant leur chute, François psalmodiait : « Une récompense... deux récompenses... trois récompenses... »

Le soleil était haut quand la foule s'écoula. Des pigeons volaient en cercle devant la tour du Palais Communal, rayant d'un éclat de lumière le bleu profond du ciel. François considéra sa récolte, remercia Dieu, et, chargeant un sac de pierres sur son épaule, il descendit vers Saint-Damien.

Il refit ainsi la route autant de fois qu'il le fallut, puis, se redressant devant le vieux prêtre de la chapelle, il s'écria gaîment :

— Nous allons reconstruire l'église du bon saint Damien !

Il était l'homme des décisions promptes, mais aussi des exécutions immédiates. Il n'avait même jamais de décisions à prendre, car la chose était faite dès l'instant qu'il y pensait.

Maintenant, il allait se mettre à l'ouvrage, maniant la truelle en bon ouvrier, pour consolider les murs branlants.

Les inquiétudes que le vieux prêtre avait ressenties lors du retour inopiné de François s'étaient déjà dissipées. Brave homme à l'esprit lent, soumis aux habitudes, il craignait un peu ce jeune enthousiaste. Mais, depuis qu'il le voyait si dévoué, et si habile à la réfection de sa pauvre église, une grande affection commençait de naître en lui pour François. Il l'aidait timidement de ses encouragements et de sa reconnaissance. Parfois, un paysan de retour des champs, ou même un citadin, s'arrêtait curieusement pour regarder le maçon. Mais François, ne le laissait pas longtemps à sa contemplation sans l'apostropher vaillamment : « Viens plutôt ici, et aide-moi à reconstruire la maison de Dieu ! »

La besogne allait donc bon train. Chaque jour, quand les cloches d'Assise égrenaient vers la vallée leur carillon argentin, le vieux prêtre appelait François pour partager son modeste repas. Mais l'ouvrier jugea le salaire trop généreux. « Ce n'est pas là vivre comme un pauvre, se dit-il bientôt, et je n'ai nulle raison d'être une charge pour le vieux prêtre ».

Le lendemain avant midi, il se mit en route pour la ville, une écuelle sous le bras. A la première maison qu'il rencontra, il frappa. Tendant son plat, il sollicita une aumône alimentaire. Il fit ainsi plusieurs maisons et comme on lui avait donné des pierres, on lui donna cette

fois, ici un morceau de pain, là un restant de bouillon, un fond de salade, un os à ronger. Un mélange hétéroclite composa son repas, et tous les jours suivants, malgré les protestations du vieux prêtre, il refit le manège, s'asseyant sur une marche ou sur une borne pour manger le contenu de son écuelle que les chiens errants venaient quelquefois lui disputer.

Ce fut pour les habitants d'Assise une nouvelle matière aux étonnements, aux rires, aux lamentations. Était-ce possible ? Le fils Bernardone, le plus riche garçon du pays, celui que l'on voyait jadis vêtu comme un prince, inviter ses amis à de joyeux festins, on l'eût pris désormais pour le dernier des gueux ! Il fallait être fou, assurément, pour tomber dans une telle déchéance... Parfois, un vieux mendiant de la ville, qu'on nommait Albert, venait partager le repas de François. Ils faisaient ensemble leur quête d'aumônes par les rues. Il arriva bien à François d'aller frapper chez ses anciens amis, mais il n'éprouvait plus de honte devant leur mépris.

Cette fantaisie poussa au comble la colère du père Bernardone. Il n'en laissait pourtant rien paraître. S'il croisait parfois son enfant dans la ville, c'était comme un étranger, sans lui adresser ni une parole, ni un regard. Mais François se mettait ostensiblement à genoux devant Albert, son compagnon de mendicité, et lui demandait de le bénir.

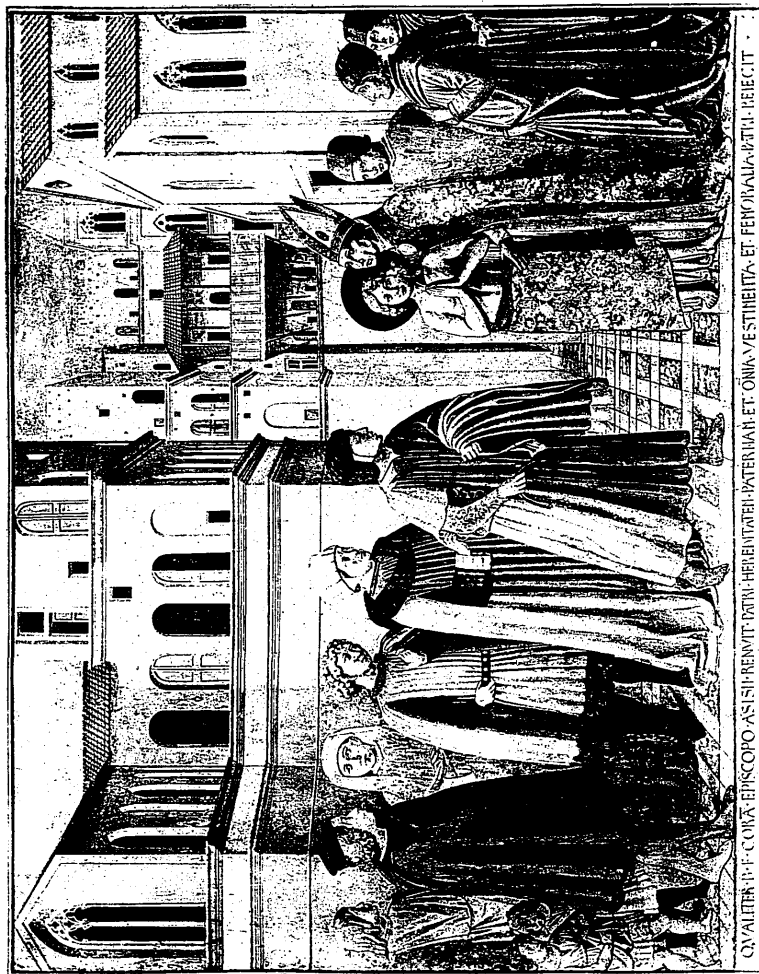
Des semaines, puis des mois, passèrent. Saint-Damien remis en état, François avait entrepris la restauration de l'église bénédictine de Saint-Pierre, puis celle de Sainte-Marie-des-Anges, la petite chapelle de la Portioncule située dans la vallée.

Depuis deux ans déjà, il vivait ainsi, partageant son temps entre cette tâche obscure de reconstruire les demeures pitoyables de son Maître et la solitude propice aux prières, aux pénitences, à la méditation. Vie humble et pure, toute d'obéissance à Dieu, éclairée par le rayonnement de la foi. Ce travail, pour François, c'est un geste d'amour, un geste courtois par lequel, peu à peu, il sait



Cl. Anderson

CIMABUE. — *Saint François d'Assise*
Détail de la fresque de l'Eglise Inférieure d'Assise



QV ALITER D' F C OKA EPISCOPO ASISI RENAVIT PATRI HERENTWTHI PATERNAM ET OMNIA VESTIMENTA ET FENOMALIA VTHI REECIT

BENOZZO GOZZOLI. — *Saint François renonce aux biens paternels*
Eglise Saint François, Montefalco

Cl. Altart

gagner la confiance de Dieu, mériter sa faveur. Vie d'humilité, d'effacement, faite de jours semblables au long desquels François, pourtant, a réfléchi et prié.

Ayant remis en état toutes les chapelles d'Assise, il médite de nouveau sur la parole divine : « Va et reconstruis ma maison ! » Il a rebâti des temples, restauré des autels que le temps et l'oubli menaçaient de ruiner. Mais il ne s'agit pas seulement d'élever des églises ? Il faut peut-être aussi relever l'Eglise ! François commence à saisir le sens secret des messages. Il ne suffit pas de dresser des sanctuaires au détour des chemins, il faut que les pèlerins y viennent, que les hommes s'agenouillent aux pieds du crucifix.

Une tâche plus haute lui est-elle dévolue ? François renouvelle ses prières. Il porte en lui une certitude grandissante : « Reconstruis ma Maison, car elle est toute prête de s'écrouler. » Dieu a parlé en parabole. Les yeux de François semblent se dessiller, son âme écoute...



En reconnaissance du travail de François, en témoignage de son affection, le vieux prêtre de Saint-Damien venait souvent, aux premières heures du jour, célébrer pour François une messe d'aube à la Portioncule. Cette petite chapelle abandonnée est rendue au Seigneur. De nouveau, la prière y chante. Elle a déjà, dans le cœur de François, la place d'une chose aimée. Elle est le berceau de son œuvre. A Saint-Damien, il ne fut que le réparateur du sanctuaire. Il a prolongé la tâche du vieux prêtre. A la Portioncule, il est déjà le créateur.

Ils arrivaient au petit jour. C'était l'heure la plus pure. Les premiers rayons du soleil entraient bientôt dans la chapelle avec les cris des alouettes ivres de vie. Autour des murs remis à neuf, la forêt portait, comme une houle, l'odeur des violettes, le frissonnement des branches humides de rosée. Au loin, dans la brume matinale, les

murs d'Assise émergeaient, un à un, des pentes du Subasio dressé dans le ciel clair...

...Un vieux prêtre, un pauvre maçon du Seigneur, deux amis sont là, côte à côte, agenouillés sur la pierre blanche. Ces murs qu'ils ont faits de leurs mains, toutes les rumeurs du matin, le chant des oiseaux et des cloches les pénètrent, les élargissent. Le monde qui renaît chaque jour avec l'aube, semble tenir tout entier dans la modeste église de la Portioncule.

Après du vieux prêtre qui est toute la foi, François est toute l'espérance. Il écoute l'Évangile qui est maintenant son appui, son guide :

« Allez donc, et prêchez, et dites : Le Royaume des Cieux est proche !

« Guérissez les malades, réveillez les morts, nettoyez les lépreux, chassez les démons ; ce sont des dons que vous avez reçus gratuitement, et gratuitement vous les donnerez !

« Et n'emportez rien sur votre route : ni bâton, ni sac, ni pain, ni argent... »

Quand la messe, ce jour-là, fut achevée, François se mit aux genoux du prêtre et lui demanda sa bénédiction. Puis, au seuil de l'église, il regarda la vaste plaine, les prés fleuris, le ciel serein, et, jetant son bâton, il partit, pieds nus, vers Assise...

CHAPITRE V

LES FRÈRES VAGABONDS

*« Oui, l'on vit autrement, mais le vrai,
mais le beau de la vie, mais la noble
fierté, mais la liberté dans l'espace im-
mense, tout est bien là ! »*

(ABBÉ HUVELIN.)

François, une fois encore, a secoué la chaîne des habitudes, brisé le rythme sur lequel sa vie tendait à s'établir, pour suivre, comme le poète, une sorte d'inspiration. A travers cette impétuosité, la main de Dieu apparaissait. Elle le guide d'une tâche à l'autre, vers le grand mystère qui marquera la fin de sa vie. Il faut bien que François sente, au delà de la pensée qui le fait agir, quelque chose d'impérieux et, désormais, une certitude, pour y céder aussitôt comme on obéit à un ordre.

Il est probable que le vieux prêtre de Saint-Damien ne le vit pas partir sans tristesse. Ils ont vécu deux ans l'un près de l'autre. L'austère vieillesse de l'abbé trouvait dans la présence du jeune homme une douceur bientôt familière. Il ne l'a point retenu, pourtant, sachant qu'un autre Maître le réclame. Quant à François, les souvenirs communs, les jours paisibles passés à Saint-Damien, l'affection même de son vieil ami ne l'arrêteront pas un instant. Cet être qui brûle du plus parfait amour, on ne

le verra jamais, dans le cours de sa vie, céder à un mouvement du cœur. C'est qu'il est au delà des sentiments, des affections. De tous les saints suscités par la religion du Christ, il fut l'un des moins attachés aux choses de ce monde, et l'un de ceux pourtant qui les comprirent le mieux. Aucun ne fut moins lié à sa condition humaine ; aucun ne fut plus près de l'idéal vers lequel il tendait. Ses souffrances lui vinrent seulement du désir de s'élever tout entier sur ce versant lumineux de l'être, au delà duquel l'âme échappe aux contingences de la vie et du monde. Cette pensée suffit à effacer en lui ce que nous appelons les joies et les peines, et qui n'est guère que la parure de nos instincts, notre pathétique servitude. Ce qu'il entrevoit ainsi, c'est bien l'image de la suprême liberté, celle qui délivre de la misère d'être homme.

L'expérience nouvelle par laquelle François entend remplir sa mission, c'est à Assise même qu'il veut la tenter, c'est dans la ville natale qu'il veut poser la première pierre de l'édifice spirituel qu'il va maintenant construire. Il quitte la vallée pour retrouver au flanc de la montagne ces vieux murs craquelés de soleil, ces petites rues dont chacune lui est familière, ces places où tour à tour il a joué, chanté, espéré et déjà souffert. C'est là qu'il dira la première parole au service du Christ ; c'est là qu'il tentera de faire passer pour la première fois dans les âmes la ferveur et la foi qui embrasent la sienne.

Moment profond et grave que celui-là ! Et pourtant, on l'imagine comme une chose simple, dans la vie paisible d'Assise. Ce devait être un dimanche, le jour du Seigneur. Des groupes d'hommes s'entretenaient, devant le Palais Communal, des affaires de la cité. Sur les marches du temple, un jeune homme, — comme autrefois François, — fredonnait en s'accompagnant de la viole. Des gamins l'écoutaient, immobiles. L'air n'était traversé que de ce chant et du vol des pigeons traçant des ombres concentriques sur les pavés blancs de soleil.

C'est alors, dans la lumière du matin, que François

arrive sur la place. Il est « vêtu d'un sarrau gris de paysan, un capuchon sur la tête et une corde autour du corps », dit un biographe. Il va pieds nus, comme l'a prescrit l'Evangile.

« C'est le fils de Bernardone... » murmure-t-on autour de lui. On le suit des yeux avec ce mélange de curiosité et de surprise que sa venue suscite désormais. François grimpe les marches du vieux temple romain. Le mandoliniste s'est tu. Les gamins retiennent leurs rires.

Et voilà qu'à ceux qui l'entourent, le jeune pénitent se met à parler de Dieu. Il n'en parle pas comme le prêtre de Saint-Rufin, du haut de la chaire. Il en parle simplement, presque familièrement, avec des phrases maladroites, des mots de tous les jours, les seuls qu'il trouve dans son cœur tendre. « Dieu vous donne la paix ! » dit-il en terminant. Il descend les quelques marches. On se regarde, étonné et secrètement ravi. Les conversations reprennent, mais on ne sait plus très bien de quoi l'on parlait.

Quant à l'évangéliste, il a déjà disparu. Il continue sa tâche de bâtisseur dans un domaine qui n'est plus fait de matière dure, mais d'esprit. Il va de place en place, à travers les rues et les venelles, avise un groupe de paroissiennes, des marchands en plein air, et répète à l'un et à l'autre : « Dieu vous donne la paix ». Il ajoute quelques brèves paroles que rien ne nous a conservées, mais qui font leur chemin dans les âmes.

Les jours suivants, il poursuit son apostolat.

— Ce jeune Bernardone est peut-être fou, mais il parle comme un sage.

— En vérité, il est inspiré de Dieu, je vous le dis.

Il parle de la paix qui est le bien suprême : paix dans les âmes en servant Dieu, en demeurant juste envers les hommes, en suivant la voie de la conscience ; paix qui est à la fois soumission et confiance.

Cet appel tranquille, cette douce insistance glissent comme un parfum sur les foyers d'Assise. On n'écoute pas toujours François. De mauvais drôles ne manquent pas de

lui jouer des tours. Les paroles ne s'en échappent pas moins de ses lèvres. Elles courent dans l'air bleu, s'infiltrant dans les maisons, prennent place dans les mémoires. On n'y résiste guère. A ceux qui souffrent, elles sont déjà consolatrices.

D'autres, pourtant, continuent de mépriser François. Son père et son frère Ange se détournent de lui avec horreur lorsqu'ils le rencontrent en quelque rue d'Assise. Il était à cette époque, disent les « Fioretti », tellement vil et misérable d'aspect que bien des gens le tenaient pour fou.

Un riche marchand, Bernard de Quintavalle, voulut montrer cependant qu'il pensait autrement. Il invita à plusieurs reprises le jeune évangéliste à venir partager son repas. François ne refusa pas. Ils avaient à peu près le même âge, mais Bernard, de nature plus sérieuse, ne s'était jamais trouvé parmi les gais compagnons de François. Les prédications du jeune homme, sa constance sous les risées et les injures, son ineffable conviction, avaient tout d'abord étonné Bernard. Elles le remplissaient de jour en jour d'une admiration plus grande. En le conviant à sa table, il espérait le mieux connaître, faire de lui son ami, pénétrer peut-être le secret de cette âme. Il l'aurait volontiers éprouvé.

L'occasion devait bientôt se présenter. Un soir, les deux jeunes gens s'étaient attardés à causer après le repas. Aux questions de Bernard, François avait répondu en disant sa volonté de vivre comme le prescrit l'Évangile et de répandre autour de lui la bonne parole. Sans doute, entre celui qui racontait et celui qui écoutait, un même espoir, un même désir commençaient de naître. Depuis longtemps, François est seul dans le monde. Le vieux prêtre de Saint-Damien, le mendiant Albert, sont les deux êtres qui lui marquent un peu d'affection. Il s'adresse à tous, mais personne ne s'adresse à lui. Peut-être, ce soir-là, son cœur de chair se souvient-il de l'amitié ? Peut-être sent-il dans l'attention de Bernard le premier fruit porté

par ses patientes exhortations ? Peut-être sent-il une âme toute prête à s'élancer vers Dieu ?

Quoi qu'il en soit, ils ont prolongé l'entretien et, comme il est tard, le marchand offre à François de coucher sous son toit. Un lit est préparé dans la chambre de Bernard où les deux amis dormiront côte à côte. Mais, l'heure venue, ni l'un, ni l'autre ne ferme l'œil. Bernard est curieux de poursuivre ses observations. Il feint bientôt de s'assoupir. François, tout aussitôt, se relève, se met à genoux au pied du lit et prie avec une ardeur sans pareille. De ce qu'il prononce à mi-voix, Bernard entend seulement ces mots où semblent tenir tout son amour et toute sa foi : « Mon Dieu et mon tout ! » Il prie ainsi jusqu'à l'aube, sans lassitude, sans défaillance, remerciant Dieu de lui montrer, par la piété dont Bernard témoigne déjà, que ses paroles n'ont pas été jetées en vain aux quatre vents d'Assise. Par le soin qu'il apporte à garder secrète sa prière, François semble prouver qu'il existe un mystérieux accord entre lui et Dieu, un pacte qu'il ne peut révéler. Il apportera plus tard autant de soin à cacher ses stigmates. Mais n'est-ce pas seulement par une sorte de pudeur, par un suprême sentiment d'humilité ?

Cette nuit-là, Bernard non plus ne dort pas. Les derniers doutes qui traînaient encore en lui-même s'effaçaient devant la ferveur de François. Un grand élan le traversait, cependant qu'étendu sur le dos, les yeux clos mais l'esprit lucide, il écoutait, tout près de lui, cette prière monter vers Dieu.

Sa résolution était prise. Le lendemain matin, comme François s'app préparait à le quitter après l'avoir remercié de son hospitalité, Bernard lui prit les mains et lui dit :

— Mon frère François, je me suis proposé d'abandonner tout à fait le monde et de te suivre dans tout ce qu'il te plaira de me commander.

François releva la tête. La décision qu'il lut dans le regard de son hôte était aussi ferme que son propre étonnement était grand. Il avait dit aux hommes de suivre les

règles de la vie chrétienne, d'écouter la voix du Seigneur, et voilà qu'un disciple, déjà, s'offrait à lui. Il n'espérait et ne désirait pas cela.

« Seigneur Bernard, ce que vous me dites là est chose grave et difficile... » répond François. Il ne veut pas y acquiescer sans connaître l'avis de son Maître. Un ami de Bernard, Pierre de Cattani, conseiller légal du chapitre d'Assise, servira de témoin. Tous trois s'acheminent vers l'église Saint-Nicolas pour y faire dire une messe. Ils l'écoutent religieusement. Puis François demande au prêtre d'ouvrir trois fois l'Evangile, au hasard, pour connaître par ce moyen la volonté de Dieu.

La première fois, ses yeux tombèrent sur ces mots :

Si tu veux être parfait, va et vends tout ce que tu possèdes, et le donne aux pauvres.

La seconde fois, il lut :

Celui qui veut venir à ma suite, qu'il renonce à soi-même et qu'il prenne sa croix !

Enfin, à la troisième, le livre s'ouvrit sur cette phrase :

Tu n'emporteras rien sur ta route !

François se retourna alors vers Bernard :

— Voici que nous avons à présent le conseil du Seigneur. Allez, maintenant, et accomplissez ce que vous avez entendu !

★★

Certains biographes de François, et notamment Paul Sabatier, se sont élevés contre cette manière un peu sommaire de percer les ordres divins. *La légende des Trois Compagnons* est pourtant bien précise sur ce point, mais il ne s'agit nullement, comme le fait entendre Sabatier, d'une sorte de « tirage au sort » devant Dieu. « Tous trois se mirent en prière, dit là Légende, et comme aucun d'eux ne connaissait assez bien l'Ecriture pour y découvrir le passage qu'ils cherchaient, ils demandèrent à Dieu, dans leur simplicité, de vouloir bien témoigner sa volonté par

le premier texte qui tomberait sous leurs yeux. » François savait ce qu'il cherchait. En ouvrant l'Evangile, il demandait moins un ordre qu'une confirmation. « Cependant il voulut, en l'honneur de la Trinité, renouveler par trois fois l'épreuve ». Et plus loin : « François remercia Dieu de l'avoir ainsi confirmé dans sa résolution. »

François savait que si Bernard venait à lui, un seul Maître lui en donnait l'ordre, Celui-là même dont il commençait de saisir la véritable parole. En consultant l'Evangile, il fait simplement preuve d'humilité. Devant Pierre de Cattani, il demande à Dieu de lui faire signe « Va et vends tout ce que tu possèdes... » François n'a point gagné l'âme de Bernard en ouvrant le Livre au hasard. Il l'a conquise en priant, la nuit dernière. Et voici maintenant qu'il en rend hommage au Seigneur comme de la première pierre posée en vue d'un édifice, — la Maison dont parlait le Crucifix de Saint-Damien, — dont chaque « petit frère » sera une pierre ajoutée aux autres pierres, une âme gagnée par la foi et rayonnante de charité chrétienne, une âme rendue à Dieu.

« Allez, maintenant, dit François, et accomplissez ce que vous avez entendu ». Cette parole est la première d'un tel ton. Elle est déjà d'un chef, en accord avec Dieu. Bernard, aidé de François, s'occupa sans tarder à transporter sur la place Saint-Georges les biens amassés par sa riche famille et par lui-même depuis nombre d'années. Tables, fauteuils, lits moelleux, bahuts sculptés, s'entassèrent devant la maison, au grand ébahissement des passants. Enfin, s'épongeant le front, les deux apôtres firent savoir au peuple que l'on allait distribuer tout cela aux pauvres pour l'amour de Dieu. La nouvelle parcourut Assise comme un éclair. On peut bien croire qu'en peu de temps, curieux et cupides dévalèrent les ruelles dans un tintamarre de rires et de sabots.

Les mendiants, au premier rang, le ventre creux, les mains avides, ouvraient de grands yeux devant ces richesses promises. La troupe coutumière des gamins

faisait cercle et, autour d'eux, quelques bourgeois oisifs ; des marchands délaissant l'étal palabraient, un peu à l'écart, avec des sourires ironiques. L'on n'avait jamais vu pareille chose à Assise. Depuis quelques années, ce singulier fils Bernardone faisait passer sur la cité un souffle de folie devant lequel les plus sages sentaient s'ébranler à la fois leurs convictions et la solidité de leur fortune. On commençait à ne plus s'étonner de François, mais qu'un Bernard de Quintavalle suivît son chemin, cela dépassait l'entendement.. En d'autres lieux, on eût condamné le jeune homme pour sorcellerie.

La joie de Bernard à donner égalait celle de ceux qui recevaient. François l'aidait dans sa tâche. Qu'on imagine cette scène sous le ciel d'Italie, cette rémission des biens du monde aux démunis, ce détachement au profit de la foule, ce dépouillement ! François, au seuil du tribunal, avait ainsi remis ses vêtements à son père.

A la base de toute vie évangélique il y a, il doit y avoir cet abandon, ce renoncement. La possession est le premier ennemi de l'âme, la première entrave à la vertu. On ne peut être à Dieu qu'après avoir brisé ces liens tenaces et vains, qu'après avoir conquis cette liberté des choses, atteint cette frontière, cette cime d'où les deux versants sont visibles, celui d'où l'on vient, par où l'on est monté péniblement, et celui qui mène vers l'autre vallée, vers un monde que nous ne concevons pas.

Les tissus éclatants brillaient au soleil. Les curieux en étaient éblouis d'envie. Un infirme s'en allait, clopin-clopant, un pourpoint de soie dorée par-dessus ses haillons. Au coin de la place, un vieux s'était assis dans le fauteuil qu'on lui avait donné et, ne s'étant jamais trouvé si bien, ne bougeait plus. Ceux qui n'osaient se faire passer pour pauvres s'indignaient de voir distribuer de telles richesses à des gueux. Un prêtre, nommé Silvestre, s'en vint même reprocher à François sa prodigalité, se plaignant d'avoir été mal payé des pierres qu'il avait fournies pour la réfection de Saint-Damien. Bernard tenait encore « une grosse

somme d'argent dans le pli de son manteau », disent les *Fioretti*. François y plongea les mains, remit un tas d'or à Silvestre et, choqué d'une telle cupidité : « Avez-vous maintenant votre compte, Messire ? »

Bientôt pourtant Silvestre, travaillé par le remords, suivra la voie de François. Déjà, Pierre de Cattani, emporté par l'exemple, joignait ses biens à ceux de Bernard pour devenir le compagnon du Christ. François, grimpé sur un tabouret, dominait la foule. Il annonçait les dons au nom du Seigneur, empli d'une joie exultante. Car il ne croyait pas possible qu'un tel miracle eût lieu, que des hommes se dépouilleraient comme lui s'était dépouillé, et le suivraient dans la voie de l'humilité et de l'allégresse.

Il se souvenait de sa prédication pour les pierres, sur une autre place d'Assise. Maintenant, il gagnait des pierres vivantes pour rebâtir l'Eglise.

Quand il ne resta plus rien à donner, François dispersa, de son pied nu, quelques papiers, seuls vestiges de la fortune de Bernard et de celle de Pierre. Considérant tous trois cette place vide, ils se sentirent pleins d'insouciance. Puis, ayant rendu grâce à Dieu, ils descendirent côte à côte vers la Portioncule.



Ainsi, François n'est plus seul. Cette chose qu'il a été si longtemps à porter douloureusement en lui-même, ce secret de jeunesse qu'il entreprend de faire entendre au monde, il a suffi de quelques paroles jetées comme une semence pour que des hommes en comprennent la beauté, se lèvent et viennent à lui. François n'a pas fait appel à des disciples. Il a parlé comme un pauvre enfant maladroit parlerait de son père, et voici que des fils prodigues retrouvent le chemin du foyer. Il les voit venir à lui, étonné. Ce qui fut si difficile pour lui est-il donc si simple pour les autres ? Pendant des années il a cherché, il a douté, il a désespéré de lui-même et de sa destinée. Il a vu se former

lentement, au fond de son désir, l'image d'une vie enfin parfaite, vouée à Dieu. Il a entendu la parole du Christ et ne l'a point comprise. Était-il donc à un tel point « *simplex et idiotus* », le simple et l'imbécile ? Mais il fut seul, et nul ne l'a pris par la main pour lui montrer la véritable voie. Il a marché sur un chemin plein d'embûches où la beauté des choses lui en cachait le sens. Il a erré dans un monde peuplé d'apparences, d'artifices, de mensonges. Il a trébuché, tâtonné, et patiemment, s'est relevé, les mains tendues, le cœur plein d'un immense amour. Il a trouvé enfin le chemin du Seigneur ; il a entendu la voix qui parle aux élus, il a bien gagné de dire à son tour : « Allez et faites ce que vous avez entendu ». Sa mission, ce n'est plus seulement en lui-même qu'il devra l'accomplir, c'est à travers d'autres âmes qu'il faudra désormais la poursuivre...

En descendant vers la Portioncule, François entend-il les pas de ceux qui marchent sur ses traces, cet énorme cheminement qui ne s'arrêtera plus dans les siècles, tant de pieds nus par toutes les routes du monde ?

Âme rayonnante sur les coteaux d'Assise, il semble qu'autour d'elle toute la pureté du monde, toute sa noblesse, fassent cortège.

« Pourquoi toi ? Pourquoi toi ? Pourquoi toi ? » dira un jour Masseo (1). « Le monde entier semble accourir vers toi et chacun cherche à te voir, à t'entendre, à t'obéir ! Or, tu n'es certes pas beau ! Ta science ni ta sagesse ne sont grandes ; de naissance tu n'es qu'un roturier ! Pourquoi est-ce donc que le monde entier vient ainsi vers toi ? »

Or, François n'a pas de secret. Il a la foi, une foi profonde qui rayonne de chacun de ses gestes, qui s'exprime dans ses moindres paroles. Son exemple, sans doute, aurait suffi. La conviction, la franche gaieté avec lesquelles il a renoncé à sa fortune, bâti des églises, chanté les louanges du Seigneur, ont déjà fait sur le peuple qui

(1) *Les Fioretti*, Ch. X.

l'entoure, ce peuple du moyen âge qui a le sens et le goût de l'épique, une impression qui ne s'effacera pas.

François le troubadour, le va-nu-pieds, le mendiant de pierres, le fou de Dieu, François passe déjà dans Assise comme une figure de légende. On rit de lui, mais on l'aime en secret. Et maintenant, chaque jour, au hasard des rencontres, il parle aux passants de la paix qui emplit son cœur.

Thomas de Celano, le premier biographe officiel qui connut François, a raconté comment il prêchait « avec des gestes de feu et des signes de tête. Il paraissait tout autre », dit naïvement Celano. C'est qu'il était transfiguré par l'amour, par la foi, plus forts que toute science, que toute sagesse, plus persuasifs que toute éloquence.

« Pourquoi toi ? » demande Masseo. Mais peut-on définir les raisons de l'amour ?

Ce soir-là, ils sont trois qui descendent vers la Portioncule, la main dans la main. Parvenu dans la vallée, François pria longtemps. Une destinée nouvelle commençait, conforme aux ordres de Dieu. Autour de la chapelle qu'il avait jadis rebâtie de ses mains, une moisson d'âmes allait germer...

Ils passèrent leur première nuit parmi les tiges des graminées, sous les étoiles. Le printemps d'avril embau-mait les champs. Des crissemments de grillons striaient le silence d'un long chant monotone et doux.

Le lendemain, les trois frères construisirent une hutte de branchages auprès des murs de la chapelle. Ils allèrent dans les bois voisins, heureux comme on peut l'être d'une liberté que rien ne trouble plus. L'appel des oiseaux et le parfum des fleurs, l'allégresse de la nature entière, et eux pareils à elle, dans la même innocence retrouvée, la même fraîcheur, la même joie...

Aucun moment n'atteindra plus à cette beauté des premiers jours que les trois frères vivent ensemble, à ce printemps franciscain où tout est harmonie, enthousiasme,

pureté. Depuis les temps de l'Evangile, les âmes n'ont pas vibré d'un tel cristal.

François, Bernard et Pierre, ayant tout renoncé, n'ont plus d'autre souci que de voir naître chaque jour comme un vrai don du ciel, d'écouter le chant des oiseaux et celui du vent dans les branches, de voir les herbes se courber sous leurs doigts et, pleins d'une reconnaissance émue, de louer Dieu. Parfois, ils remontent à Assise, semant sur leur route la parole de paix.

Dans la petite ville, il n'est question que de cette aventure. On sent bien qu'il ne s'agit plus des lubies d'un jeune original. Des hommes sérieux et nobles comme Quintavalle et Cattani ne peuvent être dupes d'un fou. Le Seigneur a-t-il donc parlé ? Un grand étonnement secoue la cité ombrienne. Dans les maisons où les trois frères viennent mendier, on s'empresse maintenant pour donner, mais ils n'acceptent que l'indispensable à leur subsistance.

...Une semaine après l'arrivée à la Portioncule, François, sortant d'un petit bois où il était allé prier, vit un jeune homme qui s'avancait vers lui. Lorsqu'il fut devant François il s'agenouilla et demanda à être reçu dans la confrérie. Il avait quitté Assise de grand matin et s'appelait Egide. François lui prit la main et le mena auprès de Bernard et de Pierre.

— Le Seigneur notre Dieu vient de nous envoyer un bon frère de plus, leur dit-il. Réjouissons-nous donc dans le Seigneur, et mangeons ensemble en nous aimant.

★★

Une grande amitié naquit entre les quatre vagabonds dans le même amour de Jésus. François maudit par son père, chassé de la maison familiale, avait trouvé en un pauvre mendiant un « père qui bénit ». Maintenant, des frères selon l'esprit viennent remplacer pour François les frères selon le sang. Ils l'aident à bâtir un foyer qui est celui de l'Eglise même.

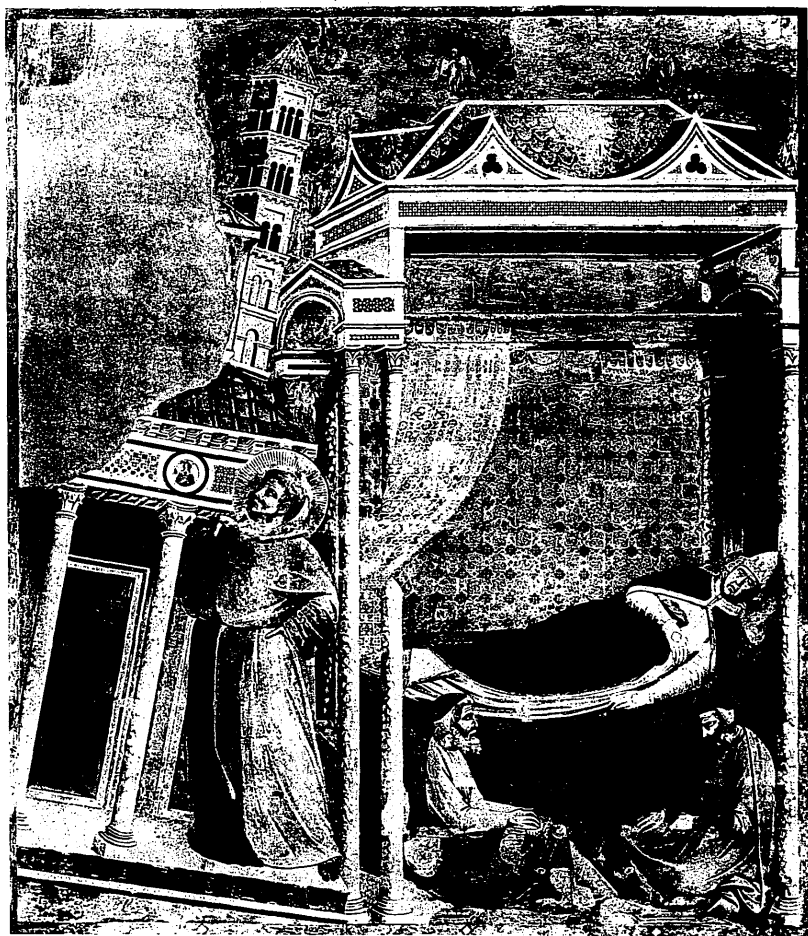
Ce fut sans doute chez Bernard, au cours de cette nuit qui valut à François son « fils premier-né », que prit naissance un sentiment dont le germe apportait, lui aussi, quelque chose d'absolument nouveau dans le temps. Hors de l'idéal commun qui les animait, de leur foi unanime, les premiers franciscains semblent avoir été liés par une confiance, une véritable amitié dont on trouve les témoignages en maintes circonstances. Cela tenait sans doute à la forme de l'esprit franciscain, à cette sympathie envers la créature qui allait s'étendre, chez François comme chez la plupart de ses compagnons, non seulement aux hommes, mais aux animaux, aux plantes, aux choses mêmes. A mesure que se déroulera la vie du Saint, et que s'étendra le rayonnement de son ordre, on verra se développer ce sentiment, si contraire aux tendances mystiques de l'époque, si peu conforme aux mœurs du temps. Mais, dès les premiers jours de la Portioncule, François, Bernard, Pierre et Egide ne sont pas seulement les disciples d'un même maître, les fondateurs d'un ordre nouveau, ce sont aussi, au sens exact et populaire du mot, des frères, des compagnons. Ce n'est pas en vain que Léon, Ange et Rufin intitulèrent le récit qu'ils devaient faire de la vie de François : *La Légende des Trois Compagnons*. Ils se considéraient bien tels. Et ce compagnonnage, n'avait rien d'un symbole. Il était pour chacun une réalité qu'on put voir souvent agissante. Il devait s'étendre avec l'ordre et faire de l'immense confrérie franciscaine, à travers les pays et les années, en même temps qu'une grande œuvre spirituelle une grande œuvre sociale.

Sur le plan humain, la pauvreté est la première caractéristique de l'ordre franciscain ; la seconde est l'amitié. On entend par là, non seulement ce sentiment qui unit les Frères les uns aux autres, et qui a, surtout dans la première génération franciscaine, une valeur vivante, mais aussi certaine façon de se pencher sur les êtres et les choses, de concevoir la créature comme une expression du Créateur, et par là tout ce qui vit, ou simplement tout ce

qui est, dans un même sentiment de fraternité. « Mon frère le Soleil... Mes frères les Oiseaux... » dira un jour François. Nous voici loin des dogmes de la théologie... François embrasse dans la même sollicitude, dans la même tendresse, les mondes et les insectes qui sont pour lui exactement une seule émanation de Dieu. Comme il a rebâti l'Eglise du Seigneur, un jour prochain il construira le nid des tourterelles. Cette vertu est dévouement. Elle est aussi gentillesse. Et tout au long de sa vie, François donnera l'exemple de cette gentillesse, même aux moments où il verra s'effondrer autour de lui ses rêves les plus chers. Ses relations avec l'Eglise de son temps, avec les papes et les évêques, avec les docteurs de science même, qui eussent pu être parfois difficiles, ne se sont jamais départies de la courtoisie qu'il savait mettre en toutes choses. Tel est bien le mot qui convient : François fut le modèle de la courtoisie. Il s'agit là d'une qualité que l'on peut entendre aussi dans le sens où l'entendaient les hommes du moyen âge, et les romans de Chevalerie. Le Saint d'Assise fut bien le « poète courtois » qu'il rêvait d'être, le troubadour...

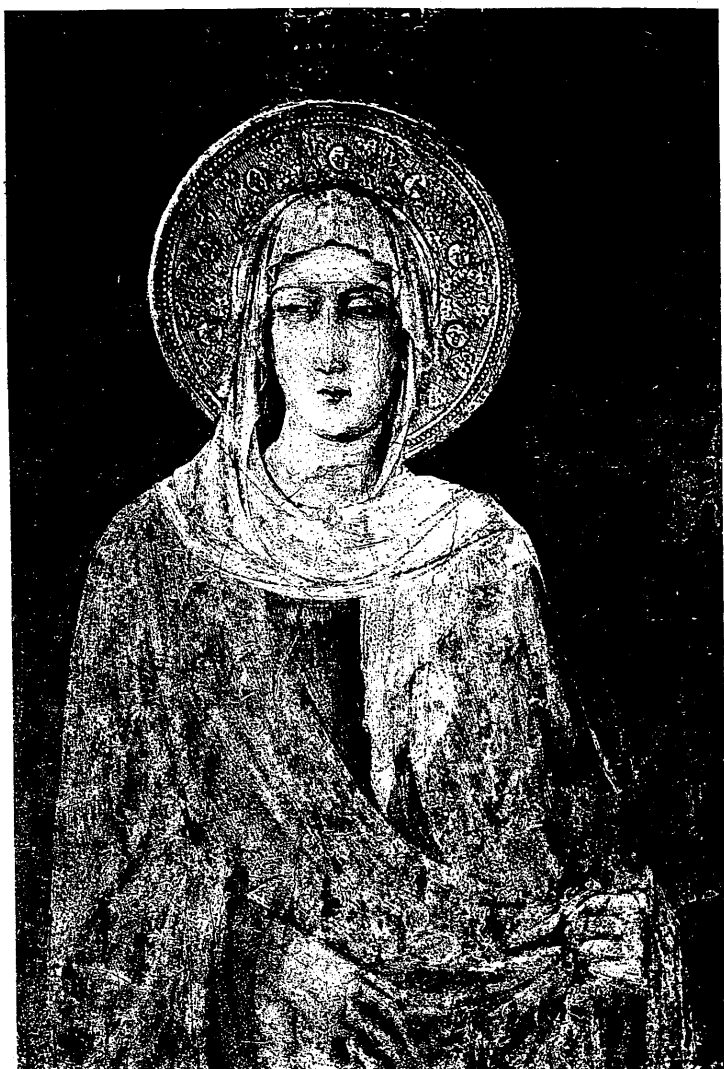
Nous aurons sans doute l'occasion de revenir sur le caractère et la portée de cette amitié franciscaine, en ces temps de dureté et de violence. Les quatre Frères qui vivent à la Portioncule n'ont pas l'ambition de réformer le monde. Mais ils parlent de la paix aux hommes de bonne volonté, et leur vie est déjà un exemple. Cette paix, ils l'ont acquise par la pauvreté. En renonçant à tout bien temporel, ils se sont délivrés de l'inquiétude et de l'envie. Ils ont ôté de leur esprit tout ce qui pouvait le troubler.

Ils sont quatre durant ces premiers jours : le maître et trois disciples, dirait-on sans cette amitié qui les unit et qui fait sans doute de François le plus humble, le plus effacé. Ces gens-là, remarquons-le en passant, ne sont pas du peuple. Contrairement à ce que suggère Sabatier, le mouvement franciscain n'est pas plus sorti du peuple que



Cl. Alinari

GIOTTO. — *Saint François soutenant l'Eglise chancelante*
 Détail de la fresque de l'Eglise Supérieure d'Assise



Cl. Anderson

SIMONE MARTINI. — *Sainte Claire*
Détail de la fresque de l'Eglise Inférieure d'Assise

l'art des cathédrales auquel il le compare. Il semble donc vain de parler d'un « côté politique de son apostolat » (1).

Bernard de Quintavalle était, nous disent *les Fioretti* : « entre les plus nobles et riches, et savants de la ville entière ». Son ami Pierre de Cattani, conseiller légal du Chapitre d'Assise, ne manquait, lui non plus, de science ni de noblesse. Quant à Egide, s'il était d'éducation plus humble, il n'appartenait pas au peuple. Ce fut le récit de la conversion de Bernard et de Pierre qui l'incita à suivre leur exemple. Sans doute cet événement frappa-t-il d'autant plus les habitants d'Assise que la qualité des convertis était haute et leur fortune considérable.

Le mouvement franciscain est allé vers le peuple ; il n'est pas sorti de lui.

En renonçant aux biens du monde, François et ses compagnons se sont identifiés aux plus humbles. Ils sont eux-mêmes devenus des pauvres, vivant de la charité publique, couchant dans une cabane de feuillages ou sur l'herbe des fossés. Ils n'ont plus ni famille, ni fortune, ni maison. Ils n'ont même pas la science, qui est encore une richesse. Ainsi démunis, les voici au niveau du peuple, de ce peuple du moyen âge, miséreux et résigné, pourtant avide d'espérance et capable de grands élans. Ce n'est pas à l'instant, néanmoins, que le peuple reconnaîtra les petits Frères, les fera siens. Ils auront auparavant à essuyer bien des injures, bien des mépris, à supporter parfois des coups. Mais c'est à lui cependant que François s'adresse. Le saint d'Assise se contente, en ces premiers jours de la Portioncule, de parler au paysan qu'il rencontre sur le chemin, de faire route avec le passant. Parfois, un cercle se forme autour de lui sur une place d'Assise. Ceux qui l'écoutent sont de petites gens. A tous, il parle familièrement, mais il ne craindra pas de prêcher, plus tard, dans l'église Saint-Rufin même, devant les

(1) *Vie de Saint François*, Introduction.

prêtres et les nobles. Il ira trouver les seigneurs au sein de leurs fêtes comme on le vit, à Montefeltre, où le comte Roland de Cattani fit don d'une montagne à celui qui ne possédait rien. Il s'arrêtera un jour à Rieti devant un jeune chevalier pour l'apostropher en ces termes :

« Assez longtemps déjà tu as porté la ceinture, l'épée et les éperons ! Il est temps, à présent, que tu échanges la ceinture contre une corde, l'épée contre la Croix du Christ, les éperons contre la poussière et la boue des chemins ! Suis-moi, et je te sacrerai chevalier de l'armée du Christ ! » Et le jeune chevalier le suivit ; on l'appela Ange Tancredi.

François s'adresse à tous, et partout il trouve des disciples, parmi les riches comme chez les pauvres, dans les villes comme dans les campagnes, chez les laïques et chez les prêtres. Il n'y a pas d'hommes devant lui ; il n'y a que des âmes qu'il faut apporter à Dieu une à une, comme autant de pierres pour reconstruire « la maison toute prête à s'écrouler ».

Ces pierres, maintenant, il ira les chercher au hasard du chemin ; il va commencer avec ses compagnons, à travers la campagne, ses vagabondages évangéliques.



Premiers pas franciscains sur les routes ombriennes. François n'avait guère dépassé, jusque-là, le cercle d'Assise et des villes voisines. Sa parole a pourtant germé sur les champs qui couvrent la vallée. Des âmes ont quitté les soucis du monde pour vivre, comme la sienne, dans l'attente d'une destinée plus haute. Dépouillés des biens matériels et des inquiétudes de la chair, des hommes s'éloignent deux à deux, vers tous les points de l'horizon.

« Nous, les frères mineurs, s'écriera François, que sommes-nous d'autre que les chanteurs et les jongleurs de Dieu, qui devons remuer le cœur des hommes et le soulever jusqu'à l'allégresse spirituelle ? »

C'est donc comme un jongleur qu'il part, en compagnie du frère Egide, vers les monts bleus qui cerclent l'horizon. Son doux rêve d'autrefois, d'être errant et poète, il le réalise enfin, au service d'une cause dont il ne pouvait, alors, deviner la grandeur. Sans autres guides que leur fantaisie et les desseins de Dieu, les deux frères quittent la région d'Assise par les chemins qu'avait pris François lors de son premier départ, après la scène du tribunal. Ils dépassent Gubbio, pénètrent dans la marche d'Ancône, allant au hasard des monts et des bois où germe un nouveau printemps.

François décèle maintenant, au travers de ses créatures, le visage du Créateur. Sur les buissons emperlés de rosée il reconstruit le nid des tourterelles. Pieds nus, sur la terre des chemins, il va, le front dans le vent, en compagnie de frère Egide, son « Chevalier de la Table Ronde », comme il le nomme alors. Une grande amitié naît entre eux. Ils glanent les mêmes joies au long des pentes jaunies de renoncules ; ils trouvent la même confiance posée sur les chemins, le même espoir au fond de leurs poitrines. Côte à côte, pareillement vêtus d'une robe d'ermite et d'une ceinture de corde, ce sont des hommes sans souci qui vont, librement, chantant Dieu. Leur mission n'est qu'allégresse, insouciance, amitié. Mais elle réclame aussi des âmes bien trempées, des cœurs vaillants. Ces hommes qui emplissent de leur chant le silence murmurant des vallées, ce sont des vagabonds qui marchent au grand soleil, dorment dans les fossés, passent des jours sous la pluie, des nuits sous les étoiles. La peau hâlée, la barbe hirsute, leur robe grise de la poussière des chemins, ils ont bientôt l'aspect de deux brigands. Des femmes s'enfuient en les voyant paraître. Mais ils poursuivent leur route et leur mission. Ils font halte dans les villages. A qui s'inquiète de leur état, ils répondent qu'ils sont des « pénitents d'Assise » venus prêcher la parole du Christ.

« Partout où ils paraissaient, leur costume, leur genre

de vie excitaient l'étonnement, et on les prenait pour des hommes des bois » (1).

Sur les places de marché et les foires aux bestiaux, jusque dans les hameaux perdus de montagne, François parle aux paysans assemblés. Ses paroles dites simplement, à des gens simples, ne sont point des sermons mais des exhortations : aimer et craindre Dieu, faire la paix avec autrui et en soi-même. Juché sur quelque tribune improvisée, marche de fontaine, banc de pierre, charrette ou talus, François ramenait à leur ligne essentielle, à leur pureté primitive, les principes évangéliques. Il les donnait en exemple aux êtres frustes qui l'entouraient. Lumière des fins de jour, derniers appels des hirondelles au-dessus des granges, tintements de clochettes dans le lointain, et cette voix, cette main tendue qui semblent appeler et bénir ! Egide, aux pieds de son maître, buvait aussi les paroles de Dieu. Quand François se taisait, il se levait à son tour, le cœur grisé, et disait à la foule : « Ce qu'il vous dit là, mes amis, c'est la vérité ! Ecoutez-le bien et faites comme il vous dit ! » Jamais il ne manquait d'approuver ainsi ingénument la prédication de François. Puis, la main de l'un sur l'épaule de l'autre, ils repartaient comme deux frères, deux petits frères de Dieu, dans la gloire du couchant.

★★

Quand ils revinrent à la Portioncule, ils trouvèrent trois nouveaux disciples : Sabattino, Morico et Jean. Bernard et Pierre étaient aussi rentrés de leur mission. Tous les sept ils se sentirent forts, comme le noyau d'une troupe innombrable qui irait, s'accroissant, à travers tous les pays du monde.

François résolut d'organiser aussitôt de nouveaux voyages. Aller sans repos d'une ville à l'autre, de la

(1) *Légende des Trois Compagnons.*

montagne à la vallée, n'avoir souci ni des repas à prendre, ni du gîte pour la nuit, n'emporter avec soi sur les routes que la confiance en Dieu, et la communiquer au passant comme on jette une graine dont on attend moisson... Tel était, tel restera toujours l'idéal de François.

Avant le départ, il réunit ses frères dans un petit bois autour de la chapelle et leur parla de leur mission :

— Allez, mes bien-aimés, et annoncez l'Evangile de la paix et de la conversion ! Soyez patients dans les épreuves, répondez humblement à tous ceux qui vous interrogeront, bénissez ceux qui vous persécuteront, et soyez reconnaissants à ceux qui vous traiteront injustement et vous calomnieront ; car pour tout cela grande sera votre récompense dans le ciel ! Et ne vous inquiétez pas à la pensée que vous êtes des hommes illettrés, car ce n'est pas de votre part que vous prêcherez, mais l'Esprit de votre Père Céleste parlera par votre bouche ! Et puis vous pouvez être assurés de trouver bien des personnes croyantes, bonnes et pacifiques, qui accueilleront avec joie vos paroles et vous-mêmes. Mais il est vrai que vous en trouverez d'autres, et en plus grand nombre, qui, étant des ennemis de Dieu, vous résisteront et parleront contre vous. Préparez-vous donc à tout supporter humblement !

Egide, Pierre, Bernard, Sabattino, Morico et Jean emportèrent avec ces paroles le baiser et la bénédiction de François.

Lui aussi se mit en route. Il suivit cette fois la vallée, en descendant vers Foligno et Spolète. A travers les gorges sauvages de la Néra, il parvint à Terni, remonta le cours du Velino et parcourut tous les villages de la montagne, Stroncone, Greccio, Poggio-Bustone. Les injures et les coups ne lui furent pas épargnés dans cette région presque païenne. Il semait dans une terre inculte, et pourtant la moisson germa.

A Rieti, enfermée farouchement dans son enceinte de remparts, il prêcha sur les places comme il avait coutume. ...Eté lourd. Les crêtes du mont Terminillo disparaissaient

sous les nuages. Très loin, dans l'assombrissement de la montagne, des rumeurs d'orage grondaient sur les vallées. François marchait sous les midis brûlants, grim-pait à travers la végétation bruissante, les touffes de genêts, d'acacias, de mûriers. Il découvrait au creux des gorges, parfois au flanc de quelque abîme, des grottes ignorées. Quand la fatigue le terrassait, ou peut-être on ne sait quel doute, quelle inquiétude, il s'enfonçait dans cette pénombre, s'agenouillait sur la pierre moite des eaux de la montagne. Il priait. Heures de profonde méditation, contemplation intérieure. Autour de lui, de cette ferveur secrète, il y avait l'énorme solitude... Plus rien ne montait de la vallée semée de hameaux, ni les abois d'un chien, ni les appels du pâtre. Un silence fait du crissement incessant des grillons et des cigales ; des chants d'oiseaux éperdus striant l'air bleu ; l'immobilité des arbres à l'infini et, parfois, un soufflé de vent venu de très loin, secouant d'un frisson le front de la forêt.

Les derniers souvenirs de François se consumèrent dans ces retraites. Après avoir parcouru les chemins blancs de lumière, les landes brûlantes, il pénétrait dans quelque grotte et jusqu'au fond de son âme propre. Il y retrouvait encore, à certaines heures de doute, des joies espérées autrefois qu'il fallait oublier, des désirs qu'il fallait étouffer. Il connaissait l'angoisse d'une mission trop lourde pour ses épaules, l'effroi de n'en être pas digne, de renoncer, un jour...

Le grand silence de la nature lui porta la parole de Dieu. François revint vers ses frères avec une foi renouvelée.

CHAPITRE VI

RIVO TORTO

*« En parfaite joie nous vivons, nous, à
qui rien n'appartient. »*

(Parole du Bouddha.)

A son retour de Rieti, François ramenait avec lui à Assise Ange Tancredi, le chevalier. A la Portioncule, d'autres frères s'étaient joints aux premiers. On les appelait Philippe le Long, Jean de San-Constanza, Barbare, Bernard di Vigilanzio. Un peu plus tard encore, vint Sylvestre, le prêtre qui, lors du partage des biens de Quintavalle, avait réclamé à François un complément de prix pour les pierres destinées à la réfection de Saint-Damien. Ainsi, ils étaient douze autour de François, comme les disciples. Ils ne le furent pas longtemps. Sans cesse, de nouveaux venus étendront cette cellule jusqu'à en faire un peuple, non par le sang mais par l'esprit.

On peut s'étonner de cette première génération franciscaine, jaillie spontanément autour de François. Il ne pouvait être question alors, pour ces compagnons de la première heure, d'être séduits par la règle d'une vie mystique, bien ordonnée. En suivant le Poverello, ils ne renonçaient pas à la vie. Ils entraient en elle, en ce qu'elle a de plus âpre et de plus pénible. Ils écartaient ce que l'on

a coutume de considérer comme ses faveurs, pour épouser la pauvreté, la chasteté et l'obéissance. Mais ils n'évitaient rien de ses exigences. Ces gens qui agissaient en poètes allaient se colleter avec la réalité la plus lourde. Vivre comme des mendiants, n'ayant ni pain, ni gîte, tel est désormais leur destin. Pour tout bien, ils n'ont plus que leurs mains, à serrer sur la bêche ou la fourche, à tendre au seuil des maisons chaudes, quand le travail ne les a pas garnies...

Et pourtant, ils sont douze déjà ! Ils seront cent demain. Ce ne sont pas des hommes accablés de misère et qui cherchent une dernière espérance ; ce ne sont pas des esclaves accablés d'hébétude ; ce ne sont pas des exaltés, ni des fous ayant perdu toute mesure humaine. Ce sont des hommes simples, qui possédaient des biens, ceux de la fortune ou ceux de l'intelligence. A peine connaissent-ils le petit homme en robe d'ermite qu'ils ont vu mendier dans Assise. Néanmoins ils le suivent, ils sont prêts à lui obéir sans murmure. Ils appellent cette soumission à l'inconnu et sans doute à la souffrance.

Rien n'est là pour les accueillir au moment qu'ils ont tout quitté. Aucun mur de couvent, aucune règle de vie. Ils n'entrent pas dans un refuge. Ils partent à l'aventure, ayant au préalable renoncé à se défendre dans un combat qui promet d'être dur. Quel héroïsme habite ces âmes qui n'ont même point, pour les exalter, la fièvre d'une mystique ardeur ? Elles réclament une existence uniquement faite de renoncement.

Tous ces hommes ne sont pas des saints. Ils ont notre cœur et nos sens. Les voici pourtant, vêtus de leurs sacrifices, autour d'un vagabond qui leur a parlé de Dieu. Ce troubadour est-il donc un conducteur de peuple ?

Non, il a pour cela trop d'humilité et trop d'indépendance. Il n'a pas sollicité son premier disciple ; il n'a fait que l'accueillir comme il accueillera désormais tous ceux qui viendront vers lui pour être plus près du Seigneur. Il n'a dit à aucun : « Suivez-moi ! » mais à tous : « Dieu

vous donne la paix ! » Sans doute l'ont-ils suivi parce qu'ils ont compris que la paix n'est possible qu'à l'exemple d'une telle vie. François sait n'être, et ne veut être qu'un intendant, et ce sera le drame de son destin que de ne pouvoir ordonner ce « troupeau disparate dont il se voyait contraint d'être le berger » (1).

On sent par là qu'il est l'instrument de Dieu. Jamais il n'a rêvé de faire des prosélytes. Il a seulement voulu « élever le cœur des hommes », leur donner en partage ce qu'il a trouvé dans l'amour du Christ, la vraie joie et la paix.

Et des âmes que l'on croyait tout entières acquises aux biens d'ici-bas, des êtres que l'on disait aveugles et sourds ; des hommes qui semblaient heureux, se sont groupés comme des brebis peureuses autour du berger. Cette voix les a, semble-t-il, éveillés d'un long sommeil. Elle a levé le voile qui cachait la vraie face des choses. Ils ne saisissent pas encore les beautés du monde qui leur est promis. Mais ils ouvrent les yeux sur la clarté trop vive, ils tendent les mains vers le « chanteur de Dieu ».

Il y a là tout autre chose qu'un mouvement d'idées comme on en voit de temps à autre au cours des siècles, autre chose qu'un élan comme celui des Croisades, par exemple. Si grande qu'ait pu être sur leur époque l'influence des philosophes, elle n'eut jamais cette action directe qui fait déposer l'arme au chevalier, au riche jeter sa bourse, à l'oisif saisir la pioche ou la charrue.

Saint Bernard prêchant la Croisade faisait appel à la foi des hommes, mais aussi à leur goût du voyage et de la guerre. Il éveillait peut-être à son insu leur cupidité ; il donnait un but à leur esprit de conquête.

François leur retire tout, mais ne leur offre rien, ici-bas, qui soit monnaie d'échange. Il faut vraiment remonter à l'Evangile pour trouver quelque chose d'aussi grand que l'œuvre franciscaine. Cette mission d'éveilleur d'âmes est

(1) J. Joergensen : *Saint François d'Assise*.

bien un don de Dieu. On ne saurait imputer aux seules prédications de François, à son exemple, pareille levée d'ascétisme et de foi. Il y fallait aussi le pouvoir d'une créature au delà de laquelle transparaît le Créateur, une sorte de magnétisme qui pousse le disciple à ressembler au saint, à s'identifier à lui, comme le saint lui-même tend à s'identifier à Dieu. A partir de cette attraction, les motifs purement humains cessent d'être valables. Ils n'expriment plus des actions dont la forme seule nous est sensible, mais dont les raisons profondes s'effacent pour qui n'en est pas témoin et, à plus forte raison, pour qui tenterait de les rechercher à la lumière de l'intelligence.

« Il semblait vraiment, en ce temps-là, écrit Thomas de Celano (1), que la présence de saint François ou même sa seule renommée fût une nouvelle lumière envoyée du ciel sur la terre pour dissiper l'épaisseur des ténèbres ».

Oui, cette lumière, c'est à ce moment, et d'abord, une présence. Celle d'un homme « très loquace, enjoué, d'aspect sympathique, de taille moyenne, mais plutôt petite que grande ». Le portrait qu'en fait, dans la *Vita Prima*, Thomas de Celano, est le seul que nous ayons de François. Il a d'ailleurs toute la minutieuse précision des toiles des primitifs, quand ils peignaient ce qu'ils avaient sous les yeux. « Tête petite et ronde, visage un peu allongé, front plat et court, yeux moyens, noirs et simples, cheveux bruns, oreilles droites mais petites, tempes plates... dents unies, égales et blanches, lèvres fines, barbe noire mais clairsemée, cou étroit, épaules droites, bras courts, mains décharnées... » On imagine, à la lecture de ce portrait pointilliste, l'exacte image de l'ascète. « François avait juste assez de corps pour retenir l'âme unie à lui... » dira un jour le Pape Pie XI (2).

Cet aspect physique de François c'est, aux yeux de ses

(1) *Vita Prima*.

(2) *Discours aux curés de Rome et prédicateurs en Carême*, 11-2-29.

contemporains, l'enveloppe sensible, l'humble image et pourtant rayonnante vers laquelle se pressent les premiers frères. « Maigreur accentuée, habit grossier... » poursuit le narrateur. Image à l'exemple de la vie extérieure toute faite de simplicité, de modestie, d'effacement, mais aussi d'harmonieux équilibre ; une absence de beauté et d'éclat qui est à l'opposé, pourtant, de la laideur et de la banalité. Si l'on ne savait quelle âme vit sous ce visage, la belle force calme qui en émane suffirait à le détacher de la foule. Mais les gestes, la voix, le regard qui l'animent, ne lui donnent-ils pas un autre aspect, son aspect véritable, sous lequel François apparaît à ceux qui l'écoutent et le suivent ?

« ...Langue volubile, dit encore Celano, voix chaude et aiguë, véhémence et douce, claire et sonore, sommeil très court, main généreuse... » Et ailleurs :

« Il était prompt au pardon, lent à la colère, d'esprit vif, de mémoire très heureuse, subtil dans la discussion, plein de prudence dans la délibération, et toujours simple. »

C'est par là que François saisit les âmes, qu'il exerce cet étrange pouvoir de séduction auquel se livrent tant de cœurs avides d'un bonheur dont sa parole est seule à leur donner l'assurance. Il faut bien que cette promesse soit formelle et cette voix persuasive pour que des hommes quittent foyer, affaires, ambitions et plaisirs, pour suivre le petit pauvre sur le chemin du dénuement et de la prière.

Miracle d'autant plus surprenant que François n'agira jamais comme un maître qui cherche son peuple. Il n'aura jamais son sermon sur la montagne pour appeler les êtres à lui. Aux chapitres généraux qui réuniront plus tard les membres de l'Ordre, il renoncera vite à faire figure de chef. Il n'est pas l'orateur exaltant les foules. Il ne spéculé pas sur les enthousiasmes collectifs ; il n'entraîne pas ces larges courants qui soulèvent les masses. Mais il va, de l'un à l'autre, disant un mot, touchant une main, relevant un visage, et ce sont des âmes brusquement saisies par la grâce. Son apostolat est comme une confidence faite à voix basse et qu'on n'oublie plus.

Telle est la « présence » de François aux premiers jours de l'ordre.

Il faut dire pourtant qu'à cette époque, rien ne ressemble moins à un ordre que cette communauté d'hommes vivant, sans règle définie, au pied des collines qui portent Assise. Les cabanes de branchages devenues insuffisantes, François et ses frères trouvèrent un autre asile dans uneasure délabrée dépendant de la maladrerie. Ils étaient ainsi tout près des lépreux auxquels, bien souvent, ils apportaient leurs soins, et à peu de distance des sanctuaires de la Portioncule et de Saint-Damien.

Cet endroit, où un ruisseau dessinait ses méandres, s'appelait Rivo-Torto. Le logis des frères était si étroit que François dut assigner à chacun sa place et inscrire son nom au-dessus de l'espace qui lui était accordé, pour parvenir à caser tout le monde. Aussi bien, les frères ne s'y réfugiaient-ils que certaines nuits de mauvais temps.

Dans le cours de la journée, ils continuaient de vivre comme avait vécu François, c'est-à-dire dans une liberté ingénue qui pouvait bien passer, aux yeux de certains, pour une oisiveté méprisable. Quand l'un d'eux allait mendier aux portes d'Assise, il lui arrivait d'être rabroué durement. Ce n'était pourtant pas la paresse qui contraignait les frères à recourir à ce moyen pour assurer leur subsistance, mais un service qu'ils avaient rendu et qui n'était pas payé, des lépreux à soigner, une prière en laquelle ils oubliaient le temps.

Le testament de saint François expose, du reste, en peu de mots, mais avec une netteté dont la bonne foi ne saurait être mise en doute, le genre de vie que pratiquaient ses compagnons quand ils n'allaient pas évangéliser les pays voisins. Et, même alors, leur existence était faite de travail, souvent du plus ingrat, du plus pénible.

« Nous aimions à demeurer dans de pauvres églises abandonnées ; nous étions gens simples, serviteurs de tous. Je travaillais de mes mains, et ainsi j'entends faire toujours ; et tous les frères, tant qu'ils sont, je veux qu'ils

travaillent de ce travail qui fait l'honnêteté de la vie. S'ils ne savent pas travailler, qu'ils apprennent, non par cupidité et pour tirer un profit de leur travail, mais pour le bon exemple et pour fuir l'oisiveté. Et si notre travail n'est pas rémunéré, nous irons chercher les miettes de la table du Seigneur en demandant l'aumône à toute porte » (1).

Sous la plume d'un saint, quel exemple de bon sens, quel équilibre ! Sous prétexte que sa vie est désormais consacrée à Dieu, François n'entend pas se dérober aux exigences de sa condition d'homme. Il en sera de même pour ses compagnons. Ce qu'ils offrent au Seigneur, ce n'est pas au détriment de leur devoir. Le dénuement dans lequel ils vivent ne les dispense pas d'accomplir sur terre la tâche ordonnée par Dieu : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front »... Ils ne sauraient enfreindre le commandement, fût-ce même au bénéfice de la prière, et François sait que la prière n'est pas nécessairement une parole, mais qu'elle peut être un geste, un sacrifice, une volonté...

Il devait bien se dire, dans sa logique rigoureuse et naïve, que Dieu les eût dispensé de manger s'il avait voulu les dispenser de travailler. A maintes reprises, dans la règle, dans ses écrits, François reviendra sur cette question. « Celui qui ne veut point travailler ne doit pas non plus manger », dit-il en citant l'Apôtre.

Les chroniques primitives, les récits des témoins, concordent sur ce point.

« Afin de ne pas rester oisifs, ils aidaient les pauvres gens à cultiver leurs champs ; en récompense de quoi, ces gens leur donnaient de leur pain, pour l'amour de Dieu (2). »

Thomas de Celano écrit aussi dans la *Vita Prima* : « Le jour, ils pratiquaient de leurs mains le métier qu'ils connaissaient, travaillant dans les maisons des lépreux, ou en d'autres lieux honorables... »

(1) *Testament de Saint François*, traduit par l'abbé Huvelin.

(2) *Speculum perfectionis*, Ch. LV.

Il n'est pas vain d'insister sur ce point caractéristique de l'esprit de François. Ce désir de ne pas transiger avec les obligations humaines nous le rend plus sympathique encore ; on pourrait même dire plus accessible. En agissant ainsi, il ne répond pas seulement à l'enseignement des écritures, il ne remplit pas seulement son devoir d'homme. Il accomplit son vœu de pauvreté. Travailler par nécessité et sans esprit de lucre, c'est à la fois la condition du pauvre et la condition de la pauvreté. François le sait très bien. L'aumône, — surtout à présent que des compagnons l'ont suivi, — il n'en accepte l'idée que comme un pis-aller. Il sait que l'on peut s'enrichir avec des dons. Assez d'exemple sont sous ses yeux. Lui-même n'a-t-il pas rebâti des églises en mendiant des pierres ? Qu'ils soient acquis ou qu'ils soient donnés, les biens sont toujours une richesse. Et peut-être François voit-il se dresser dans l'avenir les murs de ces couvents, les autels de ces sanctuaires dont l'Eglise elle-même fera don à son ordre.

Il n'en est pas là encore. Il veut seulement que ses frères travaillent pour vivre, mais il a une si farouche répulsion pour l'argent, qu'il ne leur permet d'accepter qu'un salaire en nature. Il est moins sûr, on le devine, d'eux que de lui, et c'est pourquoi son intransigeance sur certains points de ce genre augmente dans la mesure où son ordre s'accroît.

On raconte qu'un jeune compagnon ayant ramassé une pièce de monnaie sur la route se vit sévèrement tancé par François pour cet acte de convoitise.

Depuis le temps qu'il se lamentait sur la misère des églises, François sans doute a évolué. Il a pu, autrefois, vendre du drap au profit de Saint-Damien, détourner l'argent paternel afin de décorer la chapelle. C'était encore en un moment où l'amour de la pauvreté n'atteignait pas, en lui une grandeur si austère. Maintenant, il n'admet plus de compromis. Il ne méprise pas la richesse d'autrui et par là se garde bien de critiquer ce qui, dans la pompe de l'Eglise, le choque peut-être et l'afflige.

Là aussi son admirable largeur d'esprit se montre tout

entière. Pas plus qu'il ne prétend imposer à tous les hommes la vie qu'il s'est choisie, il ne voudra mépriser les riches, détruire les biens. Mais il n'en veut, ni pour lui, ni pour les siens. Il a épousé Dame Pauvreté et ce n'est certes pas un mariage symbolique. De même exige-t-il de ceux qui, librement, l'ont suivi, pareil renoncement.

Il n'a pas conquis ses disciples à coups d'arguments. Il leur a simplement parlé comme il parle à tous, et si eux l'ont suivi, c'est que Dieu le voulait ainsi. Mais il ne méprise pas, pour cela, qui s'écarte de sa route et ne l'écoute pas. De même n'en veut-il pas au riche de ce qu'il a des biens. Il sait ce que vaut cette richesse. Il en connaît toutes les servitudes. Il a compris vers quoi elle conduisait. Une sorte d'abîme s'est creusé entre elle et lui, ce jour d'avril où il est parti, nu, vers la montagne. Quelque chose de plus fort qu'un vœu, de plus absolu que le mépris...

Par obéissance et par humilité, guidé par ce sentiment de tolérance que nous avons tenté de définir plus haut, François ne s'est jamais élevé contre la richesse de l'Eglise. Mais, à travers son silence, certains gestes sont d'une signification assez claire pour que l'on devine sa pensée. N'aurait-il pas rêvé, là aussi, d'une simplicité évangélique ? S'il ne peut l'espérer, il entend bien ne pas ajouter lui-même à ces fastes.

En accomplissement de quelque vœu secret, un homme déposa un jour une grosse somme d'argent sur l'autel de la Portioncule. Il voulait sans doute ainsi contribuer à l'embellissement de l'église. Il retrouva sa bourse, peu de temps après, jetée au bord de la route, sur un tas d'ordures.

En d'autres circonstances, François ne craindra pas de vendre les objets du culte pour faire la charité. « Dépouille l'autel de la Vierge, dit-il un jour à Pierre de Cattani, et enlève les divers ornements dont il est paré, quand tu ne pourras autrement secourir les indigents. Crois-moi, il lui sera plus agréable de voir l'Evangile de son Fils observé

et son autel dépouillé, que la garniture de son autel conservée et son Fils méprisé ».

Enfin, on a noté la réponse qu'il fit à l'évêque d'Assise lui conseillant moins de rigueur à ce sujet :

« Seigneur, si nous possédions des biens, nous serions forcés d'avoir, en même temps, des armes afin de protéger nos biens... et donc, pour conserver en nous cet amour intact et pur, nous sommes tous absolument décidés à ne vouloir rien posséder en ce monde ! » (1).

On ne saurait montrer plus de logique, ni plus de fermeté. Nous l'avons vu, déjà, la pauvreté, l'absence de bien sont pour François la condition essentielle de cette liberté sans laquelle on ne peut concevoir une parfaite soumission au Seigneur. Il n'est pas possible de servir à la fois le Créateur et la créature. Le Poverello a choisi depuis longtemps, et cependant il chantera la créature, mais ce sera toujours comme expression, comme attribut du Créateur. Elle n'est plus, pour lui, qu'un moyen, au delà duquel il retrouve une fin toujours identique à elle-même.

« ...aucun des frères, en quelque lieu qu'il se trouve où qu'il aille, ne pourra, d'aucune façon, recevoir ni faire recevoir de l'argent, ni pour des vêtements, ni pour des livres, ni comme rémunération d'un travail, ni pour aucun autre motif quelconque, sauf le seul cas où un frère serait malade, et où l'argent serait indispensable pour l'assister. Car, pour nous, l'argent ne doit pas avoir plus de valeur ni d'importance qu'une pierre... (2). »

Et plus loin, revenant sur cette pensée, François répète :

« Et si quelqu'un de nous trouve de l'argent quelque part, il ne doit pas s'en inquiéter davantage que de la pousière où il met le pied. »

(1) *Tres Socii*, IX 35, cité par Joergensen.

(2) *Les Opuscles de Saint François*, première règle, Ch. VIII.



Par l'extérieur de leur vie et l'aspect de leurs personnages, les « pénitents d'Assise » ne ressemblent en rien à des religieux. Leur groupe offre un contraste saisissant avec l'esprit qui les anime, ou plutôt avec la forme sous laquelle il apparaissait jusqu'alors. Ils sont tout mêlés à la terre, écrasés de besognes harassantes, hirsutes, souvent vêtus de haillons. La foi, à cette époque, était dans le peuple, mais la religion était chez les clercs. Elle avait le visage grave des hommes d'étude dont le front se penchait plus souvent vers les livres que vers le sol, et qui fuyaient le monde pour s'approcher du ciel. L'ordonnance de leur vie, sa règle et ses rites, étaient, à l'exemple de leur vêtue, simple, mais rigoureuse et uniforme. Il n'était place en eux, et autour d'eux, ni pour l'imprévu, ni pour la fantaisie...

On n'en saurait dire autant de François et de ses compagnons. Rien encore n'est venu donner une ligne à leur existence de pénitents. Elle s'épanouit un peu au hasard comme une plante sauvage. Par aucun point elle n'évoque une vie monacale. Le reflet de leur passé n'est pas encore tout à fait éteint chez les frères. Sinon les habitudes, ils en ont gardé. le vernis, la patine. Ils n'ont pas encore assez vécu côte à côte pour se ressembler. Cela viendra peu à peu, quand le même soleil, les mêmes pluies, auront tanné leurs visages et déteint leurs habits, quand, à force de donner, ils n'auront plus pour les couvrir que des haillons. Ils se contentaient, dit François dans son testament, « d'une seule tunique, rapiécée souvent en dehors et en dedans, serrée par une ceinture, et ils ne possédaient pas davantage ». Mais, que survienne un plus pauvre qu'eux, l'un donnera son capuchon, l'autre une de ses manches, et ils continueront ainsi sans s'inquiéter de l'étonnement qu'ils provoquent, des risées dont ils sont l'objet. Tous vont cheveux au vent, à l'exception d'un certain Jean qui

voulut garder son chapeau, et qu'on appela dès lors Jean de Capella, — Jean au chapeau.

Le souci du pain à gagner, les tâches qu'ils s'imposent chez les lépreux, ôtent aux yeux du monde toute qualité de mysticisme à ces travailleurs manuels. Dès le matin, on les voit sur les routes, tels des ouvriers se rendant au chantier. D'autres vont aux provisions pour aider ceux qui ne reçoivent pas de salaire, ou soulager un frère malade. C'est tout le long du jour, autour de Rivo-Torto, une animation silencieuse guidée par les dévouements et les prières.

Mais les passants découvrent-ils cette floraison trop discrète ? L'asile de Rivo-Torto n'est pour eux qu'un campement de pauvres diables, assez fous pour ne pas chercher le bien-être, bien mieux : pour l'avoir rejeté. Ils ne conçoivent pas qu'un toit si exigü et si peu sûr puisse abriter tant d'amitié en l'homme, tant de ferveur en Dieu.

La légende nous a rapporté bien des tableaux touchants de l'âme franciscaine. Ces mystiques qui s'abîment en prières, qui, dans les grottes de la montagne, au plus profond des bois, recherchent la solitude avec Dieu, ces hommes qui ont renoncé au monde et à ses plaisirs, donnent pourtant l'exemple d'une humanité, mieux, d'une amitié d'autant plus surprenante que leur temps est cruel. En se penchant avec tant de sollicitude sur la créature, ils proposent au monde un nouveau visage du Créateur. Ils embrassent dans un même amour l'auteur et l'œuvre. Ils réconcilient ce que tant de siècles s'étaient employés à séparer.

Cette leçon, on ne la saisira que plus tard, mais elle a contribué grandement, dès les premiers temps, à augmenter le nombre des petits frères. Tout, en eux et autour d'eux, semble éclairé d'une lumière nouvelle. Dans ce siècle de divisions, de luttes mesquines, d'inquiétude, ils ont acquis le privilège de vivre en paix, unis les uns aux autres, fidèles, égaux, tranquilles dans une soumission au Seigneur qui les a dégagés de toute servitude terrestre. C'est là le premier miracle franciscain.

On regarde tant de misère apparente ; l'étroit refuge de Rivo-Torto au toit recouvert de branchages, cette couche de terre battue, les pires besognes accomplies pour une bouchée de pain, ces hommes qui vont pieds et tête nus... On s'étonne qu'aucune plainte, aucun regret ne s'échappe jamais de leurs lèvres. Et parfois, certain passant qui remonte vers Assise s'arrête devant Rivo-Torto, tout chargé de la marchandise qu'il n'a pas vendue, ou de l'or qu'il a gagné, mais dont le souci a même poids. Il pense à sa boutique, à sa fortune, à l'âpreté qui le pousse, aux méchants qui l'entourent, aux guerres qui menacent, aux épidémies qui le guettent, à la précarité de sa vie et de sa fortune. Et il voit le soleil qui glisse sur le pauvre toit de Rivo-Torto, toutes les fleurs de l'été épanouies autour de lui ; il sent la caresse du vent du soir, tout à coup, sur son front inquiet comme une main fraîche. Il regarde ces hommes qui prient sans même avoir d'autel, et il entend que leur prière est un chant, qu'une extraordinaire allégresse luit dans leurs yeux, celle de l'espérance entrevue, d'une promesse escomptée. Il sent peu à peu sa pauvreté dans la mesure où il découvre leur vraie richesse... Car la richesse n'est pas une possession, c'est une illusion ; non le bien que l'on touche de ses mains, cet or qui coule entre les doigts, ces étoffes ou ces bijoux dont on se pare, mais le bien qui est en soi vraiment comme une partie de soi-même, dont la lumière rayonne sur les choses, leur prêtant une beauté qui n'est pas en elles, mais en vous, tandis qu'elle transfigure les êtres et, de vous à eux, crée l'amitié, la confiance ou l'amour.

Le passant dépose son fardeau d'inquiétudes. Il ira peut-être vers l'un de ces élus, pour toucher sa main, lire dans son regard. Il saisira alors, lui aussi, au travers d'un parfum de moisson, d'un sourire ébauché, la chaleur divine. Demain, après avoir distribué sa marchandise à ses amis, ouvert ses caisses aux pauvres, il reviendra vers Rivo-Torto, ayant à son tour découvert l'espérance...

L'été 1209 vit ainsi s'épanouir à Rivo-Torto la première moisson franciscaine. Ce n'était plus la fraîcheur ingénue d'avril à la Portioncule, mais une abondance sur laquelle on pouvait bâtir des projets d'avenir. Le soleil d'août brunissait toutes ces têtes découvertes devant Dieu ; le vent les courbait en prière. Mais, si l'on eût fouillé en elles, on aurait retrouvé, comme dans la saveur d'un fruit, l'odeur des bois mouillés ou des fleurs printanières, — intactes, la tendresse et la foi, l'exquise pureté de François, de Bernard et d'Egide...

Vinrent les soirs d'automne, hâtifs, les matins frileux de novembre. Tant de pieds nus pressaient la terre détrem-pée qu'il fallut semer des cendres au seuil. Des rafales de pluie secouaient la porte à demi pourrie, arrachaient les branches du toit, giclaient jusque sur la couche des frères, tassés les uns contre les autres, comme les pauvres bêtes d'un troupeau.

On ne travaillait plus dans les champs. Des fumées s'élevaient des chaumières où les familles, assises devant l'âtre ouvraient le bahut aux réserves, partageaient le lard et le pain. Eux, n'avaient plus de travail et plus de pain. Ils avaient pensé au salut de leur âme, mais non point aux jours d'hiver où pâtiraient leurs corps. Dans la cabane enfumée d'un feu de bois trop humide, qui ne voulait pas prendre, ils grignotaient quelques raves pour oublier la faim. Puis, l'immobilité retombait sur l'assemblée. On entendait, au dehors, le triste hurlement de la nuit, le sifflement du vent dans les taillis dégarnis, le craquement des branches, des cloches oubliées, la voix d'un chien perdu et, tout au loin, le halètement sourd de la montagne où rocs et neiges semblaient lutter.

Un murmure de prières s'élevait de cet amas de chair souffrante, une toux tenace et parfois, timide, un soupir. Alors l'un d'eux venait au seuil. Le vent empoignait ses haillons, flagellait sa peau, mais il partait quand même dans la tempête, son écuelle à la main, vers Assise. Il rentrait des heures plus tard, une infâme pitance au fond du

plat, et l'on remerciait les hommes et Dieu d'avoir pourvu au repas du soir.

Un jour, Jean de Capella se dressa sur sa couche, décrocha son chapeau pendu au-dessus de lui, là où François avait inscrit son nom... Le soir, les petits frères prièrent pour le compagnon qui désertait leur toit. Sa place demeura vide comme celle d'un enfant perdu. Il ne devait pas revenir. Il n'était pas gagné à Dieu.

Quand la nuit était tombée, un maigre quinquet jetait quelques lueurs sur les corps grelottants, sur les visages envahis de barbe, creusés de rides précoces. François regardait autour de lui ces pauvres êtres que Dieu lui avait confiés. Il sentait leur souffrance et la sienne. Il priait, pensant peut-être au chant des alouettes dans les matins d'été, aux coteaux plantés d'oliviers...

« O mon frère Léon, quand bien même un frère mineur comprendrait les vertus et propriétés des oiseaux et des poissons, des animaux, des hommes, des racines, des arbres, des pierres et des eaux, note bien et n'oublie pas que la joie parfaite n'est pas dans tout cela !

« O mon frère Léon, quand même le frère mineur saurait prêcher si éloquemment qu'il convertirait à la fois tous les infidèles, aie soin de mettre par écrit que ce n'est pas encore en cela que réside la joie parfaite ! »

« Mais, quand, tout trempés de boue et gelés de froid, tout souillés de boue et tourmentés de faim, nous sonnerons à la porte d'un couvent, s'il arrivait que le portier vînt vers nous d'un air furieux, et nous dit :

« Qui êtes vous ? » à quoi nous répondrions : « Nous sommes deux de vos frères ! » Mais lui, au contraire, nous dirait : « La vérité est que vous êtes deux ribauds qui vous en allez de tous côtés par le monde, ravissant les aumônes des pauvres ! »

« Et puis, il refuserait de nous ouvrir, mais nous ferait rester dans la neige et dans l'eau, et dans le froid et, la faim, jusqu'à la nuit ; et alors, si nous réussissions à

porter patiemment, sans trouble et sans murmure, tant d'injures et de rebuffades...

« ...Et puis que, sortant avec un gourdin nouveau et nous saisissant par le capuchon, il nous jetât à terre, dans la boue et la neige, et nous frappât si fort du susdit gourdin qu'il nous couvrit de plaies de la tête aux pieds...

« ...et que, si nous acceptions avec joie ces injures et ces coups, en songeant que nous avons le devoir de subir avec patience les peines que nous inflige le Christ bien-heureux...

« ...ô mon frère Léon, alors nous connaîtrions la joie parfaite. Car, entre toutes les grâces, il n'y en a point de plus précieuse que de se vaincre soi-même, et de supporter volontiers tous les opprobres pour le Christ et pour l'amour de Dieu ! »

Cette image de la joie parfaite, qu'il dictera un peu plus tard à Léon, sur la route de la Portioncule, François la voit se dessiner tandis qu'il veille à Rivo-Torto, regardant, sous la flamme vacillante, ses frères transis et pourtant si paisibles, écoutant au dehors la grande voix du vent hurlant à leur seuil comme celle du portier furieux.

L'heure du sommeil vient, l'heure de la grande innocence des êtres et des choses. Un apaisement se fait peu à peu dans la nuit. François veille sur son troupeau. Il connaît chacun par son nom. Il lit dans ces âmes transparentes. Il sait la ferveur de celui-ci et la peine de celui-là. Il est là pour les éclairer, les soutenir aux moments difficiles où la chair faiblit, où le cœur tremble. Déjà, le poids de ces âmes qu'il faut élever jusqu'au Seigneur pèse doucement entre ses bras. Toutes les créatures de la terre et des eaux, l'herbe qui tremble au matin, la boue des chemins même, ne sont-elles pas comme des gestes de Dieu, comme une mystérieuse émanation de sa substance ? Et parmi toutes celles-là, à lui, François, le plus pauvre, le plus humble, qui ne mérite même pas le bouquet cueilli dans les champs, le fruit tombé de l'arbre, voici que tant

d'âmes sont confiées... A lui le solitaire, le vagabond qui se croyait privé de biens !

« J'écirai la règle de leur vie, afin qu'ils suivent la voie du Seigneur. »

François se rend compte qu'il n'est plus seul. Ce grand rêve qui le hante depuis sa jeunesse, ce rêve du parfait amour, ce n'est plus une simple affaire entre Dieu et lui. Cela sans doute eût été trop facile et trop beau. Maintenant des âmes se sont levées et elles sont comme l'ébauche de l'édifice, des pierres dressées vers le ciel que les grands vents d'automne vont tenter de mettre bas. Ces vents d'automne sont les faiblesses humaines, la détresse et l'inconstance.

François considère ses pitoyables compagnons. L'exemple qu'il peut offrir à tous n'est peut-être pas fait d'une vertu suffisante. Il faut leur en donner un autre, plus haut, irréfutable, celui de Dieu même sur la terre. Ainsi la première règle écrite par François, aux sombres jours de Rivo-Torto, est-elle composée presque tout entière de passages de l'Evangile. Le Poverello n'entend pas imposer à ses frères une quelconque manière de vivre. Il leur demande seulement de suivre l'Evangile. Là est la base, l'image idéale qui doit les guider et vers laquelle, sans cesse, ils s'emploieront à revenir quand les hasards de l'existence risqueront de les égarer.

Ce poète, ce vagabond, est hanté par le désir de l'ordre, de la clarté. Ce fantaisiste-né est conscient d'une discipline. Il en éprouve, dès les premiers jours, la nécessité. Il en discerne les bienfaits. L'image de cette liberté qu'il poursuit ne peut être que dans un acquiescement volontaire à une règle. La liberté, comme l'art, est un choix.

François va proposer à ses amis de choisir un genre de vie conforme aux ordres du Seigneur. De toutes ces pierres dont il mesure aujourd'hui la résistance, la règle sera le mortier qui les unira l'une à l'autre, indissolublement. Les meilleurs matériaux ne sont rien s'ils n'ont entre eux ce lien qui en assure la cohésion et l'équilibre. C'est à

François qu'il importe alors de se montrer bon ouvrier. Cette règle va devenir son œuvre sans cesse reprise, remaniée, modifiée. Partie de quelques versets de l'Évangile, elle s'enrichit peu à peu de tout ce que François lui apporte d'amour, de foi. Déjà, en 1210, il va donner quelques indications précises sur le travail des frères, sur leur devoir de pauvreté.

Au long des nuits d'hiver, penché sous la clarté de quelque chandelle, il écrit, médite, rature, pèse ses mots. En vain apporte-t-il à cette rédaction toute sa conviction réfléchie. De nouveau il se sent homme. Il se croit indigne. Sa volonté, non plus que ses œuvres, ne sauraient atteindre à cette limpidité de miroir par laquelle il voudrait imiter Dieu...

Humilité de l'homme, doute du créateur. Toute sa vie, le poursuivra cette crainte de ne pas donner à ses petits frères une règle de vie conforme à ce que Dieu a exigé de lui et doit exiger d'eux. Jamais une œuvre ne fut à ce point travaillée, discutée, remaniée. Sans cesse il reviendra sur elle pour l'améliorer, mais, en ces premiers mois de 1210, il sent l'urgence d'une base où chacun pourra s'appuyer. Il se contentera d'une première ébauche pour solliciter l'approbation du pape. Contre la défaillance possible de ceux qui l'ont suivi, contre l'hostilité ou simplement le doute du peuple et des seigneurs, il faut dresser un rempart. François ira à Rome conquérir le droit de prêcher.

★★

Le printemps était revenu, et avec lui l'espérance et la joie. Les petits frères avaient tenu bon dans leur pauvre refuge, malgré les jours pénibles et l'indifférence des habitants d'Assise. Maintenant, ils reprenaient leurs tâches avec une gaieté nouvelle. Les oiseaux chantaient dans les bois reverdis. Jamais le printemps n'avait semblé si beau.

François travailla encore quelques mois à la règle et pria beaucoup. Puis, un jour d'été, il annonça à ses

compagnons qu'ils partiraient tous pour Rome afin de visiter le tombeau des Apôtres, solliciter une audience du pape et faire approuver la règle qu'il emporterait comme l'acte de naissance de l'ordre franciscain.

Avant le départ, il réunit ses frères et leur dit :

« Allons à notre Mère, la sainte Eglise Romaine, et faisons connaître au Souverain Pontife ce que le Seigneur a daigné commencer par nous. Avec son approbation et ses conseils, nous poursuivrons notre œuvre.

« Choisissons parmi nous un chef ; il tiendra pour nous la place de Jésus-Christ, nous irons où il voudra aller, et nous nous arrêterons quand il voudra s'arrêter. »

Par ce nouvel acte d'humilité, François montre déjà qu'il n'entend nullement être le chef d'un ordre pourtant fondé par lui et dont il est l'âme. Jaloux du pouvoir spirituel, soucieux d'imprimer à ce mouvement qu'il voit se dessiner autour de lui la forme exacte selon laquelle il a conçu sa propre vie, il ne briguera jamais aucun pouvoir temporel, aucune direction effective. Il s'en écarte à la fois par humilité et par indépendance. Malgré cette troupe qui grossira sans cesse et le poussera devant elle, il s'efforcera jusqu'au bout à rester le pèlerin solitaire, le simple « jon-gleur de Dieu ».

Durant ce voyage en commun, il ne sera rien de plus qu'un petit frère parmi d'autres frères. Bernard de Quintavalle, le premier compagnon de François, a été désigné pour être le chef. Il a le prestige et l'autorité qui conviennent. En demandant ainsi lui-même, dès ce moment, à Bernard de prendre la direction matérielle d'une expédition qui était pour tous d'une importance capitale, François prouve à la fois qu'il veut garder toute liberté d'esprit et qu'il juge néanmoins nécessaire la présence d'un chef responsable. On pourra s'en souvenir plus tard, lorsqu'on verra le saint remettre son ordre aux mains d'un tiers. Dès la première manifestation officielle de ce qui deviendra un ordre, son fondateur affirme qu'il entend ne pas confondre le pouvoir spirituel avec le pouvoir temporel, et que

peut-être l'un est d'autant plus libre, plus actif, qu'il est dégagé des soucis que comporte l'autre. Car il n'est point égal de penser et d'agir. Quand il fallait seulement accomplir une chose personnelle, sans doute François était-il homme d'action, et même d'une action si immédiate qu'elle se confondait presque avec la pensée. Mais à présent qu'il convient de guider des hommes, de compter avec tant de « frères corps » qui ont leurs nécessités et leurs exigences, François comprend qu'il n'est pas le meneur d'hommes capable de penser à tout, de faire la part des limites humaines. Il a bien trop de soucis avec les âmes. Là est son domaine, le seul sur lequel il entende régner ; car il sait bien que celui-là régit l'autre, et que ses compagnons marcheront sur la voie que l'esprit aura su leur tracer.

Ils sont douze, au seuil de la cabane, ce jour d'été, à dire adieu à Rivo-Torto, au paysage familial qui a déjà vu leurs souffrances et leur joie. Douze comme les apôtres. Les premiers compagnons de la Portioncule et ceux qui sont venus d'Assise, et des vallées voisines, les voici réunis pour entreprendre un grand voyage dont l'importance n'échappe à aucun d'eux. C'est la première fois qu'ils partent ensemble vers le même point de l'horizon, vers la Ville Lumière du christianisme, vers leur Père en Jésus-Christ.

L'été chante dans la campagne ombrienne avec les moissons mûres, les foins coupés. L'espoir luit dans leurs yeux. Ce sont des pèlerins qui vont mendier, cette fois, une bien autre provende que le pain quotidien. Ils vont quêter la bénédiction de Dieu sur leur beau projet, le droit de vivre selon l'Evangile, et celui de prêcher partout où désormais ils porteront leurs pas. Ils ont, en eux, la fraîcheur du premier matin. Ils gardent dans leurs cœurs les promesses de leurs rêves. Pendant des mois, ils ont souffert et peiné. Maintenant ils vont chercher leur récompense qui sera de pouvoir continuer de souffrir et de peiner pour plaire à Dieu.

On sait peu de choses de ce voyage. On peut l'imaginer

heureux puisqu'il fut sans histoire. N'était-ce point un grand bonheur pour ces hommes de s'en aller par les chemins, s'entretenant de leur espoir, priant le Seigneur, s'arrêtant pour la nuit dans les champs parfumés, au pied des oliviers, trouvant dans les villages la manne pour subsister ? Ils étaient tout pareils alors aux oiseaux migrateurs qui vont vers le soleil. Comme eux, ils allaient chercher leur lumière.

Ils parvinrent à Rome vers le mois de juillet 1210. Mais il ne suffisait pas de se trouver dans la Ville Eternelle. Il fallait encore obtenir une audience du pape. Cela n'était pas alors aussi simple qu'on peut l'imaginer pour douze vagabonds se présentant au seuil de Saint-Pierre, les vêtements marqués de poussière et de boue, les cheveux en broussaille, les joues creuses de fatigue.

Fort heureusement pour eux, l'évêque Guido d'Assise se trouvait à Rome à ce moment. Il connaissait François et l'avait déjà soutenu. Leur rencontre fut-elle fortuite ou combinée ? Les biographes ne sont pas d'accord sur ce point. En tout cas, l'évêque d'Assise servit d'intermédiaire en présentant les pèlerins au cardinal Jean de Saint-Paul. Celui-ci accueillit la supplique avec une certaine circonspection. On ne saurait s'en étonner en un moment où foisonnaient des schismes que l'Eglise ne peut admettre et dont beaucoup déjà étaient tombés dans l'hérésie.

Le cardinal se livra donc à une patiente enquête avant de parler au Souverain Pontife du voyage des pèlerins d'Assise. Il alla même jusqu'à accueillir ceux-ci chez lui et à les héberger quelques jours. Mis au courant du projet de François, ayant pris connaissance de la Règle, il conseilla tout d'abord aux compagnons d'entrer dans un ordre existant, susceptible de répondre au genre de vie qu'ils désiraient mener. On se méfie toujours — et non seulement à Rome — des novateurs. En affermissant sa volonté de vivre selon les préceptes de l'Evangile, François faisait vraiment figure de novateur. Le cardinal ne manqua pas de lui signaler toutes les difficultés que des hommes,

n'ayant pas l'ardeur des premiers disciples, rencontreraient à mener une vie aussi dépourvue d'attaches capables d'en maintenir les lois. Tous les ordres existant donnaient l'exemple de règles strictes, d'un cadre étroit mais sûr, seule condition, semblait-il, pour tenir une discipline indispensable au bon ordre des choses, à l'avenir de la confrérie.

Comment François parviendrait-il à garder le contact avec ses frères, à s'assurer de leur fidélité et de leur immuabilité, s'il n'avait pour cela le couvent, le rythme des prières en commun, la vie monacale enfermant dans la rigueur de son déroulement quotidien les âmes qui se sont données ? Le cardinal Jean de Saint-Paul connaissait la changeante humeur de l'homme et sa faiblesse. Il ne jugeait point en poète, mais en réaliste qui se refuse à l'enthousiasme. Le soin qu'il prit à s'informer des buts de François et à le conseiller montre assez l'intérêt que celui-ci lui inspirait. Mais il était de son devoir de le mettre en garde contre une entreprise qui avait toutes chances de finir en aventure lamentable.

François, de son côté, n'entendait pas céder aux objurgations les plus amicales, aux raisonnements les plus justes. Il ne s'agissait pas pour lui d'être raisonnable, ni même de bâtir un ordre, mais simplement de répondre à une vocation, de lui permettre d'accueillir ceux qui voudraient se joindre à lui, c'est-à-dire venir à Dieu en vivant comme Il avait vécu.

Et cette simplicité était si bien une force que le cardinal, ayant épuisé toutes les bonnes raisons, finit par accéder au vœu du pèlerin. Il parla de lui au pape, en termes qui devaient l'inciter à la sympathie. « J'ai trouvé un homme de la plus haute perfection qui veut vivre conformément au saint Evangile et observer en tout la perfection évangélique. Je crois que, par lui, le Seigneur veut réformer dans le monde entier la foi de la Sainte Eglise. »

Bientôt il présentait lui-même François et ses compagnons au pape Innocent III.

CHAPITRE VII

LES PENITENTS D'ASSISE

« Sa religion était pour ce grand mystique, non pas quelque chose comme une théorie, mais quelque chose comme une affaire de cœur. »

(G.-K. CHESTERTON.)

Voici donc François, le poverello, le frère mineur, le plus humble des humains, devant la toute-puissance de l'Eglise. Instant grave pour l'un et pour l'autre. Entrevue plus importante encore qu'on ne saurait alors l'imaginer. Qui donc, hormis François — et peut-être lui-même — peut prévoir l'énorme mouvement d'âmes que la création de cet ordre va déclencher ? Il n'est encore qu'un solliciteur, un doux illuminé comme on en a tant vus déjà, et dont la mission est un leurre, pensent les cardinaux présents. Il n'a ni l'éloquence des chefs, ni la science des clercs, mais il a la foi, et c'est d'elle qu'il attend le miracle lui permettant de convaincre le souverain pontife de la justesse de sa cause.

Savoureux contraste, au demeurant. D'un côté, la pompe d'une puissance unique au monde. De l'autre, la pauvreté acceptée, et même choisie. Ce sont pourtant deux forces en présence qui s'équilibrent et, demain, se soutiendront. Mais il n'y paraît guère dans le spectacle qu'on peut

imaginer de François se jetant aux pieds d'Innocent III. En arrière de ces deux hommes qui se mesurent, il y a des cardinaux aux robes pourpre d'une part, et, de l'autre, onze pénitents drapés de bure, prosternés comme celui qu'ils ont décidé de suivre.

Innocent III était pape depuis douze ans déjà. « Jeune encore, énergique, résolu, dit Sabatier, il avait cette surabondance d'autorité que donne le succès... » — « ...Plus roi que prêtre, plus pape que saint », dit ailleurs l'historien qui achève ce portrait en comparant Innocent III à Moïse, le conducteur de peuples opposé à Jésus, le pasteur des âmes. « Suzerain d'une société fondée entièrement sur la foi, le chef de l'Eglise non seulement domine, mais tient à sa discrétion le pouvoir temporel des rois... » (1).

Joergensen ne semble pas, de son côté, accorder autant de crédit à une autorité jugée plus apparente que réelle. Il est évident que l'Eglise subissait alors de rudes assauts et voyait en maintes occasions fléchir son pouvoir. « A tout instant, le pape Innocent était chassé de Rome. Au dehors, les sectes se multipliaient, échappant à l'autorité pontificale. Beaucoup plus que de faits historiques, il convient de se rappeler la parole du Crucifix de Saint-Damien et l'ordre donné à François :

« Va, et reconstruis ma maison, car elle est toute proche de s'écrouler. »

Mais, pour le suppliant, cette autorité est toute-puissante. C'est d'elle qu'il attend, non seulement une approbation, mais un encouragement. Lui, le laïque, l'indépendant, se met volontairement sous le contrôle d'un jugement supérieur. On pourrait s'en étonner si l'on ne savait que François est soumis dans la mesure où il est libre. Choisir une autorité est encore acte de liberté. En se plaçant sous le couvert de l'Eglise, le saint d'Assise n'entend pas en recevoir des directives. Les longs pourparlers, qui devaient

(1) Maurice Villain : *Saint François ou l'esprit de réconciliation*. (Les Etudes, 5-20 août 1939.)

finalement aboutir à l'approbation de la règle, en font foi.

Comme Jean de Saint-Paul, Innocent III tenta de dissuader François d'une entreprise qui lui paraissait chimérique, parce que basée sur une existence trop dure pour des humains. De plus elle était si peu conforme aux canons des ordres religieux que l'on pouvait se demander si ce n'était pas là une innovation dangereuse.

Mais François avait une raison contre laquelle tous les raisonnements devaient sombrer. La vie que lui et ses frères voulaient mener n'était-elle pas celle-là même que Jésus-Christ avait enseignée à ses disciples ? La règle de 1210 était surtout composée de fragments de l'Evangile, choisis par François en conformité avec la vie errante et dépouillée qu'il rêvait de partager avec ses compagnons. Elle fut ensuite reprise, transformée, augmentée, mais en cette première forme il eût été impossible de la rejeter sans rejeter du même coup l'enseignement du Christ.

C'était donc Jésus lui-même qui soutenait François dans sa douce obstination. Innocent III discuta, consulta au Consistoire ses cardinaux, mais toute leur science réunie ne pouvait prévaloir devant la simplicité de François et son innocence. Certains prélats s'opposèrent vivement au projet qui leur était soumis. Jean de Saint-Paul, acquis aux petits frères, soutint leur cause en s'appuyant sur l'Evangile. Une seconde entrevue fut décidée entre Innocent et François.

Elle devait enfin apporter à celui-ci l'approbation du Saint-Siège, sous condition qu'il serait lui-même le supérieur de son ordre et par conséquent le responsable à qui l'autorité de l'Eglise pourrait demander des comptes.

Selon de nombreux chroniqueurs, Innocent III aurait cédé aux sollicitations de François à la suite d'un songe qu'il aurait eu, la nuit précédant cette seconde entrevue. Giotto s'en est fait l'interprète dans une des plus belles fresques d'Assise. Innocent III, appuyé contre l'église du Latran, voit se lézarder et chanceler l'édifice « tête et mère de toutes les églises... » Et au moment que l'écroulement

semble irrémédiable, un pauvre homme ayant les traits du pénitent d'Assise, surgit sur la place, s'arc-boute contre les murs branlants et relève à lui seul la maison de Dieu. Ce songe miraculeux était d'une éloquence assez claire pour emporter les derniers scrupules d'Innocent III.

Une fois encore la destinée de François est redevable à un songe de l'orientation nouvelle qui lui est offerte. Déjà un rêve l'avait arrêté sur la route des Pouilles lorsqu'il ambitionnait la gloire des armes. Cette fois, il lui accorde le droit de vivre, selon son désir, à l'exemple de Jésus et de préparer les âmes à la foi.

— Mes frères, allez avec Dieu et prêchez à tous la conversion suivant que le Seigneur vous en inspirera ! »

L'idéal de François est devenu une réalité. Il vient de remporter sa première victoire sur les hommes après avoir si longtemps triomphé de soi-même. Une nouvelle étape se marque ainsi dans la carrière de François. Sa mission, son idéal cessent d'être une affaire de cœur entre le ciel et lui. Désormais il a charge d'âmes, exemple à montrer, comptes à rendre, non seulement devant l'Eglise mais devant Dieu. Déjà il a lutté pour imposer sa vérité. Il ne songe pas à s'étonner d'avoir réussi, bien qu'à toute la science théologique, à toute la pompe cardinalice, à toute la tradition ecclésiastique, il n'ait eu à opposer que sa bonne foi, son innocence. Il ira désormais, prêchant la bonne parole, gagnant les cœurs à la bonté et les âmes à Dieu, avec le droit d'accorder à son tour à ses frères l'autorisation de prêcher.

Tous les douze se mirent à genoux devant le pape pour lui jurer obéissance, puis les compagnons firent de même envers François. Leur mission dans la Ville Eternelle était accomplie. La précieuse règle serrée contre lui, François n'avait plus qu'à reprendre le chemin d'Assise en compagnie de ses frères. C'est ce qu'il fit sans tarder, remerciant le Seigneur. La route enfin, devant lui, est ouverte. Les lumières de l'espoir luisent au fond de l'horizon.



Quand, relevant sa robe de bure sur ses pieds nus, dans la poussière de la campagne romaine, François se remet en route, suivi de ses compagnons, sans doute, il ne se méprend pas sur l'importance de l'acte qui vient de s'accomplir, sur la lourde tâche dont il vient de se charger.

C'est alors seulement qu'il comprend toute l'étendue de l'ordre qu'il a reçu de Dieu, il y a bien longtemps déjà, dans la petite chapelle de Saint-Damien : « Va et reconstruis ma maison ! » Il ne s'agit plus, maintenant, de manier la truelle, de quémander des pierres, de bâtir en chantant. La matière est devenue esprit. Les pierres sont devenues des âmes ; la truelle c'est son éloquence, et, mieux encore, sa conviction, son exemple, sa foi, les outils avec lesquels il pourra cimenter ces âmes pour y faire entrer Dieu. La chapelle, c'est maintenant l'Eglise tout entière.

La grandeur de sa mission lui fut-elle révélée au cours de ce cheminement, sous le brûlant soleil d'Italie ? Maintenant qu'il était à pied d'œuvre, François avait hâte de se mettre à la tâche. Il voulait pourtant la commencer à Assise, là où elle lui avait été ordonnée. A tous les moments importants de sa vie, c'est vers la petite ville d'Ombrie qu'il tourne ses regards. Sur les terres brûlées de Rome, les « pénitents » pensent au pays natal, aux douces pentes d'oliviers du Subasio et, tels des enfants chargés de récompenses, ils se hâtent vers Rivo-Torto, vers le foyer de leur amitié.

Comme de coutume, ils ne se sont pas souciés des exigences du corps, ni des difficultés de la route. Mais n'ont ils pas raison de compter sur la Providence ? Thomas de Celano raconte ainsi leur aventure : « Ils étaient arrivés en un lieu désert, harassés par la marche et mourant de faim ; impossible de se procurer des aliments car on était loin de toute habitation. Tout à coup, voici que, par

l'intervention divine, un homme se présente portant un pain. Il le leur donne et s'en va. »

Ils devaient rencontrer partout bon accueil au cours de cette longue marche du retour. Peu à peu, les lointaines montagnes qui forment une guirlande bleue à l'horizon de la campagne romaine se sont rapprochées. Des villages ont surgi sur les crêtes des collines. Les fleurs ont réapparu dans les champs. Bientôt François et ses compagnons atteignent Orticoli et Orte, non loin de la vallée de la Néra par laquelle ils rejoindront Assise. Mais cette fois ils font halte en un lieu désert à proximité des deux villes. Entre Rome et Assise, ils éprouvent le besoin de se reposer, peut-être aussi de méditer dans la solitude campagnarde. Ils devaient demeurer là une quinzaine de jours, vivant comme ils le faisaient parfois à Rivo-Torto, d'aumônes et de prières. « Quelques-uns d'entre eux allaient à la ville chercher les choses nécessaires à la vie, écrit Thomas de Celano, et le peu qu'ils recueillaient aux portes, ils l'apportaient aux autres frères... S'il y avait des restes et qu'ils n'aient pu les donner à un pauvre, ils les cachaient, pour s'en nourrir plus tard, dans un tombeau où l'on mettait autrefois les morts. »

Cette halte prolongée aux environs d'Orte fut dictée par d'autres raisons qu'un besoin de repos ou l'accueil bienveillant des gens du pays. François veut aussi faire halte en soi-même, avant d'entreprendre la grande tâche pour laquelle il vient d'obtenir l'assentiment du Saint-Père. Ce « lieu désert et abandonné » auprès d'un tombeau étrusque, c'est un *eremo* comme celui des Carceri et tant d'autres, où François, dans l'avenir, fera retraite pour s'entretenir avec Dieu et se fortifier dans sa mission. Car, souvent, il doutera, comme doutent l'artiste et le poète. Non pas de sa mission, mais de son aptitude à la remplir, de sa dignité à l'accomplir. Alors il s'arrête, interdit. Il demande conseil à ses amis. Il s'impose des épreuves. Il prie.

Au moment de pénétrer dans la vallée de la Néra, chère

à son cœur, il a voulu se recueillir. Après la longue route sous le ciel implacable, il a goûté « le charme de ce pays, si bien fait pour énerver la vigueur de l'âme » (1). Ayant autour de lui ses petits frères, ne voyant nul passant, détaché autant qu'il le voulait de la présence des hommes et du commerce de leurs soucis, François a vu revenir vers lui le démon de la solitude. Pour une âme comme la sienne, n'est-ce pas la plus dangereuse tentation ? Rien n'est plus près du bonheur que ces instants de paix vécus dans la campagne, au beau soleil d'été. Une trêve paraît accordée au temps lui-même qui, pourtant, fuit et passe. L'air est immobile. Au delà du cercle d'ombre où les oiseaux chantent, où l'âme se souvient d'une félicité disparue, les champs blonds s'étendent au loin jusqu'à l'horizon qui danse sous la chaleur d'août. La route est blanche et déserte. Comme la feuille qu'aucun souffle n'agite, on voudrait demeurer ainsi, sans autre désir que de vivre dans le silence, sans autre souci que celui de rêver. Quelques âmes fraternelles, portées par la même joie, tendues vers la même espérance, élargissent au lieu de la rompre l'émouvante solitude. Instants bénis où l'homme enfin ne se sent plus un étranger dans la nature, mais l'élément d'un mystérieux accord qu'il a souvent et vainement cherché, et qui tout à coup se réalise, si soudain, si fragile qu'il craint de remuer un doigt, de dire un mot capable de briser le sortilège dont il se sent complice.

François dut vivre ces heures poignantes au sortir de Rome où il avait combattu, discuté, où il s'était trouvé devant les hommes avec l'inquiétude de voir repousser ce mode de vie en quoi résidait tout le sens de ses douleurs passées. Il a lutté et souffert ; le voici rendu enfin à la solitude, avec ses frères. Combien elle dut lui apparaître douce, dans la campagne d'Orte, traversée de ruisseaux et toute fleurie d'herbes nouvelles !

Alors, nous disent les chroniqueurs, François éprouva

(1) Thomas de Celano : *Vita Prima*, Ch. XIV.

le désir de se fixer dans cette solitude. Son destin n'était-il pas de vivre ainsi, à l'écart du monde, dans un isolement où rien ne viendrait le distraire de son dialogue avec Dieu ? Le bonheur était là, tout proche. Il n'avait qu'à tendre la main pour le toucher. Et les onze frères, comme lui, jouissaient d'un dénuement qui n'avait rien d'amer, de la clarté d'un ciel pareil à la pureté de leur cœur.

Mais il ne s'agit pas d'être heureux, François ! Il faut remplir la mission du Seigneur. Il ne faut s'attacher ni à la douceur d'un pays, ni au charme de la solitude, à rien, sauf à la grandeur de Jésus. « Dans la crainte qu'un séjour plus prolongé en ce lieu ne leur donnât l'apparence de le posséder, ils s'éloignèrent... » dit Celano. Ils contemplèrent une fois encore ce coin de terre qui avait été le havre du recueillement et de la paix et, reprenant conscience de leur tâche, ils s'en furent tous les douze vers les gorges de la Néra aux pentes ravagées par les eaux, vers les petites villes familières dont les hauts campaniles veillent sur les toits roux, vers Spolète et vers Assise, le berceau de leur rêve...



Couvert par l'autorité pontificale, François entre maintenant dans la vie active. Sa mission prend désormais une forme précise, celle que Jésus lui-même a signifiée à ses apôtres et que le pape Innocent III a répétée au pénitent d'Assise : « Allez et prêchez ! » Aussi bien, François n'est-il pas le continuateur des apôtres ? Douze siècles après eux, n'a-t-il pas une tâche identique ?

Ce laïc ne connaît rien de la théologie. A peine sait-il un peu de latin appris au cours de son enfance. Ce n'est pas un religieux, ce n'est même pas un clerc. Monter en chaire dans ces conditions eût été pour tout autre une redoutable épreuve. Les prêtres d'Assise se sont inclinés devant l'ordre du Souverain Pontife et celui de l'évêque Guido. Mais ils n'en observent pas moins avec attention,

et sans doute avec une certaine méfiance, celui qui fait un peu figure d'usurpateur. Comment pourra-t-il instruire le peuple dans les mystères de la foi, pallier à son ignorance en matière de dogme ?

C'est à Saint-Georges, tout d'abord, puis à Saint-Rufin, que François va parler. La cathédrale dresse aujourd'hui encore sur la place d'Assise sa façade romane aux lignes austères, ses pierres brunies par le soleil de tant de siècles. « Elle était neuve alors, et toute étincelante de blancheur, avec la belle teinte rosée des pierres du mont Subasio » (1).

Paul Sabatier a brossé, dans son ouvrage sur saint François, un pittoresque tableau des fidèles, tels qu'ils se pressaient à l'époque pour écouter François... « Ils jugeaient le prédicateur et n'hésitaient pas à lui prouver, soit par leurs murmures, soit par leurs applaudissements, le cas qu'ils faisaient de ses paroles. Qu'on se rappelle aussi que les églises de la Péninsule n'ont ni bancs, ni chaises, qu'il faut y écouter debout ou à genoux un prédicateur qui gesticule et se promène sur une tribune. ».

La foule était d'autant plus abondante qu'une vive curiosité poussait toute la population d'Assise vers François, sans doute pour des raisons différentes, mais également impérieuses. Depuis sa jeunesse, elle avait les yeux fixés sur lui, mais le voyant changer si brusquement d'humeur, elle ne croyait probablement qu'à demi à sa vocation religieuse. La première scène avec le père Bernardone, les aumônes d'abord, la mendicité ensuite, la retraite à Saint-Damien et l'éclat du tribunal, tant d'aventures semblaient peu faites pour permettre à l'esprit des gens de placer ce jeune homme un peu fou auprès des doctes personnages dont le destin était de servir Dieu et de parler aux âmes.

François avait des amis, mais il avait aussi des détracteurs et des ennemis. Les rieurs d'autrefois espéraient

(1) P. Sabatier : *Saint François d'Assise*.

bien encore se donner du plaisir. Ils furent promptement déçus.

L'autorisation de prêcher accordée par Rome excluait tous points théologiques ou dogmatiques, et se limitait par conséquent aux questions morales qui, pour peu qu'on étende le débat, embrassent bientôt les questions sociales. François n'entendait pas dépasser le cadre qui lui était fixé. Il contenait tout ce qui peut agir sur le cœur de l'homme : or, c'était par là seulement que François voulait le mener à Dieu. Il restait ainsi plus près de son auditoire ; il se tenait à sa portée. Sa prédication prenait moins l'apparence d'un sermon que d'une exhortation. Enfin il parlait en langue vulgaire, il était de plain-pied avec le peuple des petits, de ceux qu'on appelait alors, à Assise, les « minores ». N'est-ce pas auprès de ceux-là que la religion a chance de trouver des fidèles ? Ceux pour qui la vie est cruelle ont besoin de plus d'espérance et de foi que les fortunés, à qui la terre offre tant de jouissances immédiates. François savait cela d'autant mieux qu'il connaissait les riches comme les pauvres, qu'il avait été tour à tour parmi les uns et parmi les autres. Dès le début de ses prédications, il montra à ses auditeurs le chemin du salut qui est dans la paix, dans le renoncement, dans la pénitence. « Il ne caressait pas les vices, écrit Celano, mais y portait le fer ; n'entretenait pas les pécheurs dans leur état, mais les cinglait de reproches sévères (1) ». Cette virulence du doux François est celle du Christ chassant les vendeurs du Temple. Avant les paroles d'espoir, il semble qu'il faille d'abord secouer les hommes de leur torpeur afin de les rendre à eux-mêmes. François y mit tant de conviction que « les hommes accouraient, les femmes les suivaient, les clercs se hâtaient, les religieux se précipitaient pour voir et entendre le saint de Dieu qui leur apparaissait comme un homme d'un autre temps (1) ».

(1) Th. de Celano : *Vita Prima*, Ch. XV.

Il est vrai que celui-ci avait grand besoin de la parole de paix que lui apportait François. Peu d'époques ont été aussi tourmentées. En Italie, les cités se déchirent entre elles, s'épuisent en luttes vaines. Les consciences suivent les mouvements des sociétés. Il semblait que chacune eût alors à retrouver ses lois, les règles qui rendent la vie paisible. Jamais, sans doute, il n'y eut autant d'ambitions déchaînées, mettant, dans leur désir de domination, pareilles cruautés, pareilles intransigeances pour atteindre leur but ou garder leurs prérogatives. Jamais non plus, il n'y eut un tel élan de foi, une telle soif d'idéal, un tel besoin de se dépasser pour atteindre un monde meilleur, d'autant plus nécessaire que celui-ci devenait impossible.

François, dans la simplicité de sa mission, a tout de suite compris qu'il ne saurait être de paix avec Dieu tant qu'il n'est point de paix avec les hommes. En ce temps de discordes sociales, il va donc apparaître, tout d'abord, comme l'apôtre de la réconciliation, ou mieux : celui de la conciliation.

Nous n'irons pas cependant jusqu'à en faire, comme s'y est un peu trop complu Sabatier, une sorte de héros révolutionnaire, dans le sens le plus étroit.

S'il fut, en effet, comme presque tous les hommes de génie, un révolutionnaire, ce n'est pas dans le sens politique qu'il convient d'entendre le mot, mais dans le sens moral et, plus encore, spirituel. Il fut un révolutionnaire par son opposition à tout ce qui marque le plus nettement l'époque dans laquelle il vécut. Il prêcha la paix en soi et autour de soi, tandis que princes, prélats, seigneurs et manants ne semblaient concevoir d'autres lois que celles de la guerre. Il fut, par excellence, la bonté, la douceur, en un temps de cruautés sans nom. Il fut le conciliateur devant l'intransigeance générale, le faible devant la force, le chantre de l'humilité devant le règne des ambitions démesurées. Il aima et glorifia la vie au moment que l'idée de la mort hantait l'esprit des hommes d'une façon

si singulière. Aux fresques d'Orcagna, aux supplices des damnés sculptés dans la pierre, à tant de danses macabres où l'on sent la hantise du châtement qui guette une humanité trop féroce pour être pardonnée, François oppose le Cantique des Créatures, le geste qu'il aura, sur les chemins d'Ombrie, pour se pencher vers la fleur ou parler aux oiseaux. Il est enfin le chrétien de l'Evangile dans une Eglise qui perdait de plus en plus l'esprit de l'Evangile.

Mais cette façon d'être révolutionnaire ne peut se confondre avec aucune autre. S'il a toujours témoigné plus d'attachement aux pauvres qu'aux riches, c'est parce que les premiers lui semblaient plus proches, par leur état, — sinon nécessairement par leur âme, — de l'idéal de dépouillement en quoi il voit le plus sûr chemin pour aller à Dieu.

« Il était du peuple, écrit Sabatier, et le peuple se reconnut en lui. Il en avait la poésie et les aspirations ; il en épousa les revendications, et le nom même, de son institut eut d'abord un sens politique : il y avait à Assise, comme dans la plupart des villes d'Italie, les *majores* et les *minores*, le *popolo grasso* et le *popolo minuto* ; il se mit résolument avec les derniers. Ce côté politique de son apostolat doit être bien apprécié pour comprendre son étonnant succès, et toute l'originalité du mouvement franciscain à ses débuts. »

C'est, nous semble-t-il, donner à la mission de François un tour bien singulier ! Rien ne fut aussi loin de la pensée du Poverello que le souci de relever les hommes de leur misère sociale. Il ne pouvait la considérer comme une défaveur pour l'excellente raison qu'il l'adoptait lui-même, volontairement. Il voyait en elle, non une injustice, mais un privilège. « Il était plus préoccupé de la faire accepter et bénir que de la faire disparaître », remarque justement E. Jordan. Il a dit assez clairement combien la possession des biens, les avantages de la richesse, lui semblaient choses méprisables, pour ne pas permettre aux esprits les plus partisans d'en faire le héros de quelque

revendication que ce soit. S'il put un jour revendiquer, non un droit, mais une faveur, ce fut précisément celle d'être un *minore*, de se faire le plus petit de tous, la plus infime créature.

Il eût été le dernier à « réclamer » la moindre chose, non seulement en son nom, mais au nom d'autrui.

Sabatier se méprend également quand il dit que François venait du peuple. Un riche négociant comme Bernardone n'était pas ce que l'on pouvait alors appeler le peuple. Il faisait partie d'une classe qui, sans être celle de l'aristocratie, se tenait cependant plus près de celle-ci que des manants. Ce ne furent pas davantage les gens du peuple qui vinrent à lui les premiers. Ils étaient plus prompts à en rire, à lui jeter des pierres, à souiller sa robe d'immondices, tandis que, déjà, Bernard de Quintavalle le recevait chez lui pour l'éprouver. Ses premiers compagnons ne furent ni des rustres, ni des pauvres, mais Bernard, un riche marchand, Pierre de Cattani, conseiller au chapitre d'Assise, Egide, dont Joergensen nous dit qu'il commença par se dépouiller de son « manteau luxueux », le prêtre Silvestre, tous gens de bien et d'esprit. La faveur populaire ne vint à François que par la suite, et sur l'exemple que lui donnaient des hommes plus élevés ou mieux instruits.

Les prédications de François eurent pour premier effet d'apporter la paix à ceux qui l'écoutaient, de la faire régner autour d'eux.

Un accord fut conclu à Assise entre *majores* et *minores* en novembre 1210. A Arezzo, à Sienne, à Pérouse, le rôle pacificateur de François s'étendit, donnant prétexte à de belles légendes que la ferveur des habitants, puis la piété des moines portèrent jusqu'à nous.

Le terrain était déblayé des mauvaises herbes qui eussent étouffé le bon grain. François pouvait maintenant jeter la semence autour de soi.



Ce n'est cependant pas de Rivo-Torto que devait partir l'élan d'où germerait la moisson franciscaine. L'étroite cabane avait été pour les frères, durant l'hiver passé, la cellule du recueillement et de la pénitence. Depuis qu'ils étaient rentrés de Rome, ce toit devenait de plus en plus le simple abri où l'on se retrouve entre deux randonnées évangéliques. Ils devaient le quitter définitivement au printemps de 1211, dans les circonstances qu'ont maintes fois contées ses biographes. Un jour que François était en prières au milieu de ses compagnons, un paysan poussant son âne devant lui pénétra bruyamment dans la mesure : « Entre ! disait-il à sa bête, nous serons bien là ! » Sans doute ce rustre craignait-il que les frères ne s'appropriassent ce bâtiment à demi ruiné dont il voulait tirer parti. François, interrompant son oraison, se releva, en faisant signe à ceux qui l'entouraient : « Dieu, leur dit-il, ne nous a pas chargés d'héberger les ânes, ni même de beaucoup converser avec les hommes, mais d'enseigner aux âmes les voies du salut et surtout de prier et de rendre grâce. »

Ils quittèrent sur ces mots Rivo-Torto, où le nom de chacun restait inscrit sur les poutres, de la main de François.

Ils revinrent alors vers le berceau de leur amitié, vers la Portioncule où François, Bernard et Pierre, les premiers, avaient jadis construit de leurs mains des abris de branchages et de terre séchée.

Un printemps nouveau commençait de chanter dans les bois où demeurerait encore l'idéale fraîcheur des premiers jours.

C'est à la Portioncule, foyer mystique, illuminé de foi, que va naître l'énorme mouvement franciscain. C'est de ce lieu choisi par François quand, sa main dans celle de Bernard, il descendit d'Assise pour commencer de vivre selon

son cœur , que va rayonner plus tard jusqu'aux antipodes l'ordre qu'il a fondé. C'est devant cette chapelle d'où il est parti un jour « sans bâton, sans sac, sans argent », qu'il reviendra mourir un soir d'automne... »

Ainsi, ce grand voyageur, cet errant qui « désirait que toutes choses autour de lui chantassent le pèlerinage et l'exil », a-t-il marqué à tout jamais de son passage certains lieux prédestinés. Le plus attaché à sa terre n'est peut-être pas celui qui vit sur elle, mais bien qui en emporte partout avec soi, le souvenir et les secrètes vertus.

CHAPITRE VIII

LA MOISSON FRANCISCANE

« J'ai vu une grande multitude d'hommes qui venaient à nous... J'ai encore dans l'oreille le bruit des pas de ceux qui allaient et venaient, guidés par la sainte obéissance. J'ai vu les routes couvertes de foulés... »

(FR. D'ASSISE
cité par Thomas de Celano.)

Ce terme de la *Portioncule* signifie « le petit lot de terre ». Un oratoire à demi ruiné, une clairière entourée de buissons, dans la forêt, — aujourd'hui disparue, — qui couvrait la vallée plate du Tescio... tel était « le petit lot de terre » qui allait devenir le berceau de l'ordre franciscain. Il était aussi celui de François, Sa mère, dit la légende, y venait prier avant la naissance de l'enfant. Lui-même avait rebâti de ses mains les murs de la chapelle. C'est de là qu'il partit, « pieds nus », après avoir entendu l'Evangile du Seigneur. C'est là qu'il est né à la vraie vie de son apostolat, ne doutant plus, ainsi qu'à Saint-Damien, de sa mission, mais sûr d'elle, l'emportant comme une lumière sur les routes.

La maison d'Assise où Bernardone vendait du drap ne fut rien que l'abri où son corps, — qu'il appellera un jour

« frère âne », vint au monde. Mais c'est ici à la Portioncule, que l'âme de François s'est ouverte à la vie. Pendant dix ans, cette terre restera le « luogo » franciscain, c'est-à-dire le « lieu de séjour ». François y tiendra le premier chapitre général de son ordre. Il y recevra sainte Claire, y rencontrera saint Dominique. Il y reviendra enfin, un soir d'octobre, pour attendre la mort, cette autre naissance...

« Ici, dira-t-il alors, au temps où nous étions peu nombreux, Dieu nous multiplia ; ici il alluma le foyer de sa sagesse dans le cœur de ses pauvres ; ici il enflamma nos volontés du feu de son amour. »

Qu'on observe aussi ce terme : « luogo »... Il ne saurait être remplacé par aucun autre. François et ses compagnons firent de la Portioncule un « lieu de séjour » où, de temps à autre, ils pouvaient se retrouver, où ils passaient quelques jours, quelques nuits, au retour de leurs vagabondages missionnaires. Ils n'en firent jamais quelque chose comme une retraite, bien moins encore comme un couvent. Mais l'idée de ce coin de terre occupait parfois leur pensée quand ils allaient dans la pluie et le vent, à travers les campagnes, en pèlerins du Christ.

Ni la chapelle, ni les quelques arpents de terre qui l'entouraient, ne devaient cependant jamais appartenir à François. Ils faisaient partie des biens des bénédictins du mont Subasio, mais depuis 1075 et jusqu'au moment où François en avait entrepris la reconstruction, la chapelle de Notre-Dame des Anges fut laissée à l'abandon. Elle datait du IV^e siècle, ayant été construite par quatre ermites revenus de la Terre Sainte. François obtint de l'abbaye l'autorisation de disposer du sanctuaire. L'ordre reconnu par Rome avait besoin d'un autel qui fût comme un foyer spirituel, son point de contact avec Dieu. En pouvait-il être de plus conforme à l'idéal franciscain que ce modeste oratoire ayant pour voisinage la forêt, avec ses arbres et ses milliers d'oiseaux ? François et ses compagnons pouvaient dire là, mieux que partout ailleurs, « notre sœur l'eau, et

notre frère le vent ». Ils étaient dans la nature, exactement comme le brin d'herbe ou l'insecte, comme la haute branche ou l'hirondelle de mai.

Plus encore qu'à Rivo-Torto, ils sont, dans leur dépouillement, au sein du royaume de Dieu, vivant sous le ciel, couchant sur la terre nue, tout entiers mêlés aux créatures les plus humbles.

Le toit qu'ils gardent encore, ce n'est plus pour abriter leurs têtes, mais pour y mettre l'image du Seigneur. C'est la Maison de Dieu, non pas la leur. Fidèle à sa règle, François a refusé avec obstination d'accepter en propriété ce sanctuaire. Il ne veut rien posséder, fût-ce au nom de Jésus. Il aurait scrupule même à ne point mériter l'usage qu'on lui permet de faire de cette chapelle dont il fut, en partie, le maçon. Pour prix de la location, il enverra chaque année aux moines du Subasio un panier de poissons.

Comme on retrouve bien dans ce trait l'exquise délicatesse du « petit pauvre » ! Combien il peint justement cette fraîcheur d'âme et cet esprit courtois dont il semble vraiment que personne, avant lui, ni après, ait jamais pu approcher !

Dans leur merveilleuse solitude, les pénitents pourront prier et vivre comme ils l'ont désiré. Entre les longues marches qu'ils feront sans cesse, vers Assise et les villes voisines, ils reviendront à la Portioncule, non pour se reposer, mais pour méditer un instant, puiser une nouvelle énergie spirituelle, écouter une exhortation de François, sentir passer en eux, comme un message vivifiant, le parfum d'amitié qui flotte autour de la chapelle.

Ils ont construit pour les mauvais jours, les nuits trop fraîches, une cabane de terre sèche couverte de feuillages, de branches entrelacées. Sur le sol battu par leurs pieds nus, ils ont disposé un peu de paille. Ces oiseaux migrants font leur nid en pensant peut-être aux petits frères qui viendront les rejoindre. Ils sont prêts à les recevoir. Dans la forêt qui les entoure, chacun trouve quand bon lui

semble le refuge, l'isolement où il pourra rencontrer Dieu. Ils connaissent la valeur de l'amitié, mais aussi les vertus de la solitude.

Ils vivent, en pleine liberté, dans l'insouciance et le bonheur. En vérité, le rustre de Rivo-Torto fut bien l'envoyé du Seigneur. Il leur a permis de retrouver à la Portioncule, dans ce campement baigné de lumière et de paix, la joie des premiers jours. Et maintenant ils ont une tâche qui est aussi, pour eux, un immense espoir. De la plaine à la montagne, d'un village à l'autre, ils vont prêcher, glanant des âmes sur leur route, des cœurs fraternels qui semblaient attendre le messager comme un nouveau Messie...

**

Dès leur installation à la Portioncule, François et ses compagnons ont repris en effet leurs prédications. Non seulement dans la cathédrale d'Assise, mais dans les villes voisines, devant l'autel comme dans les rues, le Poverello poursuit ses exhortations et donne à ses frères même mission. Ce n'est parfois qu'un appel à la bonté, à cette douceur cachée qui subsiste au fond de toutes les âmes, si dures, si fermées soient-elles. Les thèmes que François a développés sur le seul canevas de l'Evangile dans la nef de Saint-Rufin, il les reprend, en détache quelques phrases simples, quelque commandement facile, et les donne, comme les fleurs d'un bouquet défait, aux fidèles qui l'écoutent. Il en fixe les termes pour ses petits frères, providence miraculeuse qu'ils iront semer à leur tour sur les cités et les campagnes.

« Dieu vous donne la paix ! » disait déjà François aux jours de Saint-Damien, sur les places publiques. Il sait dire maintenant comment l'acquérir et la porter en soi. « Donnez et il vous sera donné. Pardonnez et il vous sera pardonné ; car si vous ne pardonnez pas, Dieu ne vous

pardonnera pas. Heureux ceux qui meurent repentants, car ils seront dans le royaume des cieux (1) ».

Mais devant ces paroles qui nous ont été transmises, il y a l'extraordinaire rayonnement d'une âme qui les magnifie, les enflamme, leur confère tout leur sens en même temps qu'un surprenant pouvoir. Ces paroles, jetées au vent comme les graines des plantes sauvages, vont toucher des cœurs et s'y fixer, y faire leur lent travail dont le secret nous demeure inconnu. Personne ne leur échappera. Toute âme devient une terre qui peut être fertile. Le riche négociant d'Assise ou de Pérouse qui rentre à sa boutique après la messe, devant la table bien garnie, le paysan surpris au retour d'un champ, le loqueteux qui n'avait plus d'espoir, le lépreux qu'un frère a soigné, les esprits pauvres qui ne saisissaient point la grandeur des sermons trop subtils, les voici pénétrés par ces simples mots exprimés dans la langue de tous les jours, celle dont on use pour parler à sa mère, pour demander un asile ou du pain, pour crier devant le malheur. Tous les ont compris. Aucun homme ne peut se dérober désormais à l'appel du Seigneur. Car on sent bien que Dieu parle par la bouche de François. Par ses « gestes de feu », on le sent « possédé » de Dieu comme d'autres le sont du démon. Le temps des rieurs est fini. Les plus incrédules écoutent maintenant, subjugués, debout dans leur hostilité ou leur sécheresse, comme des arbres morts sous une tempête de printemps.

Les compagnons de François semblent avoir hérité du rayonnement magique de leur père spirituel. Ces hommes pauvres, vêtus de bure, sont habités d'un feu secret. Ils travaillent comme des mercenaires et trouvent encore le moyen de parler de Dieu. Ils se ressemblent et se rassemblent parfois au croisement des routes d'où ils repartent deux par deux, jamais lassés. On commence à les connaître d'une vallée à l'autre, et même dans les hameaux perdus de la montagne.

(1) P. Sabatier : *Saint François d'Assise*.

Mais il importait que François obtint du Souverain Pontife de pouvoir parler aux hommes dans la Maison de Dieu. Elle était alors, comme le fait justement remarquer Sabatier, « la véritable maison commune de nos vieilles cités ». C'était là seulement que la ville pouvait se sentir une âme solidaire. Sous les nefs encore pétries de l'élan de foi qui, depuis deux siècles, les dressait au cœur des cités, le seigneur coudoyait le manant, la femme voyait son amant, les marchands parlaient affaires, le pauvre quêtait une aumône, et le voleur lui-même cherchait sa victime ! Pour être un peu le rendez-vous des vices et des vertus, dont on découvrait le symbole sur les linteaux et les tympanes de ses portails, l'église n'en représentait pas moins la seule image de la fraternité humaine qui se pût alors concevoir. Une voix fervente devait y trouver son auditoire, et surtout y créer ce courant, cet élan dont la foule n'est capable que lorsqu'elle est diverse, mêlée, traversée d'intérêts, d'ambitions opposés ou qui cherchent à se fixer, qui réclament une ligne de conduite.

Les prédications de François venaient en un temps propice à sa mission. Dans l'introduction à son ouvrage sur le saint d'Assise, Paul Sabatier a peint avec justesse l'état d'esprit de ce début du ^{xiii}^e siècle, qui, un peu partout, devait être un grand siècle et marquer dans les esprits comme dans les mœurs un véritable *tournant*. « Les hommes eurent alors tous les vices, écrit-il, sauf la vulgarité, toutes les vertus sauf la mesure ; c'étaient des brigands ou des saints. »

En de telles époques de bouleversement, les hommes connaissent parfois de grands élans. Ceux du moyen âge souffraient : les uns, dans leurs ambitions, de jalousie ou d'insatisfaction ; les autres, dans leur servitude d'une misère trop lourde pour le corps, d'un abaissement trop pénible pour l'esprit. Beaucoup sentaient que les guerres, les rébellions, seraient impuissantes à établir un équilibre. Quelques-uns comprenaient que le problème était moins dans les faits que dans les consciences. A travers les

intolérances, les haines, les injustices, les cruautés, une soif de liberté et de paix se faisait de jour en jour plus ardente. Plus encore que dans les institutions ou dans les Etats, il fallait porter la réforme en soi-même.

Les paroles de François, l'exemple de ses compagnons, étaient pour les malheureux la promesse d'une meilleure façon de concevoir la vie d'ici-bas et l'espoir d'un meilleur destin dans celle de l'au-delà. La foi qui était dans les âmes avait besoin pour s'épancher d'une lueur de bonheur, sinon immédiate, prochaine et peut-être éternelle. Les prêtres parlaient trop souvent au peuple de ses péchés, de ses erreurs. Il était temps que François vint lui parler de sa misère et fit appel à sa bonté. A ces hommes écrasés de souffrances, on ne promettait guère qu'un avenir de châtimens, qu'ils n'avaient pas toujours conscience de mériter. L'enfer avec ses flammes, ses démons, son inexorable damnation semblait le lot promis à qui n'atteignait point à la sainteté. Et chacun en soi-même se sentait d'autant plus coupable qu'il était sincère. Dieu s'effaçait sous ses anathèmes. Il devenait aussi terrible, aussi inaccessible dans le monde supra-terrestre que l'était dans celui-ci, pour le manant, son seigneur. Ainsi l'Eglise travaillait-elle à éloigner l'homme du Christ, à creuser entre le Créateur et la créature un abîme à travers lequel ils seraient bientôt étrangers l'un à l'autre.

Ce fut le premier mérite de François de les rapprocher. Il fit là comme il avait déjà fait dans les cités. Il fut le réconciliateur. Sous ses paroles, les hommes retrouvaient peu à peu, avec une surprise, qui, pour beaucoup, fut un salut, un Dieu compatissant à leurs misères physiques comme à leurs imperfections morales, un Dieu qui pouvait pardonner, si eux-mêmes savaient pardonner. Pour retrouver ce Dieu à leur image, ils se firent l'image du Dieu qu'ils voulaient retrouver. Ils pardonnèrent pour être pardonnés, ils donnèrent pour recevoir, ils furent miséricordieux pour être traités avec miséricorde.

Tel semble bien être, dans sa simplicité, le secret de

François ; il fut le levier qui permit de faire basculer toutes les théories précédentes, tous les sentiments humains, qui mit l'amour là où était la haine, la pitié à la place de la cruauté, l'humilité au lieu de l'ambition. Les hommes, réconciliés entre eux, signaient maintenant leur pacte avec Dieu.

On verra plus tard que l'esprit franciscain devait aussi réconcilier les hommes avec la nature. Depuis des siècles, pour élever les âmes, et poussant à leurs dernières limites les théories spiritualistes qui n'avaient de valeur que soutenues par un équilibre humain, le christianisme s'écartait de la nature ou luttait contre elle. Il appartenait à François de chanter le « Cantique des Créatures », de délivrer les choses sensibles de cette sorte de damnation dont on les avait, souvent, chargées. En rendant à l'homme sa liberté, il le relevait de la servitude dont on prétendait que la nature l'accablait. De nouveau, il pouvait en jouir, dans la mesure où il en était maître. La leçon d'humilité qu'apportait François était donc aussi une leçon de dignité. « L'esprit franciscain est, essentiellement et avant tout, un *esprit de respect*, et l'objet de ce respect est la vie, avec les bons éléments qui la produisent. L'esprit franciscain est, au plus haut degré, un esprit d'encouragement à la vie, tel que le prêche la philosophie nouvelle (1) ».

En un temps où la mort apparaissait comme la seule justice, la fin équitable où le méchant trouverait son châtiment, le malheureux sa récompense, cet « encouragement à la vie » était bien d'esprit révolutionnaire. La danse macabre va-t-elle cesser d'emporter les êtres dans sa ronde infernale ? Satan va-t-il enfin cacher son hideux visage dont l'humanité tout entière est obsédée ?

Il semble bien qu'avec François, et grâce à lui, elle retrouve le sentiment de sa grandeur et celui de sa puissance. L'orgueilleux ne peut être grand que par rapport à ceux qu'il abaisse. Au contraire, l'humilité confère à

(1) Johannes Joergensen : *Pèlerinages Franciscains*.

l'homme une dignité contre laquelle viendront se briser tous les efforts tentés pour l'asservir. Elle constitue pour François la première condition permettant à l'homme de reprendre sa place dans l'ordre de la nature. Elle est le secret de la liberté, comme la pauvreté est la base des vraies richesses. « Saint François ne renonçait à tout que pour mieux posséder tout ». (1). Ainsi prêchait-il l'humilité pour libérer l'homme de l'emprise de ses passions et de ses ambitions par quoi seulement le méchant ou l'esprit malin trouvera prise sur lui.

S'étonnera-t-on dès lors que de simples paroles offertes aux hommes aient pu si rapidement déterminer un mouvement qui s'apparente aux grands courants sociaux dont l'Histoire, à quelques reprises seulement, fut témoin ? Identique sur le plan humain, il les dépassait tous par sa partie spirituelle. François ne promettait rien d'immédiat, rien de tangible. Aux âmes assoiffées de justice et de paix, il jetait en pâture, mieux que le bonheur, la promesse du bonheur. Les hommes suivent qui leur accorde les jouissances dont ils sont friands. Ils suivirent celui-là qui les refusait toutes, parce qu'il eut le pouvoir de les élever un moment au-dessus d'eux-mêmes et de leur montrer tout ce qui était en eux des biens qu'ils réclamaient.

« Homme, connais-toi toi-même », a dit Socrate. François vient de l'aider à se trouver.

**

De la Portioncule où l'étincelle a jailli, une petite flamme court vers Assise. Elle pénètre dans les foyers, jette quelques brèves lueurs, saisit des âmes. Bientôt elle embrase la cité, en bouleverse les conditions d'existence. Ceux qui sont atteints de ce « bien », à la façon d'un mal épidémique, n'en ressentent pas tout de suite les effets. Ils ont subi un choc. La surprise passée, ils se remettent à

(1) P. Sabatier : *Saint François d'Assise*.

vivre, apparemment comme autrefois. Quelque chose, pourtant, veille en eux qui est aussi comme une lueur...

D'Assise, le feu gagne, non pas brusquement, mais par à-coups. Des flammèches sont parties en sifflant des hautes branches. Elles ont touché une touffe d'herbes, un buisson sec... Des foyers s'étendent ainsi, de proche en proche. On trouve au milieu d'eux un homme en robe de bure, la taille ceinte d'une corde, souriant, et qui regarde, étonné, le miracle jailli de ses mains.

Sur tous les points de la montagne, on distingue une multitude de feux comme au soir de la Saint-Jean. Peu à peu, cela fait une grande lumière qui semble créer les choses, à mesure qu'elle les éclaire, une douce chaleur dont on se sent tout pénétré.

Bientôt les vallées voisines sont prises à leur tour, toute l'Ombrie tressaille sous ce cheminement de flammes. Jusqu'aux marches d'Ancône, jusqu'aux frontières de la Toscane, des hommes maintenant portent le brandon, secouant au-dessus d'eux des gerbes d'étincelles.

L'un des premiers, François s'en est allé vers les terres voisines. A chacun de ses compagnons il a assigné une mission et un lieu. Ils se retrouveront dans quelques semaines, dans quelques mois, à la Portioncule. Et les voici partis, le plus souvent, deux par deux, le cœur allègre, n'emportant rien que leur bonne foi et leur espoir.

Ce que furent ces vagabondages, cent anecdotes ont voulu nous les dire, mais on sent combien il est difficile de les imaginer ! Ils furent tout d'abord de courte durée. D'Assise et d'ailleurs, les petites flammes que François avait fait naître au cœur des jeunes hommes doucement faisaient leur chemin. Un beau jour, ceux qui en étaient touchés descendaient à la Portioncule vêtus de leurs plus mauvais habits. Ils s'agenouillaient devant François et lui demandaient la grâce de le suivre.

Aux premiers frères se joignirent bientôt de nouveaux disciples. Qu'on ne s'imagine pas cependant qu'ils arrivaient à la Portioncule comme on entre au couvent. Ils

adoptaient un nouveau mode de vie, embrassaient une sorte de carrière. De la Portioncule, ils repartaient bientôt pour reprendre leur métier, ou s'en allaient avec un compagnon sur les chemins...

Pour les accueillir, François n'exigeait que leur bonne volonté, mais aucune épreuve qui pût ressembler à un noviciat. De même « pour être disciple de Jésus, il ne fallait signer aucun formulaire, ni prononcer aucune profession de foi ; il ne fallait qu'une seule chose, s'attacher à lui, l'aimer (1) ». Ceux qui avaient une profession continuaient de l'exercer si elle était compatible avec leur dignité nouvelle et la mission d'apostolat que réclamait désormais leur état. Ceux qui ne pouvaient plus travailler comme par le passé, ou qui ne savaient rien faire de leurs mains, apprenaient un métier afin de garder assez de liberté pour s'évader des nécessités matérielles quand l'exigeaient celles de l'esprit. Beaucoup s'engageaient comme domestiques, surtout au service des lépreux, trouvant dans les besognes les plus basses un sûr moyen de faire pénitence. Les tacheurs pouvaient s'en aller librement dans les campagnes. Au hasard de leurs randonnées ils rentraient le foin, réparaient les clôtures, pressaient les olives, débitaient les troncs d'arbres. Puis, l'ouvrage achevé, ils reprenaient la route, priant Dieu, secouant au vent du soir leur robe grise de poussière de blé ou de sciure de bois. Parfois, du village où ils étaient entrés à deux, de la ferme dont ils étaient seuls à franchir le seuil, ils repartaient avec un compagnon séduit par la simplicité de leur vie, la douceur de leurs paroles. Alors, côte à côte, ils prenaient le chemin de la Portioncule en chantant, tout fiers, comme le chasseur qui ramène une bonne prise...

Il suffisait de peu, parfois, pour gagner un petit frère. De toutes les cités, des campagnes perdues où la parole s'était fait entendre, les âmes tombaient comme des fruits mûrs. Un regard rencontré, un geste de pitié, et le cœur

(1) E. Renan : *Vie de Jésus*.

accablé retrouvait l'espoir. « Pour beaucoup de frères, saint François était vraiment un sauveur (1) ! »

Aux premiers compagnons du « petit pauvre » se joignent ainsi, sans cesse, des hommes nouveaux qui brûlent de partager sa vie pour atteindre à sa joie. Les uns sont des amis d'Assise. Les paroles de François ont lentement fait leur chemin dans les cœurs. D'autres viennent des vallées voisines. Ils ont abandonné leur famille et leurs biens. Ce sont des paysans qu'au travers d'une phrase ou d'un geste, le magnétisme de François a soudain subjugués. On cite l'exemple de celui-là qui, voyant le saint nettoyer avec ardeur une église mal entretenue, lui prit le balai des mains et, la tâche faite, dit à François son désir de le suivre. Ainsi un balai fait de branchages que l'on emporte sur l'épaule, à travers la campagne, peut être, comme le plus beau sermon, l'instrument du salut !

Les âmes simples ne sont pas les seules à se convertir de la sorte. Il en est de profondes et de subtiles : clercs déçus par la science, riches lassés du bien-être ; il s'en rencontre d'obscures et parfois de cruelles qui, soudain bouleversées par un élan généreux, sentent fondre tout à coup comme neige au soleil les rancœurs amassées qui leur voilaient la vérité.

Auprès des frères, comme ce Jean balayeur qui devait mourir bientôt, et que François appelait *saint* Jean, tant il était de cœur paisible, il y avait parfois des brigands de grand chemin, tels ceux que frère Ange, au Monte Casale, avait d'abord chassés de l'ermitage, et dont il dut ensuite implorer le pardon sur l'ordre de François qui ne voulait pas que les bandits fussent plus mal traités que les pauvres...

Cent anecdotes ont été rapportées qui montrent bien par quels détours les desseins de Dieu s'accomplissent. Et ces cœurs s'unissaient dans le grand creuset de l'amour,

(1) P. Sabatier : *Saint François d'Assise*.

se fondaient au feu qui brûlait sans cesse au foyer de la Portioncule. Comme les ouvriers des cathédrales, un peu plus tôt, un peu plus tard, l'anonymat recouvrait bientôt ces artisans de la foi renaissante. Ils étaient aussi par l'esprit, et surtout par le cœur, des bâtisseurs. Pareils à des « compagnons d'œuvres », ils allaient de vallée en vallée à travers l'Ombrie et, parfois, se fixant dans un village, ils formaient ce qu'on appelait une « custodie », petit groupe, petite colonie, dont les membres rayonnaient à leur tour sur les campagnes environnantes.

Quelques-uns, pourtant, de cette première moisson franciscaine devaient rester fidèlement attachés à celui qu'ils considéraient comme leur maître. Avec Bernard, Pierre et Egide, le pur et doux poète, il y eut bientôt frère Léon qui devint le confident et le secrétaire de François ; Rufin épris de solitude et qui rêvait de vivre au fond des ermitages les plus déserts ; Masseo, le superbe, dont François fit un simple et qui fut, par humilité, cuisinier et portier ; Genièvre enfin dont le Poverello disait : « Que n'avons-nous tous un bois de genévriers comme celui-là ! » tant vivait en lui le plus bel idéal franciscain dans sa fraîcheur naïve, sa limpide fantaisie...

Ils forment autour de François le cercle d'amitiés qui rend plus proche de nous, plus sensible et plus belle, humainement, l'aventure franciscaine. Tant de sommets, en elle, nous restent inaccessibles, qu'on aime s'attacher à ces pentes où fleurissent les vertus les plus familières et les plus émouvantes. Il n'y eut jamais, alliée à tant de grandeur, tant de simplicité.

Par là aussi, François fut en opposition avec son temps qui demandait à ses héros comme à ses saints de quitter toute mesure commune. Jamais le Poverello ne voulut rompre ce qui le rattachait encore à l'homme. Cela aussi, c'est faire acte d'humilité. Il n'est pire orgueil que ce désir d'échapper, fût-ce au prix des souffrances, des macérations, des pénitences, à la condition humaine. C'est pour lui rester soumis que François semble parfois céder à un

caprice de « frère corps », s'accorde une gourmandise, une paresse. Il sait bien que ni sa foi, ni sa mission, n'en sont atteintes. Il n'en sera que plus ardent, le lendemain, à flétrir sa faiblesse. Il est et veut se sentir homme. Il n'est point, lui, le doux poète provençal, de ces mystiques allemands qui rêvent de s'égalier à Dieu. Il a pour cela trop de « courtoisie ». Il voudrait ressembler à Dieu. Mais il n'aura jamais l'audace de se croire assez fort pour être hors de portée des misères inhérentes à sa nature.

Bien moins encore voudra-t-il exiger de ceux qui viennent à lui une vie hors du monde ! Par la forme même de celle qu'il leur dictera si souvent, par ses règles et son testament, il prouve au contraire qu'il entend les voir demeurer dans la ligne normale de la destinée. Il ne veut point faire des saints de tous les hommes. Ce serait méconnaître la volonté du Créateur. Il veut tout d'abord respecter le commandement donné par le Seigneur, en obligeant ses frères à « gagner leur pain à la sueur de leur front ». Il sait que l'homme est fait de matière et d'esprit. Il connaît la valeur de l'une et de l'autre mais il ne croit pas nécessaire d'étouffer l'une pour que l'autre prenne sa vraie place. Elle est la seule dont il convienne de se soucier, de faire offrande à Dieu. Le monde des créatures n'est pas pour lui un monde ennemi, c'est un monde moindre, un *minore*, qu'il ne se défend pas d'aimer. « Que chacun accorde à son corps ce que celui-ci lui réclame, afin d'avoir en lui un domestique prêt à le servir », dit François. Il fait vraiment de la créature la servante de l'âme. N'est-il pas ainsi en accord avec le plus secret dessein du Créateur ? C'est quand la nature est brimée, torturée, semble vaincue, que Satan le plus aisément s'en empare. Il n'est point de révolte pour les choses auxquelles on cède dans la mesure de leurs nécessités. François le conciliateur, dur envers la matière, ne lui fut pourtant pas hostile. D'elle s'élançait, comme la rose de la terre, la flamme du bûcher, l'eau de la source, les parfums, les clartés, la fraîcheur des âmes pures...



Ainsi, comme l'être est fait de deux parts qui ne sont antagonistes que pour les damnés et les saints, les petits frères qui ne veulent pas être les uns, mais qui n'espèrent point être les autres, font de leur vie un double usage. Ils concèdent à la matière l'activité de leurs bras, mais ils réservent leur pensée pour la prière et pour l'amour de Dieu. Ce n'est pas d'accorder au corps le bénéfice de ses propres gestes qui est préjudiciable à l'esprit, c'est de lui accorder les pensées d'une intelligence dont Dieu seul doit être l'objet. Voici pourquoi François n'acceptait chez ses compagnons que le travail manuel. Accompli pour les besoins du corps, il n'engage que le corps, il y a dans cette passivité de la tâche, au lieu d'une soumission de l'esprit, un détachement. Et c'est bien pour cela que François la recommande à ses disciples. Eux non plus n'ont pas besoin, pour prier, de se mettre à genoux ou de joindre les mains. Pour qui vit en pensée avec Jésus, il'est vain de prendre une attitude. La pensée des pénitents d'Assise était — si l'on peut dire — de plain-pied avec Dieu. Ils priaient en travaillant, en soignant les lépreux, en chantant par les chemins d'Ombrie. Leur travail, leur chant et même leur silence, étaient une prière.

Qu'elle fût sédentaire ou vagabonde, leur vie ne différait guère. Selon le goût qu'ils en avaient, et leur penchant naturel, les frères s'établissaient dans les *custodies* ou partaient en mission. Il ne semble pas que François ait jamais imposé à ses compagnons un mode de vie taillé sur quelque modèle. Il était trop indépendant lui-même pour ne pas respecter la liberté d'autrui. Il savait qu'aux âmes de bonne volonté, il y a toujours œuvre utile à accomplir et qu'on l'accomplit d'autant mieux qu'elle épouse la ligne du cœur.

A qui voulait, comme frère Rufin, se terrer dans les ermitages de la montagne, il n'interdisait pas de fuir le

monde. A qui se contentait de vivre humblement au service des lépreux, il ne commandait pas d'aller prêcher les foules. Mais à ceux qui brûlaient de zèle pour suivre l'ordre du Seigneur, il confiait les missions lointaines, les longs périple à travers monts et vallées. Fidèle à l'évangile entendu à la messe d'aube de la Portioncule, lui-même, partait à pied pour de grandes randonnées dans sa province natale. Tout l'été 1211 fut ainsi employé à parcourir l'Ombrie. Les soucis ne pesaient pas plus pour François que les bagages. Il allait comme autrefois, pieds nus, sans sac et sans argent. Il choisissait un compagnon parmi ceux qu'il affectionnait, ou dont il croyait bon de faire un peu l'apprentissage. C'était tour à tour Egide ou Léon, et souvent Masseo « à cause de l'agrément de sa parole et de son extrême intelligence (1) ». Peut-être aussi parce que sa taille avantageuse accentuait encore l'air minable de François, le laissait paraître, par contraste, plus humble, plus misérable. Ce n'était pourtant pas nécessaire : « François, en raison de son apparence mesquine, se voyait toujours méprisé des inconnus (2) ».

Au hasard des chemins comme aux portes d'Assise, les frères travaillaient pour gagner leur pain de chaque jour, sans que jamais le souci du lendemain vînt tourmenter leur esprit ou détourner leur âme de son colloque avec le Seigneur.

Nulle fausse pudeur ne les empêchait d'accepter les tâches les plus humbles, celles qui eussent pu paraître, aux yeux du monde les moins conformes à leur état. Egide, qui fut, dès son entrée dans l'ordre, grand voyageur, fit, dans les provinces d'Italie et bien au delà, en Espagne, en Terre Sainte, à peu près tous les métiers. Il vécut comme un chemineau de grand'route, ne reculant devant rien pour mériter le quignon de pain qui lui permettrait, demain, de continuer son voyage, d'aller porter toujours plus loin

(1) *Fioretti*, XI.

(2) *Fioretti*, XIII.

le message de salut. Il tressa des paniers avec les roseaux qu'il avait coupés lui-même. Il ramassa du bois pour l'aller ensuite échanger en ville. Il fut boulanger dans un couvent, fossoyeur, vigneron et moissonneur. A Brindisi, en attendant le départ du bateau qui devait le conduire en Terre Sainte, il se fit prêter une cruche et, pendant quelques jours, cria « l'eau fraîche ! » à travers les rues de la ville. S'il lui advient un jour d'être l'invité d'un prélat, il n'accepte sa place à table qu'après avoir contraint le cuisinier à accepter son aide. Jusqu'au bout de sa vie, il fut le vrai miroir de l'âme franciscaine. Et l'on nous conte qu'à l'exemple de son maître, il parlait aux tourterelles, chantait les louanges de Dieu, s'accompagnant du frottement de deux bâtons dont il jouait comme d'une viole. Quand l'inspiration le visitait, il composait des poèmes pour célébrer la Joie, la Chasteté ou la Pauvreté.

Genièvre était cordonnier. Beaucoup, au cours de leurs voyages, aidaient les frères convers dans les couvents, ou servaient chez quelque notable ou chez quelque prélat. Ils n'avaient garde d'oublier cependant leur mission. La tâche de chaque jour, loin d'entraver leur apostolat, le soutenait. Ils prêchaient là où ils se trouvaient, convertissaient aussi bien le compagnon de moisson que le pécheur rencontré sur la route. Parfois même, tel Egide à deux cardinaux, ils savaient donner aux superbes une leçon d'humilité.

Ils furent maltraités, méprisés, injuriés. Leur ardeur à prêcher n'en fut que plus profonde. Qu'on leur jetât des pierres, qu'on leur fermât la porte au nez, que de mauvais plaisants déchirassent leurs habits ou, les saisissant par leur capuchon, s'amussassent à les porter sur leur dos comme des sacs de farine, les petits frères opiniâtres n'en montraient pas moins aux mécréants la voie du salut. Comme François, jadis, sur la montagne, ils étaient bien, tous, les hérauts du Grand Roi. Ils voulaient porter Sa parole jusqu'aux frontières d'Europe, jusqu'au delà des mers. Certains déjà appelaient le martyr.

L'élan passait sur toute l'Italie. Sans cesse de nouveaux frères se joignaient aux anciens. Leur masse montait comme une eau qui envahit les terres arides, fécondant les déserts sous son flux. « Une immense multitude précipite sa marche... » dira François. En maints endroits les frères sont vénérés comme des saints. Les foules s'élancent à leur approche. On attend de leurs prédications mieux que de belles paroles, mais un exemple, l'ordre d'une vie nouvelle.

Est-ce à dire qu'un tel accueil réjouit les frères mieux que les rebuffades et les coups ? Ils ne se croient pas souvent dignes d'une aussi belle confiance. Ils doutent parfois de la sincérité de tels élans. Si la curiosité leur paraît supplanter la conviction, ils ont, comme Junipère, plus d'un tour dans leur sac pour éprouver les indiscrets ou les confondre. Citons au moins ce trait, trop beau pour ne pas être rapporté. Tandis que Junipère approchait de Rome, certain jour, il apprit qu'une foule de plus en plus dense venait à sa rencontre. Elle devait comprendre, pour que Genièvre agit ainsi, ces badauds qui dans toutes les villes sont plus friands de spectacles que de sermons. Le pénitent résolut de leur en donner pour leur goût et, lorsqu'ils furent en vue, avisant deux jeunes gens qui jouaient à la balançoire, il prit la place de l'un d'eux et se balança tout gaiement, à l'ébahissement de la foule, et, bientôt, à sa fureur, de se sentir ainsi bernée par un homme qui se disait de Dieu. Quant à Junipère, il cessa la mystification, quand, enfin seul, il put reprendre tranquillement son chemin pour la ville.

En dépit des déchiets qu'un tel mouvement devait fatalement entraîner, l'admirable élan ne cessait de s'étendre autour de François et de la Portioncule. Il allait trouver bientôt en Claire d'Assisé sa plus pure expression.

CHAPITRE IX

CLAIRE OU L'ELAN D'AMOUR

« A mesure qu'il voit, il marche : il veut vivre l'Evangile ; et ainsi animé, il sort de sa personne un puissant, un invincible attrait. »

(ABBÉ HUVELIN.)

La beauté de la destinée humaine de François serait incomplète si un visage de femme ne s'y trouvait mêlé. Sur la couche funèbre de celui qui chanta le Cantique des Créatures il fallait qu'une douleur féminine se penchât. Elle lui était due.

Ce qu'il y eut de plus tendre, de plus respecté, de plus fidèle pour François prit toujours l'aspect de la féminité. Dans sa jeunesse comme plus tard, il fut le chevalier servant, le poète courtois dévoué à la dame de ses pensées. Celle qu'il épousa s'appelait Dame Pauvreté. Il la voyait, lui pour qui les yeux de l'âme comptaient plus que ceux du corps, vêtue d'une simple robe grise, telle qu'un jour, grâce à ses vœux, apparaîtrait sainte Claire. Il loua le Seigneur pour « notre sœur l'eau, humble et chaste », et « pour notre sœur, la Mère Terre ».

Il reconnaissait ainsi, non seulement aux êtres mais aux choses, cette dualité voulue par Dieu. Il ne se trompait pas en les parant des vertus conformes à leur « genre ». La

femme n'était point pour lui le « suppôt de Satan », la tentatrice au cœur corrompu. Il était assez sûr de lui pour ne rien craindre d'elle. Cette fois encore, le voici loin de l'esprit de son siècle et surtout de celui de l'Eglise. On s'étonne même que celle-ci n'ait pas opposé une plus grande résistance, non seulement aux relations de François et de Claire, à celles des « Frères Mineurs » et des « Pauvres Dames », mais encore à l'idée même de la fondation d'un nouvel ordre féminin. Il est vrai que François mit les prêtres devant un fait accompli. En cette circonstance grave, il ne consulta, cette fois encore, que lui-même. Il en avait depuis longtemps sans doute référé à Dieu. Il ne craignait pas de faire fausse route.

Claire la « lumineuse » (1) apparaît dans la vie de François à l'instant le plus haut, au moment que sa mission, reconnue et approuvée par Rome, lui apporte enfin une sorte de certitude sur lui-même, et ce qu'en toute autre circonstance on pourrait appeler un triomphe. Désormais, présente ou lointaine, Claire sera toujours comme une ombre, ou plutôt comme une lumière, auprès de François. C'est vers elle qu'il viendra, aux jours de doute, pour la consulter. C'est à elle qu'il pensera encore au seuil de la mort en se faisant porter vers Saint-Damien. Depuis qu'il a quitté, pour suivre les voies du Seigneur, la douce affection maternelle, Claire est le premier visage féminin qui se penche vers lui. Elle est, elle restera à la fois l'amante et la sœur, par une transposition de sentiments qui, dépassant leur forme humaine, s'élèvent à un plan où, tout attachés que nous sommes aux nôtres, entachés de péché originel, il nous est bien difficile de les suivre. Claire fut vraiment pour François la femme d'avant la faute, l'épouse d'une sorte de paradis terrestre.

Si on la considère sous l'angle purement humain, l'affection qui lie ces deux êtres l'un à l'autre apparaît pure de

(1) *Claire, Clara*, signifie, dit Joergensen, à la fois « lumineuse » et « fameuse ».

toute souillure, du moindre désaccord passager, comme la plus belle union morale qui se puisse imaginer... Confiance et tendresse, fidélité et dévouement, admiration réciproque, il n'est aucun des sentiments idéaux de l'épouse pour l'époux, de la sœur pour le frère, de l'enfant pour le père, qu'on ne découvre dans cette rencontre de deux âmes. Il semble qu'elle puisse synthétiser toutes les consolations du cœur, rendre à François, qui s'en était si durement arraché, le plus pur reflet des bonheurs auxquels il avait renoncé.

Cet amour convergeait en Dieu. Claire et François réalisèrent une sorte de passion idéale. Parallèlement à leur destinée spirituelle, elle trace une ligne sentimentale par où nous pouvons mieux encore les approcher et les comprendre.

Claire était née à Assise, le 11 juillet 1194, d'une famille noble, les Scifi, dont le père portait le titre de comte de Sasso-Rosso. La maison des Scifi, un palais fortifié qui existe encore à Assise, non loin de la Porte Vieille, abritait cinq enfants : un garçon, Boson, et quatre filles : Penenda, Claire, Agnès et Béatrice. Dès sa quinzième année, plusieurs prétendants avaient déjà sollicité la main de la jeune fille. L'un d'eux aurait même fort bien convenu aux parents, mais ces premiers projets de mariage furent reçus par Claire sans enthousiasme. Comme ils se précisaient, la jeune fille opposa un refus net et avoua bientôt à sa mère qu'elle avait résolu de se consacrer à Dieu.

La position de Claire et sa beauté ne semblaient pas devoir *à priori* la destiner aux vœux. Ses biographes nous la peignent sous les traits les plus flatteurs.

Si l'on considère les deux portraits de la Basilique Inférieure d'Assise, le charme de Claire apparaît, fait à la fois de douceur et de noblesse. Ils représentent l'un et l'autre, non la jeune fille, mais la sainte. L'un fait partie d'une fresque de Simone Martini et montre Claire « vêtue de cette étoffe jaunâtre, lourde et rude, qui semble avoir été

primitivement la bure des Pauvres Dames ; un voile noir liséré de blanc lui couvre la tête et retombe en plis gaufrés ; une guimpe lui entoure la gorge. Elle se retourne vers Elisabeth, lui montrant le lis qu'elle tient dans la main droite, en même temps que sa main gauche écarte sa mante cendrée (1) ». L'art parfait du grand peintre siennois n'a jamais eu, par la grâce de l'attitude, la beauté du geste des mains, plus de délicatesse. L'expression du visage un peu penché, dont le regard mélancolique contraste avec le demi-sourire esquissé par les lèvres, est de majesté autant que de charme.

Dans une autre fresque, souvent attribuée également à Simone Martini, — mais que Maurice Villain croit plutôt due au pinceau de son frère, Donato de Sienne, — on retrouverait peut-être plus aisément le visage de la jeune Claire au moment que François la connut. Le visage assez plein est d'une grande perfection. La bouche est petite et bien dessinée, l'ovale régulier et, comme dans le portrait de Simone Martini, on remarque sous l'arc régulier des sourcils des yeux très fendus en amande qui donnent au regard une étrange séduction. L'attitude elle-même est familière. Le charme semble, ici, émaner autant de la femme que de la sainte.

Dès sa plus tendre enfance, cependant, Claire manifesta, aux dires des historiens, les témoignages d'une piété exceptionnelle. Sans doute peut-on voir dans cette vocation si précoce les effets de l'action de saint François. Claire était de douze ans plus jeune que le petit pauvre. Quand celui-ci entendit l'appel du Crucifix de Saint-Damien et commença de parler à Assise de sa mission, Claire avait douze ans à peine. Elle fut frappée probablement, bien avant d'entendre les prédications du saint à la cathédrale, par son exemple et les commentaires qu'il suscitait dans la famille Scifi comme dans toutes celles de la ville.

La vocation de Claire se forma donc parallèlement à la

(1) M. Villain : *Saint François et les peintres d'Assise*.

mission de François. Elles prirent conscience d'elles-mêmes, l'une et l'autre, dans le même temps, quoique ignorantes l'une de l'autre. Ainsi le rayonnement de nos actions entraîne-t-il à notre insu des conséquences qui nous restent longtemps, et parfois même à jamais, inconnues. François fut sans doute pour Claire, avant le saint, le héros. Il cristallisa vraisemblablement dans l'âme de cette enfant l'admiration et l'enthousiasme des premières années, qui sont la forme initiale de l'amour. Sous la secrète influence de François, Claire se voua à Dieu. Quand ses parents lui parlèrent de mariage, elle avait déjà choisi son époux. Elle serait à Dieu comme « la petite plante du bienheureux père François », ainsi qu'elle s'appelait souvent, reconnaissant être redevable au Poverello de sa vocation religieuse.

Pour les âmes assoiffées d'infini, l'élan qui précède l'adolescence ne s'arrête pas à la découverte de l'amour. Il aspire à mieux. Il va au delà. Il entre dans le mysticisme comme dans le seul domaine où l'on puisse espérer se quitter soi-même, se fondre dans une entité supérieure dont le désir fait l'inquiétude et la grandeur de cet âge. Claire Scifi était de ces âmes-là. Depuis son enfance elle était attirée vers la prière, vers les magnificences et les abnégations de la religion. Quand les prédications de François eurent définitivement acquis son cœur à Dieu, Claire était déjà tournée tout entière vers le mysticisme. Ce n'était point cependant un mysticisme confus, la forme abstraite d'une passion, mais quelque chose qui prit très vite en elle l'apparence d'une règle de vie bien définie. Il y a dans son mysticisme, ainsi que dans la vocation de François, une ardeur et une intrépidité, une conviction qui devaient permettre à chacun d'aller sans défaillance jusqu'au bout de ses intentions. Ils furent dans leur commune volonté également inébranlables.

Claire n'avait pas, comme François, à chercher sa voie. Le prédicateur de Saint-Rufin, l'apôtre de la pauvreté, la lui montrait, toute tracée, lumineuse, devant elle. Claire

n'avait plus qu'à s'y engager. Elle le fit avec une confiance totale. Quand elle comprit la nécessité de rompre avec sa vie de fille riche, elle témoigna d'une énergie farouche malgré l'opposition de sa famille, plus féroce certes que ne l'avait été Bernardone vis-à-vis de François.

Les instances de ses parents devenant trop pressantes, Claire finit par avouer à sa mère son désir de renoncer au monde pour se consacrer à Dieu. On ne possède guère de détails sur l'accueil qu'une telle révélation reçut de la part de Favorino et d'Ortolane, les parents de Claire, mais tout laisse à penser qu'il fut plutôt froid. Il devait inciter les Scifi à précipiter les fiançailles de leur fille, comme il arrive d'ordinaire en pareil cas. Claire, cependant, avait des alliés dans sa famille : une tante qui, plus tard, favorisera sa libération, et les frères Rufin et Silvestre, apparentés tous deux à la jeune fille. Furent-ils ses premiers confidents, ses introducteurs auprès de François ? C'est possible. Bientôt, en tout cas, Claire vint trouver le Poverello et lui exposa son désir de vivre, à son exemple, dans la prière et la pauvreté. De toutes les âmes qui étaient déjà venues à lui, aucune ne dut toucher François autant que celle-ci. Sous le visage d'une blonde enfant de seize ans, elle était l'innocence et la pureté, en même temps que l'amour le plus ardent et la foi la plus profonde.

Beaucoup de femmes jusqu'alors, en écoutant prêcher François, avaient senti s'éveiller en elles le remords d'une vie trop matérielle, le désir de devenir meilleures. Elles avaient pleuré à Saint-Rufin, touché les vêtements du saint, quand il parcourait les villages, comme pour s'imprégner de sa foi. Aucune encore n'avait osé, ainsi que le faisaient les hommes, tout quitter et s'accrocher au Poverello comme des noyés à une épave qui, seule, peut les porter vers le salut. La première qui fait ce geste est une enfant ne connaissant rien du monde, ni de la vie, ne désirant pas les connaître, seulement avide de garder sa pureté, seulement soucieuse de se montrer digne de l'amour unique qui l'attache à Dieu.

Une telle offrande plongea François dans le ravissement. Tout autre en eût éprouvé de l'inquiétude. Lui n'hésita pas à fortifier chez la jeune fille sa volonté de rompre avec le monde. La pensée d'un scandale ne le toucha même pas. Il apportait au Seigneur le plus beau cadeau : un vase de cristal pur. Sans consulter d'autre guide que sa propre conscience, il l'allait tendre à Dieu. Et qu'importe alors ce qu'en dira le monde, comment l'Eglise acceptera la chose ! Ces amants spirituels ont toute l'audace des amants ordinaires, leur mépris de ce qui les entoure et l'aveuglement de leur passion. « Les hagiographes, écrit Sabatier, semblent ne pas s'apercevoir combien François ignore les lois canoniques. Lui, simple diacre, s'arrogea le droit de recevoir les vœux de Claire et de la tonsurer sans aucun noviciat ».

Il ne suffisait pas en effet à François de conseiller à la jeune fille de persévérer dans sa foi. Il entendait la guider lui-même dans la voie où elle brûlait de s'engager. Mais il fallait d'abord qu'elle se délivrât des entraves qu'on opposait à sa volonté. Il importait qu'elle fit elle-même l'équivalent du geste qu'avait fait François, en rejetant aux pieds de son père ses biens, son or et jusqu'à son nom. Après le carême de l'année 1212, que François prêcha dans l'église Saint-Georges où pieusement Claire l'allait écouter, la nuit du dimanche des Rameaux devait marquer les noces mystiques de la jeune fille. Toute la journée, dans le secret absolu qu'elle en avait gardé, Claire vécut les heures graves qu'une telle résolution entraînait pour elle. Johannes Joergensen s'est plu à évoquer le tableau de ce dernier office des Rameaux auquel la jeune fille assistait en compagnie de sa famille. Ces solennités religieuses revêtaient en effet, à l'époque et spécialement en Italie, un éclat dont nous n'avons plus une idée bien exacte. « Parée de sa robe de fête la plus riche, elle se rendit à l'église avec sa mère et ses sœurs », et « parmi la foule des femmes et des jeunes filles d'Assise, aucune ne rayonnait en beauté et splendeur autant que la blonde Claire Scifi. »

Au moment d'aller chercher des mains du prêtre le rameau bénit, Claire, saisie d'émotion, ne put quitter sa place. Elle demeura immobile, la tête basse, la gorge serrée par les sanglots. Ce fut l'évêque Guido qui s'avança pour apporter lui-même à la jeune fille la branche de buis. A cette heure, tout était déjà convenu entre Claire et François pour un rendez-vous qui ressemble terriblement à quelque romanesque enlèvement, où la tante Dona Guelfucci aurait joué les caméristes, et nos deux héros l'un de ces couples d'amants éternels dont la légende et l'histoire se partagent les souvenirs.

Mais si l'image en est identique, l'esprit en est tout différent ! Ces deux âmes n'ont qu'un désir : « échanger les plaisirs de ce monde contre le deuil des souffrances du Sauveur ». Pourtant, cette nuit de printemps, le sacrifice de Claire ressemble à une fête. Après qu'elle eût, comme chaque soir, salué son père, embrassé sa mère et ses sœurs, Claire se retira dans sa chambre, mais elle ne dormit pas. L'ombre venue, la jeune fille quitta la maison et sortit par une porte dérobée qui se trouvait au fond du jardin. On raconte qu'un gros tas de bois en barrait l'accès. Claire dut la dégager de ses propres mains ; enfin, toujours vêtue de sa belle robe de fête et de ses fins souliers, elle rejoignit Dona Guelfucci et prit avec elle le chemin de la Portioncule.

Quelques frères, dépêchés par François, vinrent au-devant des deux femmes. Ils portaient des torches dont les flammes firent soudain éclater sur le fond de la nuit et des feuillages la soie chatoyante des robes, la ceinture brillante de pierreries, la blonde chevelure de Claire... Etrange apparition. Aucun mot, sans doute, ne fut prononcé. Mais, quand la lumière toucha la jeune fille, les frères firent demi-tour et, la précédant sur l'étroit sentier, parmi les jeunes pousses, les fleurs que l'aube allait ouvrir, ils reprirent le chemin de la Portioncule. C'était l'heure des matines. Des voix montaient dans le silence des bois...

François apparut à son tour au seuil de la chapelle.

C'est à la Portioncule, cette fois encore, au berceau de son espérance, que le Poverello va accueillir le plus beau trésor qu'il lui sera donné d'offrir à Dieu.

Ils savent l'un et l'autre ce qui les réunit en ce lieu. La jeune fille n'a eu qu'à s'agenouiller devant cet autel d'où François, trois ans auparavant, partait, pour accomplir sa mission. Il était revenu là comme on revient à un foyer. Et l'épouse du Christ, à son tour, en franchissait le seuil...

« Elle remit aux mains des frères sa robe étincelante et reçut, en échange, un grossier sarrau de laine, pareil à celui des frères ; elle échangea sa ceinture, ornée de bijoux, pour une simple corde avec des nœuds ; et lorsque les ciseaux que tenait François eurent fait tomber sa chevelure d'or, au lieu de reprendre le haut bonnet, élégant qu'elle avait apporté, elle se couvrit la tête d'un épais voile noir. Les brodequins de soie dont elle s'était chaussée pour assister aux fêtes de l'église, elle les remplaça par une paire de sandales de bois sur ses pieds nus. Puis elle prononça les trois vœux conventuels, et jura en outre, ainsi qu'avaient fait les frères, d'obéir à François comme à son maître absolu (1) ».

A l'exemple de Bernard, de tous les frères, Claire aussi s'est dépouillée de ses biens. Elle a laissé sur l'autel du Seigneur ce qu'elle possédait, ses parures et ses bijoux, tout ce qui marquait son attachement au monde ; et maintenant, elle n'est plus parmi les frères qu'une ombre grise, un peu plus frêle, un peu plus pâle...

La messe dite, la cérémonie achevée, François conduisit lui-même la jeune fille à une heure de là, dans le couvent des Bénédictines de Saint-Paul, près du village d'Isola Romanesca. Ils parvinrent à cette retraite comme le ciel s'éclairait. Claire devait y séjourner quelque temps, et surtout y trouver un refuge contre la colère de sa famille.

François revint dans le matin, les pieds tout humides

(1) Johannès Joergensen : *Saint François d'Assise*.

de rosée, l'âme ivre de la joie d'avoir gagné à Dieu une si précieuse recrue...

★★

Le monde, pourtant, ne devait pas l'abandonner si aisément. Un deuxième acte allait se jouer, donnant à cette étrange histoire de la vocation de Claire l'allure d'un drame romantique. Dès qu'ils eurent connaissance de l'événement, — ce qui ne tarda guère, — Favorino réunit les hommes de la famille, et ce fut une petite troupe résolue qui arriva au couvent de Saint-Paul, réclamant la nouvelle recluse pour tenter de la convaincre de revenir sur sa décision. On usa de prières tout d'abord, de promesses ensuite, et bientôt de menaces. Alors, demeurant inébranlable, d'autant plus ferme dans sa résolution que l'on insistait pour l'en dissuader, Claire se retira derrière la grille de l'autel où, rejetant son voile, elle montra sa tête aux cheveux ras, comme pour témoigner qu'elle n'était plus Claire Scifi, mais sœur Claire.

Il fallut abandonner l'espoir de ramener la jeune fille ce jour-là. Favorino et ses amis, espérant que quelques jours de cette nouvelle vie épuiserait une telle obstination, revinrent bientôt à la charge. Ce fut peine perdue. Pourtant François jugea prudent de transporter Claire dans un couvent plus sûr, Saint-Ange-in-Panzo, où la jeune fille serait à l'abri d'un coup de force.

Favorino devait avoir bientôt de nouveaux motifs de colère. Deux semaines après le départ de Claire, Agnès s'enfuit à son tour de la maison paternelle pour se réfugier à Saint-Ange et vivre auprès de sa sœur. Agnès était fiancée. Le jour du mariage était déjà fixé. Cette fois Favorino résolut d'arracher la jeune fille au couvent et à sa folie. Avec son frère Monald et douze hommes armés, il se rendit à Saint-Ange, exigeant qu'on lui livrât la fugitive. Les sœurs, effrayées, cédèrent à la force. La malheureuse enfant opposa à ses ravisseurs une résistance acharnée.

De nouveau, nous citerons Joergensen, qui a laissé de cette scène un émouvant tableau : « Elle fut rouée de coups et foulée aux pieds ; puis les hommes la saisirent par les cheveux et se mirent en devoir de l'entraîner ainsi hors du couvent. « Claire, Claire, viens à mon secours ! » criait la malheureuse Agnès, pendant que des boucles de ses cheveux et des lambeaux de sa robe s'accrochaient aux buissons du sentier.

« Claire, impuissante à protéger sa sœur, s'était réfugiée dans sa cellule et invoquait l'aide de Dieu. Et voici que, tout à coup, ces douze hommes vigoureux ne sont plus en état de faire avancer d'un seul pouce le petit corps d'Agnès ! L'enfant brusquement, devient aussi lourde que si elle était un bloc de pierre. En vain les hommes la secouent, essaient de la tirer. Mais l'oncle Monald est si enragé de cet obstacle imprévu qu'il soulève son poing ganté de fer pour écraser, d'un seul coup, la cervelle de la maudite jeune fille. Et voilà que, lui aussi, se trouve comme pétrifié et se tient là sans pouvoir agir, le bras levé, mais paralysé ! Sur ces entrefaites arrive Claire, et force est bien de lui céder Agnès, à demi morte.

« Depuis lors, la famille de Claire renonça à toute tentative nouvelle pour empêcher les deux jeunes filles de vivre de la façon qu'elles s'étaient choisie ; et plus tard une troisième sœur, Béatrice, se joignit à elles, en attendant que leur mère elle-même, la pieuse Ortolane, vînt servir Dieu avec elles, après la mort de Favorino ».

On nous pardonnera de nous être attardés, peut-être un peu longuement, sur le côté anecdotique de la vocation de sainte Claire. Il se pare de si fraîches couleurs que l'on résiste mal au plaisir de les évoquer. Dans la destinée de François, l'apparition de Claire offre un charme romanesque qui n'enlève rien à sa grandeur mystique. Elle jette, sur ce moment de l'aventure franciscaine, un éclat merveilleux.

Claire et Agnès ne devaient pas demeurer dans le

couvent de Saint-Ange, n'étant pas bénédictines, mais fondatrices d'un ordre qui, comme celui des frères mineurs, allait avoir un jour sa propre règle. François obtint pour elles, des Camaldules du mont Subasio à qui il était déjà redevable de la Portioncule, le petit couvent attaché à Saint-Damien et l'église elle-même où, si souvent, François était venu prier. Il offrait aux « Pauvres Dames » un asile cher à son cœur. C'était là qu'il avait commencé de lutter et de souffrir pour accomplir sa mission ; les murs de la chapelle gardaient encore l'empreinte de ses doigts sur le mortier. Saint-Damien allait devenir bientôt un foyer féminin de retour à Dieu, une cellule de foi ardente, un noyau d'où germerait, comme avait germé autour de la Portioncule, une immense récolte d'âmes ! Séduites par l'exemple des sœurs Scifi, par leur vie paisible, beaucoup de jeunes filles d'Assise suivirent la même voie. Les prédications de François à saint Rufin achevaient leur cycle dans les cœurs. Un magnifique élan d'amour jaillissait des collines d'Ombrie, pour s'étendre peu à peu, rayonner comme une lumière nouvelle sur les terres d'Europe et les années à venir.

On n'en trouverait pas d'exemple au cours de tous les siècles. Aucune théorie philosophique de l'antiquité, aucun mouvement social, aucun mythe religieux n'a suscité un tel revirement moral, ni porté les êtres aussi spontanément vers cette indulgence, cette amitié, qui restent, du point de vue humain, le plus émouvant aspect de l'esprit franciscain.

Les subtilités de l'intelligence et toutes les formes de la raison s'effacent devant ce simple miracle de l'amour. Ce que n'avaient pu faire en son temps les exhortations pontificales, ni les appels des cités, François, par le seul rayonnement de sa foi, va le réaliser. Autour de lui, l'homme cesse enfin d'être un ennemi pour l'homme. Ce loup de Gubbio dont la légende nous dit qu'il arrêta les ravages, il semble bien qu'il ait visage humain. Dès le début de son apostolat, François a fait régner la paix ; maintenant il suscite l'amour.

Les êtres qui viennent à lui ne déposent pas seulement les biens qui les attachaient au monde. Ils laissent aussi leur ambition, leur orgueil, leur amertume, aux pieds du saint. Ils ne sont plus que tendresse et pardon. Dociles à l'obéissance, doux à ceux qui sont durs, prompts à s'abandonner; ils sont comme il convient, devant l'indifférence ou la méchanceté de leurs semblables, sans colère comme sans rancune. Mais où trouver chaleur plus vive, amitié plus pure que celles qui les unissent les uns aux autres? Ils sont vraiment des « frères », liés par une affection dont maints épisodes nous permettent de mesurer la ferveur.

Est-il besoin de rappeler, après tant d'autres, ces tableautins exquis, détachés de la *Légende Dorée*, des *Fioretti*, du *Miroir* de frère Léon où nous voyons François partager des raisins avec un frère malade qui en avait besoin, mais craignait en les mangeant seul d'être accusé de gourmandise; où le frère Ricerius, qui se croyait moins aimé de son maître que ses camarades, reçut de François l'assurance de son erreur; où le bon Junipère alla couper la patte d'un cochon pour l'offrir à un frère malade qui en manifestait le désir?

C'est au travers de tant d'anecdotes touchantes que nous parviennent les témoignages de cette affection franciscaine, faite de confiance réciproque, d'un sentiment de camaraderie absolument nouveau dans l'époque, et auquel ne saurait être comparée la fraternité d'armes qui se vit parfois dans les camps ou dans les châteaux. Entre les frères, c'est un dévouement, une tendresse tout nouveaux. Celano nous dit avec quels transports les petits pauvres se retrouvaient devant la Portioncule aux retours de leurs voyages. « C'était alors de chastes embrassements, de douces marques de tendresse, de saints baisers, d'affables entretiens, des rires modestes ». François y rencontrait ses fidèles; eux-mêmes venaient se retremper à sa parole et à son exemple; ils se revoyaient comme de vrais frères après une longue absence. Ils étaient bien d'une même famille spirituelle. Les liens de sang sont-ils plus forts que ceux de

ces âmes élues qui se sont choisies et données dans un même élan d'amour ? François n'aura garde de rappeler à ses compagnons l'amitié mutuelle qu'ils se doivent. Il écrira dans la seconde règle : « Si une mère nourrit et aime son fils selon la chair, avec combien plus d'affection chacun doit-il aimer et nourrir son frère selon l'esprit ».

Les chapitres de Pentecôte, qui virent bientôt chaque année la réunion d'un grand nombre de frères, ont été pré-conçus par le sentiment d'amitié qui poussait les disciples de François à se retrouver les uns et les autres sur les lieux où cette grâce particulière les avait saisis. Après chacune de leurs randonnées apostoliques, ils rentrent au pays natal comme pour s'y recharger de confiance en leur mission et en eux-mêmes. Les chapitres généraux furent créés pour des nécessités d'ordre pratique, mais ils sont nés dans le cœur de chacun des « mineurs »...

De tels exemples devaient bien émouvoir, on le devine, les âmes des petites sœurs de Saint-Damien toutes fondues dans l'amour de Dieu. Les mêmes témoignages d'affection se rencontrent chez les Clarisses et chez les Franciscains. Claire, — raconte Joergensen, — ne prenait-elle point la peine de laver elle-même les pieds des sœurs qui étaient allées mendier pour la communauté, et ne prenait-elle pas le soin de se lever souvent la nuit pour « aller voir si quelque une des sœurs ne s'était point découverte en dormant et ne risquait point de se refroidir » ?

La vie des sœurs, aux premiers temps de l'ordre, était sensiblement la même que celle des frères. Le vœu de pauvreté y faisait l'objet d'une égale exigence et le travail venait, là aussi, l'appuyer. Il consistait surtout dans la confection et la broderie des nappes d'autel que l'on envoyait ensuite aux églises les plus pauvres des villages de montagne, par les soins des frères.

Dès le début de l'installation des Clarisses à Saint-Damien, François avait pris l'engagement, au nom de tous ses frères, de subvenir aux besoins matériels de leurs compagnes en Jésus-Christ. Dans une sorte de « petite règle »,

rédigée sans doute aux premiers jours de Saint-Damien, le Poverello écrivait : « ... Je veux et je promets d'avoir toujours par moi-même ou par mes frères, pour vous comme pour eux, un soin diligent et une sollicitude particulière ». N'était-il pas juste qu'il assurât l'existence matérielle de l'épouse du Christ, dont il s'était fait le serviteur ? Lorsque, vers 1219, les sœurs furent définitivement cloîtrées, ce fut aux frères mineurs qu'il appartint d'aller mendier pour elles. Mais déjà, depuis les premiers temps de l'ordre, François envoyait à Saint-Damien, aux soins des « Pauvres Dames », les frères malades et les infirmes qui trouvaient là bien vite la guérison ou la consolation.

Ainsi des relations de profonde amitié unirent bientôt les frères et les sœurs. La belle liberté qui ne cessait d'épandre ses bienfaits sur les « petits pauvres », guidait aussi ces rapports dont, à aucun moment, l'histoire ne nous laisse entendre qu'elle ait pu laisser paraître la moindre licence, ternir, si peu que ce fût, l'exquise pureté. C'était, en vérité une sorte de camaraderie bâtie sur une confiance qui avait pour exemple celle-là même qui unissait François à Claire.

Tant qu'il vivra, le Poverello veillera sur son amie avec sollicitude. A maintes reprises il devra modérer l'ardeur de son zèle, défendre contre une excessive rigueur ce corps offert à Dieu. Il fallut lui interdire les jeûnes trop fréquents, la contraindre à « remplacer par une pailleasse les sarments de vigne sur lesquels elle dormait, et de mettre sous sa tête un autre sac de paille ou de foin, au lieu de la bûche qui lui tenait lieu d'oreiller (1) ».

De tels faits laissent supposer ce qu'il y a de dogmatique dans certain passage de la *Vita Secunda* de Celano, dicté pour des fins édifiantes, assurant qu'il faut fuir la fréquentation des femmes « comme un principe de corruption ». Mais sans doute celles qui étaient venues à Dieu

(1) M. Beaufreton : *Saint François d'Assise*.

n'étaient-elles plus pour François et ses compagnons que des âmes nues.

Dans les premiers temps de Saint-Damien, François se rendait fréquemment chez les sœurs pour leur prêcher la pénitence, l'obéissance, les rappeler à leurs vœux, ou s'entretenir amicalement avec Claire. Peu à peu cependant, pour ne point céder au plaisir qu'il éprouvait de ces visites, François les fit moins fréquentes. Il craignait, malgré la sûreté de son cœur, que l'amitié, l'admiration que lui vouaient Claire et ses compagnes ne fussent une part d'amour dérobée à Dieu. Il voulut par humilité s'y soustraire. Ce ne fut point sans reproches de la part des sœurs, ni de celle des frères qui voyaient dans l'attitude de François une dureté imméritée envers leurs compagnes. Sur leurs instances, François vint prêcher aux Clarisses. Ce jour-là, dessinant autour de lui un cercle de cendres, il en jeta le reste sur sa tête et récita le *Miserere*, psaume de la pénitence.

Lorsque, plus tard, le pape Grégoire IX voulut interdire aux Franciscains de prêcher à Saint-Damien, Claire prétendit aussi renvoyer les frères qui devaient assurer la subsistance des sœurs.

« Si nous pouvons nous priver de pain spirituel, déclara sainte Claire, nous pouvons bien aussi nous passer de celui du corps. »

Devant une telle logique, le pape dut revenir sur sa décision. Les frères continuèrent d'apporter aux Clarisses leur amitié, le réconfort de leurs exhortations. Souvent même ils ramenaient de leurs voyages dans la Péninsule une jeune fille conquise par la grâce et la conduisaient à Saint-Damien. D'autres frères, qui furent nommés les « Zélateurs des Pauvres Dames », furent chargés par François d'assurer les gros travaux du couvent des Clarisses. Ils se construisirent, non loin de la chapelle, des huttes de branchages comme celles de la Portioncule. L'ordre franciscain réunissait hommes et femmes dans le même

sentiment d'amitié, dans un commun désir de servir Dieu, par la pauvreté, la chasteté et l'obéissance.

De tous les lieux témoins de l'aventure franciscaine. Saint-Damien est le seul qui semble avoir gardé à peu près le caractère de ses origines. On y voit encore aujourd'hui, sous les vieux murs et les voûtes en ogives, le réfectoire des sœurs, la salle où mourut sainte Claire, et cette terrasse toute parfumée de fleurs qu'on appelle le jardin de Sainte-Claire. De là, la compagne de François pouvait voir toute la vallée aux pieds d'Assise, et la forêt qui s'étendait derrière la Portioncule où vivait François, quand il cessait pour quelques semaines de parcourir les chemins d'Ombrie. Elle devait souvent se souvenir de cette nuit de printemps où elle s'était consacrée au Seigneur. Elle devait voir tout irradié de lumière ce « petit lot de terre » béni de Dieu.

Un jour, elle s'y rendit avec une autre sœur, toutes deux accompagnées par quelques frères. Cédant à une vieille prière de Claire, François avait accepté de partager son repas avec elle, mais il avait demandé que ce fût à la Portioncule et non à Saint-Damien, là où ses vœux avaient été prononcés.

Ce fut pour l'un et l'autre une occasion nouvelle de louer le Seigneur, et telle était l'ardeur de leur foi qu'un rayonnement extraordinaire semblait soudain jaillir de la Portioncule. « C'était vraiment comme si une grande flamme se fût allumée, aussi bien dans l'église et le couvent que dans le bois voisin. De telle sorte que les gens d'Assise accoururent précipitamment pour éteindre l'incendie, car ils étaient convaincus que tout était en flammes (1) ».

Cette irradiation, il semble bien qu'elle enveloppe l'ordre tout entier en ce moment de plénitude. Entre les hésitations, les recherches parfois douloureuses qui les ont précédés, et les lendemains bientôt amers, la destinée de

(1) *Fioretti*, Ch. XV.

François touche, non point à sa cime, mais à l'instant de son triomphe. Devant le magnifique élan de sa foi, tout s'incline et tout cède. Il a repris ses vagabondages et parcourt les campagnes, vers Foligno, vers Ancône, vers Rome, vers Florence. A chaque voyage il fait ample moisson. Il laisse tout au long de sa route des foyers qui deviendront à leur tour le germe d'autres vocations. Un souffle d'enthousiasme secoue l'Europe, avant de s'élancer vers les contrées barbares.

En cette même année 1212, qui marqua l'entrée de Claire dans l'ordre, François fit, au cours d'un séjour à Rome, la connaissance de Dame Giacomo ou Jacopo de Settesoli, femme d'un noble Romain, de la famille des Frangipani. Elle était alors âgée de vingt-deux ans, et allait devenir pour François une fidèle amie, celle qu'il appela, à cause de son caractère viril, « frère Jacqueline ». Elle s'était mariée vers 1210 et avait eu un premier fils. Quelques semaines après le décès de son mari, en 1217, un second enfant naquit. Jusqu'à la mort de François, « frère Jacqueline » demeura avec Claire, sa grande amitié féminine. Aussi pouvait-il dire à l'un de ses compagnons, ainsi que nous le rapporte Thomas de Celano dans sa *Vita Secunda* : « En toute vérité, mon très cher, je ne pourrais reconnaître le visage d'aucune femme à l'exception de deux. Je connais les traits d'une telle et d'une telle, mais je n'en connais pas d'autres ».

La personnalité de François rayonne maintenant sur toutes les provinces d'Italie. Elle suscite partout l'admiration. Elle offre une irrésistible séduction. Les nombreux voyages de mission entrepris en 1211 et 1212 consacrent la popularité du saint. Les foules suivent ses pas. Des disciples sans cesse plus nombreux se joignent à lui. Et non seulement de pauvres êtres assoiffés de justice ou brisés par la vie, mais aussi des hommes influents, des intelligences reconnues. C'est à Cortone, Elie Bombarone qui devait devenir l'un des grands noms de l'ordre ; à Bologne, Jean Parenti, docteur de l'Université, alors juge à

Civita-Castellana, Nicolas de Pepoli, autre savant juriste de Bologne.

En Toscane, François visite Florence, Pise. Il revient par San-Gimignano, Chiusi et Cetona. A mesure qu'il approche d'Assise, son voyage prend de plus en plus l'allure d'une « marche triomphale ». Le temps est bien fini où l'on jetait des pierres au petit pauvre, où l'on souillait de boue sa robe de bure. « Quand le saint approchait d'une ville, conte Joergensen, toutes les cloches sonnaient : le peuple venait en foule au-devant de lui, avec des palmes dans les mains, et le conduisait, en procession solennelle, jusqu'à la maison du curé de l'église paroissiale chez qui François avait l'habitude de loger. Là, on lui apportait des pains, pour qu'il les bénît, et ces pains étaient conservés, ensuite, comme des reliques. Et souvent l'on entendait sortir des foules ce cri, d'ailleurs toujours familier au peuple italien : *Ecco il santo !* « Voici le saint ! »

Et néanmoins, Renan pourra écrire justement : « François traversa une popularité extraordinaire, sans aucun retour d'amour-propre, sans rien perdre de sa simplicité. Il fut en quelque sorte canonisé de son vivant par le peuple, et cependant il resta toujours pur ».

Parti d'une âme de petite fille, — celle de Claire — aux premiers jours des prédications à Assise, le courant n'a cessé de s'étendre, creusant de plus en plus large et profond. Les voyages de mission nous le montrent emportant vers François, sur la route, des hommes de toutes conditions, des femmes de tous les âges... « Il allait, pareil à l'éclair, dans l'élan de l'Esprit, ne faisant attention à chemin ni à sentier (1) ».

Imagine-t-on cet homme dans les campagnes de Toscane et d'Ombrie, tête nue, sa robe grise traînant dans la broussaille, son pas léger foulant l'herbe des prés, le sol dur de la montagne... « Hommes et femmes voulaient s'en aller à sa suite, abandonnant leurs maisons ».

(1) Fioretti, Ch. XVI.

Les créatures intelligentes lui sont soumises. Mais les plantes elles-mêmes semblent lui faire hommage. Les bêtes les plus craintives viennent vers lui comme vers un ami. A Alviano, il impose silence aux hirondelles qui couvraient sa voix de leurs cris joyeux ; la prédication achevée, elles reprennent leur chanson. Près de Greccio, un lièvre pris au lacet, et remis en liberté sur son ordre, se blottit contre François comme pour lui demander asile. Sur le lac de Reotino, le saint rejette à l'eau une tanche qu'un pêcheur voulait lui offrir, et le poisson ne se décide à s'éloigner de la barque que sur la prière de François.

Le saint pourra chanter plus tard le *Cantique des Créatures*... Elles ont reconnu en lui l' élu du Créateur. Par là, déjà, le miracle entre dans sa vie. C'est une façon de dépasser l'homme que de se faire entendre des oiseaux, de parler aux bêtes et de les comprendre. L'impossibilité où nous en sommes marque à la fois nos limites et notre isolement. Il est moins surprenant de guérir un paralytique que de prêcher aux hirondelles. Le rapport ne s'établit plus sur le même plan. Pour cela il fallait bien que Dieu eût son rôle dans l'accord qui se fit tout à coup entre la belle âme de François et ces êtres chantants qui ne sont point faits pour comprendre le langage humain. Mais ils avaient été saisis sans doute, eux aussi, par l'élan d'amour qui jetait les foules vers François. Elan d'amour et de reconnaissance vers celui qui, sur les chemins, reconstruisait le nid des tourterelles avec autant de cœur que les murs des églises. Si le fait en lui-même apparaît logique et simple à la lumière de la raison supérieure, il n'en est pas moins surprenant sur le plan de nos habitudes. Un pont était tendu, comme le dit Abel Bonnard, entre deux mondes qui, avant François, s'ignoraient et qui, depuis sa mort, continuent de s'ignorer. Il fut là aussi le conciliateur, mais il a emporté dans la tombe, ou plutôt il a remis à Dieu ce secret, qui n'était peut-être que le privilège d'une âme pure.

La prédication aux oiseaux est sans doute le moment

le plus populaire de toute la légende franciscaine. Les poètes et les peintres ont brodé sur ce thème simple mille variations. Rien n'en peut mieux prouver le caractère exceptionnel, la forme miraculeuse, que cette faveur universelle attachée à un fait à coup sûr beaucoup moins important que bien d'autres épisodes de la vie de François. Il est pourtant tout éclairé de poésie ; il ne peut se comprendre qu'à la lumière divine. On sent bien que, dans cette halte du Poverello au bord de la route de Bevagna, le Seigneur et le saint se sont fait signe pour nous donner un témoignage gratuit de leur accord. C'est, dans la longue histoire des miracles, parmi les manifestations tangibles de l'Etre Suprême, comme une fleur posée, qui n'a d'autre mission que d'embaumer et de séduire. C'est le miracle du merveilleux.

On aurait scrupule d'en faire le récit, après tant d'images d'un François bénissant toute la gent ailée, après tant de pages touchantes de Celano et de ses continuateurs. Relisons celles des *Fioretti* qui ont la ferveur et la grâce d'une peinture de primitifs. On ne saurait en dire plus simplement l'exquise noblesse.

... « il... parvint à mi-chemin entre Cannara et Bevagna.

« Et il aperçut là quelques arbres, tout près de la route, où perchaient une telle multitude d'oiseaux divers que jamais dans ces régions l'on n'en avait vu un aussi grand nombre. Et une foule énorme d'oiseaux se tenaient également dans le champ, à côté des arbres susdits.

« Et saint François, ayant vu cette multitude et s'en étant émerveillé, fut rempli de l'Esprit de Dieu, et il dit à ses compagnons : « Attendez-moi ici, sur le chemin, pendant que je vais aller prêcher à nos frères, les petits oiseaux ! » Et il entra dans le champ, s'avancant vers les oiseaux qui se tenaient à terre ».

« Et à peine eut-il commencé de prêcher, que tous les oiseaux perchés sur les arbres en descendirent, et, tout de même que ceux du champ, restèrent immobiles, cependant

que le saint allait parmi eux, en touchant plusieurs de sa tunique.

« Et aucun d'eux ne bougeait si peu que ce fût ; ainsi que l'a raconté le frère Jacques de Massa, homme très saint, qui tenait tous les détails susdits de la bouche même du frère Masseo, c'est-à-dire de l'un de ceux qui se trouvaient alors accompagner le saint père.

« Et saint François dit à ces oiseaux : « Bien des liens nous attachent à Dieu, mes petits frères les oiseaux ; et toujours et partout vous avez le devoir de le louer à cause de cette liberté de voler en tous lieux qui vous appartient, et à cause de votre robe double et triple, et à cause de votre plumage merveilleusement peint et orné.

« Et à cause de votre nourriture qui vous est fournie sans travail, et à cause du chant qui vous a été enseigné par le Créateur, et à cause de votre nombre multiplié par la bénédiction divine, et à cause de votre semence que Dieu a jadis conservée dans l'Arche, et à cause de la manière dont vous a été livré l'élément de l'air.

« Car vous ne semez, ni ne moissonnez, et Dieu vous nourrit ; et il vous a donné des rivières et des sources pour y boire, et des montagnes et des collines et des rochers pour y trouver refuge, et des arbres élevés pour y construire vos nids ; et bien que vous ne sachiez ni filer, ni coudre, c'est Dieu qui vous fournit, aussi bien qu'à vos enfants, le vêtement nécessaire.

« D'où vous pouvez voir que votre Créateur vous aime beaucoup, qui vous a accordé tant de bienfaits. Et c'est pourquoi prenez garde, mes frères les petits oiseaux, de ne pas vous montrer ingrats, mais appliquez-vous toujours à louer Dieu ! »

« Et, en entendant ces paroles du très saint père, tous ces oiseaux commencèrent à ouvrir leurs becs, à étendre leurs ailes ainsi que leurs cols, et à baisser dévotement leurs têtes jusqu'à terre, et à prouver, par leurs chants et leurs mouvements, que les paroles que leur avaient dites saint François leur plaisaient infiniment.

« Et saint François, de son côté, en voyant ce prodige, exultait merveilleusement en esprit et admirait une telle multitude d'oiseaux avec la variété charmante de leurs aspects, comme aussi leur affection, et leur familiarité pleine de concorde.

« Et en conséquence de tout cela, il louait en eux l'admirable Créateur, et doucement les invitait eux-mêmes à le louer avec lui.

« Puis, lorsqu'il eut achevé sa prédication et cette exhortation à la louange de Dieu, il fit sur tous ces oiseaux le signe de la croix et leur donna licence de s'éloigner, en les exhortant encore instamment à la louange de Dieu.

« Et alors tous ces oiseaux, d'un seul mouvement, s'élevèrent dans les airs, et là, tous ensemble, ils firent entendre un grand chant merveilleux ; et puis, ayant fini ce chant, suivant la croix que leur avait faite le saint-père, ils se répartirent uniformément et se rangèrent en quatre groupes.

« Et chaque groupe, s'élevant au plus haut des airs avec un chant merveilleux, se dirigea vers l'une des quatre parties de l'horizon, l'un vers l'orient, l'autre vers l'occident, un troisième vers le midi, et un quatrième vers l'aquilon...

« ...montrant par là que, de même qu'ils avaient entendu la prédication de saint François, — qui plus tard devait porter sur soi les signes de la sainte croix, — de même ils se divisaient en manière de croix, et, suivant cette manière cruciforme, volaient en chantant aux quatre coins du monde...

« ...en donnant à entendre que la prédication de la croix, renouvelée par le très saint père, allait être portée à travers le monde entier par ses frères, qui, pareils aux oiseaux, ne possèdent sur terre rien qui leur soit propre, et s'en remettent de tout à la seule Providence de Dieu. »

Cette prédication est un hymne de reconnaissance :
« Car vous ne semez, ni ne moissonnez et Dieu vous nourrit ;

et il vous a donné des rivières et des sources pour y boire, et des montagnes et des collines et des rochers pour y trouver refuge, et des arbres élevés pour y construire vos nids. » Et contre tant de bienfaits, pas d'autre mission que celle de chanter dans le matin, de peupler le jour de mille cris joyeux. François pensait que ses compagnons étaient aussi — et lui-même avec eux — tels des petits oiseaux... « Nous sommes les chanteurs de Dieu. » Et, comme eux, ils n'ont souci, ni devoir, de semer ni de récolter, mais de chanter et de prier — et la prière n'est-elle pas un chant? — pour « élever le cœur des hommes et l'amener à la joie spirituelle ».

CHAPITRE X

LES PREMIÈRES INQUIÉTUDES

« Celui-là est vraiment grand, qui est petit à ses propres yeux, et qui compte pour rien toute la gloire du monde. »

(Imitation de Jésus-Christ.)

En dessinant autour de lui un cercle de cendres, le jour de sa prédication à Saint-Damien, François a fait un geste qui est en même temps un symbole. Cette barrière d'humilité qu'il trace entre les êtres et lui, nul parmi les plus chers ne pourra la franchir. Devant Claire même, et peut-être surtout devant elle, la plus aimée et la plus digne, François se retire au sein de l'humilité comme au plus profond d'un ermitage où il veut être seul avec Dieu. Pour celui qui entendait de divines mélodies par le seul geste de deux bâtons frottés l'un contre l'autre, tel l'archet sur la viole d'amour, une barrière aussi chimérique n'en est pas moins puissante. Ce cercle de cendres, c'est vraiment le refuge où nulle affection trop tendre, nulle reconnaissance trop vive, nulle admiration trop bruyante, ne sauraient désormais l'atteindre. Il y a dans ce geste une grandeur et une sorte d'austère fierté qui montrent tout ce que François a gardé d'aristocratique dans l'esprit comme dans les manières. Ce témoignage d'humilité est digne d'un prince.

On prête à Louis XIV ces paroles : « ...Quand tout ce qui vous environne fera effort pour ne vous remplir que de vous-même... descendez avec quelque sévérité à la considération de vos propres faiblesses. Par là, mon fils, et en cela, vous serez humble ».

Entouré de l'amitié de Claire, de celle de ses petits frères, salué partout sur les chemins par les hommes et les oiseaux, approuvé par le saint-père et béni par les fleurs des champs, marqué enfin par Dieu lui-même, le petit pauvre d'Assise est maintenant au sommet d'une gloire qu'il n'a pas ambitionnée et qui déjà lui fait peur. Elle n'est pas de nature à le troubler pourtant. Mais cette gloire aussi est une richesse dont il sent le besoin de se dépouiller. La liberté si chèrement acquise par la pauvreté et l'humilité, ces sœurs jumelles, il faut de nouveau la défendre, la sauvegarder. La gloire, comme la fortune, fait les envieux. Il y a longtemps déjà que le superbe Masseo a dit à François, sans jalousie, mais avec un étonnement un peu amer : « Pourquoi toi ? Pourquoi toi ? Pourquoi donc est-ce que le monde entier vient ainsi vers toi ? »

Aujourd'hui peut-être, beaucoup de ceux qui l'acclament pensent comme Masseo. Et saint François lui-même se demande : « Pourquoi toi ? » Comment se montrera-t-il digne d'un aussi haut destin ? Comment pourra-t-il demeurer le plus humble, le *mineur*, si les foules entonnent sa louange, si les miracles naissent sous ses pas, si ses paroles ont un secret pouvoir ? Déjà il est tout près de se refuser à cette gloire. Son caractère lui impose une réserve où il voudrait tenter de s'enfermer. On sent la suprême distinction qu'il y a dans ce refus, et la grande pensée. Le Seigneur ne lui impose-t-il pas une épreuve ? Le malin ne tente-t-il pas de le séduire par une vanité qui se vêt du prestige religieux ? La superbe peut aussi bien se parer de la gloire de Dieu que de celle des hommes. Mais elle trouvera François vigilant. Parvenu là où il voulait atteindre, où Dieu lui-même paraît l'avoir guidé, François, maintenant, va-t-il douter de sa mission, de sa dignité à l'accomplir ?

« Ne me louez pas trop tôt, » dit-il à ceux qui l'acclament. « Tout ce que je fais, un pécheur peut le faire. » Toute occasion lui est bonne pour se diminuer aux yeux du monde, minimiser sa tâche. Sans doute lui paraît-elle à lui-même désormais trop facile ? Il était beau d'aller pieds nus par les routes, dans la poussière et dans le vent d'orage, sous la pluie d'automne sans savoir si, le soir, un gîte vous serait accordé. Il était méritoire de marcher dans l'ignorance, de conquérir une âme à travers les injures et les quolibets de la foule. Est-il de grandes tâches accomplies que la lutte n'a point marquées ? C'est en elle qu'on trouve l'enthousiasme et la foi, que la facilité au contraire menace d'éteindre.

L'œuvre parvenue à maturité laisse déjà des regrets dans le cœur de François. Il est et veut demeurer un enfant dont l'âme a besoin d'espérer et de craindre. La première inquiétude de François apparaît soudain : c'est d'être trop sûr de soi-même.

Alors, il va chercher de nouvelles difficultés, une tâche plus ardue. Ne pouvant et ne voulant pas repousser ceux qui viennent à lui si spontanément, sans qu'il ait maintenant besoin de parler ou de faire un geste, François va s'éloigner d'eux, laisser à ses compagnons le soin de glaner ces âmes trop faciles. Lui-même entreprendra une mission plus délicate. Il ira rechercher la solitude parmi les infidèles et fera à sa manière une nouvelle croisade : par l'Evangile et par la foi, non plus par le fer et la force. Là sans doute, il retrouvera tout le sens de son apostolat. De nouveau, il devra lutter pour gagner des âmes et sûrement souffrir. Pourtant, cette fois, — est-ce parce qu'il se sait désormais tributaire de Rome ? est-ce parce qu'il commence à douter ? — il demandera, avant d'agir, l'approbation du saint-père.

Vers l'automne 1212, il est sur le chemin de Rome. Ce voyage est un nouveau triomphe. Comme de coutume, François prêche dans les villages et sur les routes. A Alviano il impose silence aux hirondelles. A Rome même, il

convertit deux nouveaux frères, le premier Anglais entré dans l'ordre : Guillaume, et Zacharie qui sera bientôt missionnaire en Espagne. C'est également au cours de ce séjour qu'il fait la connaissance de sa grande amie, Jacqueline de Settesoli, dont nous avons parlé plus haut.

François obtint sans peine d'Innocent III l'approbation de son projet de partir pour la Terre Sainte et la bénédiction de son entreprise. Il se mit aussitôt en devoir de l'accomplir, mais les détails manquent sur cette première expédition du saint hors de son pays. On sait seulement que des vents contraires firent dévier le navire sur lequel François s'était embarqué et le menèrent en Esclavonie, c'est-à-dire vers la côte dalmate, d'où le pèlerin ne pouvait plus espérer rejoindre la Terre Sainte. Il lui fallut rentrer en Italie. Cela n'alla pas sans difficultés. François et son compagnon durent s'embarquer clandestinement à bord d'un navire dont l'équipage refusait de les accueillir. Ils voyagèrent à fond de cale une bonne partie de la route. Fort heureusement, ils prirent soin d'embarquer avec eux quelques provisions pour le voyage. La tempête ayant allongé la marche du navire, les matelots se virent un jour à court de vivres. Les deux frères jugèrent le moment propice pour sortir de leur cachette, les bras chargés des victuailles qu'ils partagèrent avec l'équipage. Cela, on le devine, leur valut meilleur accueil qu'au départ. Pour une fois, le chanteur de Dieu ne fut pas cigale, mais fourmi. Quand il put enfin aborder à Ancône, il n'eut d'autre ressource que de reprendre ses prédications. Dieu ne voulait donc pas qu'il allât vers les infidèles ?

Et ce furent, comme auparavant, les faciles triomphes. A Ascoli, trente hommes d'un coup passèrent dans les rangs franciscains. A San-Severino, un illustre poète, le troubadour Guillaume Divini, se jette aux pieds de François et lui demande de l'accueillir. Il deviendra frère Pacifique, l'un des meilleurs de l'ordre.

Mais tout cela n'empêche pas François de s'interroger sur sa mission, de se demander où se trouve, pour lui, la

voie du salut. Cette période de la vie du saint est d'ailleurs l'une des moins connues. On s'est efforcé de rassembler divers petits faits sans qu'il soit possible de les situer chronologiquement de façon bien précise. Cette époque, obscure pour l'historien, l'est aussi pour le héros. Un instant encore elle est revêtue de bonheur ; la vie de François est alors sans histoire dans la mesure où elle est heureuse. Ce fut vers ce moment qu'après des jours de doute, il résolut de demander conseil à ses meilleurs amis sur la route qu'il convenait de suivre : ou continuer sa vie errante de prédicateur, ou se retirer, à l'exemple des anciens ermites, dans quelque contrée sauvage et y vivre, seul, dans la prière, avec la pensée de Dieu. A plusieurs reprises, il semble que François ait subi l'attraction de cette retraite. Il l'a souvent pratiquée dans sa jeunesse, à Saint-Damien, aux Carceri. Il y reviendra à diverses reprises, sur le lac Trasimène, et enfin à l'Alverne. Ce joyeux vagabond avait aussi le goût de la solitude profonde. Et davantage à mesure que ses errances devenaient moins libres... Il put être aussi seul sur les routes que dans les grottes les mieux cachées. Mais non plus quand les populations se transmettent l'annonce de sa venue, l'attendent au détour du chemin comme un nouveau Messie, guettent le moindre de ses gestes.

Il n'est plus possible, pour François, de partir ignoré d'un village où il a dormi dans quelque grange ou à la belle étoile, de passer inaperçu au milieu des paysans et de dire quelques mots de paix à des âmes surprises. Chacun le suit, gagné par avance à sa cause.

François n'a jamais aimé la facilité. Il tentera toujours d'éviter la foule. En vain s'impose-t-elle à lui. Il s'efforce de se dérober, de s'effacer. N'éprouve-t-il pas déjà, aujourd'hui, quelque regret de tant de fraîcheur à jamais disparue ? Celui qui fut et demeure un enfant n'aura garde d'oublier ces belles heures enfuies qui marquèrent les premiers temps de sa vocation. Sans doute est-il plus sûr, aujourd'hui, du destin qui lui est réservé. Il a pris conscience de sa mission. Mais saura-t-il jusqu'au bout la remplir ? Tant

de gloire l'accueille déjà qu'il en vient à craindre par là un piège du démon. Les âmes qu'il gagne à Dieu seront-elles fidèles à leurs promesses ? Lui, si indigne, peut-il faire figure d'apôtre ? Alors, François pense à l'obscurité des ermitages où, pendant des jours et des nuits, autrefois, il allait prier. Il évoque ses solitudes passées dans la pénombre verte des sous-bois où, seuls, le bruit d'un ruisseau sous les feuilles, à peine quelques chants d'oiseaux, rompent l'énorme silence au travers duquel il entend la voix de Dieu.

C'est au faite de la réussite que l'on éprouve, avec le plus d'amertume, la nostalgie des jours incertains. Les joies y paraissent plus pures, la foi plus profonde, les enthousiasmes plus fervents. Est-il temps encore d'oublier que des hommes vous suivent, vous attendent, que vos gestes sont interprétés, vos paroles recueillies ? Est-il temps encore d'être libre ?

François exprima son désir de reprendre la vie d'ermite. Il demanda conseil à l'Evangile sans trouver dans l'exemple du Seigneur un assentiment qui pût le décider. Enfin, il envoya frère Masseo pour consulter en son nom Claire, puis Silvestre, sur ce propos. La sœur de Saint-Damien, l'ermite du Subasio firent parvenir à François, sur l'instigation de Dieu, la même réponse : « Notre Seigneur veut que tu continues de prêcher, car Dieu ne t'a pas appelé seulement pour ton propre salut, mais aussi pour le salut des autres ».

« Au nom de la sainte obéissance », François ne disputa pas davantage, ne douta plus. Il se leva aussitôt et dit à Masseo : « Eh ! bien, mettons-nous en route ! » Avec le frère Ange, les deux hommes s'en furent en direction de Bevagna. Au cours de ce nouveau voyage eut lieu la prédication aux oiseaux. Dieu ne lui témoignait-il pas ainsi, par l'intermédiaire de ses plus charmantes créatures, le besoin que le monde avait de sa parole inspirée ?

Alors François reprend confiance. Pendant plusieurs saisons encore il va parcourir les chemins de la vallée, les

sentiers de la montagne. Il s'éloigne de plus en plus d'Assise pour s'en aller là où on l'attend le moins, où sa mission reste ignorée. Au printemps de 1213, il est dans la province de Romagne. Comme autrefois, il prêche sur les places des bourgs, à l'entrée des villages. Il pénètre aussi dans les châteaux forts avec les ménestrels et les troubadours. N'est-il pas le « jongleur de Dieu » ? Un jour de mai, il y a fête et tournoi au château de Montefeltre pour la majorité d'un jeune page qui va être armé chevalier. Sans attendre l'heure des chansons, la messe terminée, François appelle dans la cour du château seigneurs et damoiselles, et se met à développer sur le mode lyrique ce distique populaire :

*« Si grand est le bien que j'attends
Que toute peine m'est un plaisir... »*

Un jeune comte de l'assemblée vint, aussitôt après, trouver François pour lui demander ce qu'il convenait de faire pour sauver son âme. Et le poète de répondre avec cette courtoisie dont, à aucun moment, il ne s'est départi :

— Mon fils, va d'abord prendre ta part du banquet et de la fête où tu es invité en compagnie de tes amis. Et ensuite, nous causerons tout à notre aise.

Quand l'entretien prit fin, après le tournoi, le comte Roland ne voulut pas demeurer en reste de générosité. Il offrit à François une montagne : « une montagne très solitaire, la « Verna », qui lui semblait tout indiquée pour des ermites et propice au recueillement. François accepta le don, mais non le titre de propriété. Pouvait-il posséder une montagne celui qui, certain jour, avait tout rendu à son père, même sa chemise ? Et ce n'est qu'en 1274, bien après la mort de François, que ses successeurs, moins scrupuleux sur la règle des frères mineurs, recevront l'acte de donation de l'Alverne...

Au cours de ces randonnées évangéliques d'Italie, toute

inquiétude a-t-elle quitté l'âme de François ? C'est peu probable. Il lui semble encore trop facile de glaner des âmes parmi les chevaliers et les manants, et bientôt il éprouve de nouveau le besoin de s'en aller vers les infidèles, de conquérir les êtres les plus hostiles, les cœurs les plus fermés à la grâce.

Au début de l'hiver 1213, François se met en route vers l'Espagne. N'ayant pu parvenir en Syrie, il ira trouver les infidèles au Maroc. Les Musulmans avaient été contraints, l'année précédente, de quitter le sol ibérique, mais François se proposait de suivre leurs traces jusqu'en Afrique afin de les convertir. Il s'embarqua à Pise pour l'Espagne afin de gagner le Maroc. Cette fois encore, il semble que la Providence se soit opposée à ses projets. Comme au temps de Foligno, quand il partait pour guerroyer dans les Pouilles, François tomba malade et dut, contre son gré, prendre le chemin du retour. Il rentra en Italie par le Midi de la France. Perpignan, Montpellier, Lunel, Avignon furent les étapes de son voyage. Par la vallée de la Durance et le col du Mont-Genèvre le « Poverello » atteignit enfin la plaine lombarde.

L'année suivante, François avait assisté au quatrième concile de Latran, mais toute cette période demeure obscure. Ce dont on peut être assuré, c'est que l'ordre ne cesse de s'étendre, gagnant de proche en proche. « On devenait en quelques heures membre de la fraternité, écrit Paul Sabatier, et il ne faut pas mettre en doute la sincérité de ces vocations, puisqu'elles avaient pour condition l'abandon immédiat, au profit des pauvres, de toute propriété. A peine reçus, ces nouveaux frères en recevaient d'autres à leur tour, et souvent devenaient, dans la localité même où ils se trouvaient, les chefs du mouvement ».

Dès 1213 selon Sabatier, un peu plus tard selon Joergensen, des « chapitres » bi-annuels rassemblèrent à la Portioncule les membres de la nouvelle confrérie. Ce ne furent tout d'abord que d'amicales réunions où les frères venaient écouter la parole de François et puiser à son

exemple, en sa présence, une nouvelle ferveur. On y échangeait des conseils et des confidences. Les aînés instruisaient les nouveaux venus, et bien souvent, François assignait à chacun le terme de sa mission. Ces sortes de conseils ne revêtaient cependant encore aucun caractère officiel. François devait les aimer ainsi, dans l'innocence de son cœur. En ce « petit lot de terre », adossé à la forêt, on voyait dès le matin, de la plaine et de la montagne, les petits frères venir deux par deux, conversant amicalement. C'était aux fêtes de Pentecôte, dans l'été rutilant, ou bien plus tard, à la Saint-Michel, quand la campagne est déjà touchée par l'automne.

Auprès des cabanés de branchages, devant la petite chapelle Sainte-Marie des Anges, les frères se reconnaissaient avec des paroles de joie et de « chastes embrassements ». Ils se voyaient chaque année plus nombreux. Déjà ils pouvaient évoquer bien des pays lointains qu'ils avaient parcourus, la Provence et la Sicile, l'Espagne et la France, les terres d'Allemagne et celles de Hongrie. Et chacun se tournait vers François, le bon maître, rendait compte de sa mission, confessait son inquiétude ou disait son espoir. « Ils mangeaient ensemble un frugal et joyeux repas, et puis François prêchait ». On évoque les foules du sermon sur la montagne, au temps du Christ, mais celle-ci était vraiment fraternelle, et François à sa tête, comme un humble berger qui voit sans cesse croître son troupeau, ne savait trop s'il devait s'en réjouir ou s'inquiéter d'être bientôt dans l'impossibilité d'apporter à chacune de ses brebis l'attention dont elle avait besoin.

CHAPITRE XI

FRANÇOIS DÉPASSÉ PAR SON ŒUVRE

« ... toute idée perd quelque chose de sa pureté dès qu'elle aspire à se réaliser. »

(ERNEST RENAN.)

Considérons François à ce moment glorieux de son existence. Le mendiant d'Assise est devenu, presque malgré lui, le chef d'un ordre dont la puissance croît sans cesse. C'est pourtant toujours bien le même homme. Les choses autour de lui ont pu changer. Lui-même n'a point varié. Il reste le « mineur », le plus humble, le maçon du Seigneur, et il considère avec une sorte d'étonnement ingénu le magnifique édifice qui est peu à peu sorti de ses mains. Le pauvre laïc, ignorant de la théologie, est écouté par le Saint-Siège. Il vient d'obtenir à Pérouse l'indulgence de la Portioncule, égale à celle que Rome accorde aux conquérants de la Terre Sainte. La misérable chapelle est maintenant presque comparable aux lieux sacrés où Jésus vécut et mourut.

L'ampleur de son œuvre déconcerte François. Cet édifice qu'il a bâti est-il d'une solidité à l'épreuve du temps et des vicissitudes humaines ? Ne va-t-il pas s'écrouler tout à coup devant lui ? Gardera-t-il dans l'avenir cette pureté,

cette harmonie, dont François l'a revêtu ? « L'immense multitude » dont le saint, quelques années plus tôt, annonçait la venue, elle est maintenant sous ses yeux. Mais son regard n'est pas assez perçant pour la dénombrer tout entière ; l'horizon n'est pas assez large pour la renfermer ; l'amour de François sera-t-il assez vaste pour l'embrasser ?

Les douze petits frères qui rentraient de Rome dans l'allégresse de savoir acceptée la règle de leur vie simple, à l'image de celle de Jésus, voici qu'ils se sont multipliés comme les épis d'une belle récolte. Ceux-là, François lui-même a voulu qu'ils fussent appelés les frères mineurs. C'était en relisant un passage de la règle, que le Poverello avait été soudain frappé par ce terme : *et sint minores* ! — « et qu'ils soient moindres que les autres hommes ! » N'était-ce pas là, exactement, ce que François réclamait pour lui et pour les siens ? « Je veux, dit-il, que cette fraternité s'appelle « ordre des frères mineurs ».

« Et vraiment, c'étaient de petites gens, des « mineurs », écrit Celano, soumis à tous, cherchant toujours l'occasion de s'abaisser et l'occupation qui leur vaudrait des injures. Ils voulaient ainsi s'enraciner dans l'humilité... »

En octobre 1216, un prélat français, Jacques de Vitry, écrivait d'Italie à ses amis lointains :

« ...Un grand nombre de personnes des deux sexes, et parmi elles beaucoup de riches et de gens du monde, ont tout abandonné, pour l'amour du Christ, et ont renoncé au monde. On les appelle maintenant « frères mineurs », et je dois dire qu'ils sont tenus en grand honneur par le pape et les cardinaux. Cependant, ils ne s'occupent point des affaires temporelles, mais travaillent incessamment à sauver des âmes de la vanité du monde, pour les empêcher de périr. Et déjà la grâce de Dieu leur a permis de faire une riche moisson. »

Ce n'est pas seulement parmi les hommes que s'est étendu le mouvement franciscain. Le petit couvent de Saint-Damien lui aussi est devenu trop étroit pour les jeunes filles qui ont voulu suivre les traces de Claire. Et voici que



Cl. Gtraudon

GIOTTO. — *Saint François prêchant aux oiseaux*
Musée du Louvre



Cl. Allnari

GIOTTO. — *Saint François recevant les stigmates*
Eglise Santa-Croce, Florence

les époux et les épouses se tournent à leur tour vers le Poverello : « Et nous, qui avons charge d'âmes, que devons nous faire pour suivre la voie du Seigneur et préparer notre salut ? »

Le tiers-ordre ne fut institué qu'en 1221, mais il existait pratiquement bien auparavant, dès l'instant où des hommes et des femmes mariés, sans observer complètement la règle des mineurs, adoptèrent leur genre de vie en faisant vœu de pauvreté.

Parfois l'enthousiasme était tel, que la population tout entière, hommes et femmes, riches et pauvres, époux et célibataires, se jetaient sur les pas de François, abandonnaient foyers et travaux pour suivre le Poverello. Mais que pouvait-il donc pour cette foule disparate ? Quelle part de chimère y avait-il dans cette ferveur ? Combien d'âmes résisteraient à l'épreuve ?

François ne pouvait pourtant rejeter ceux qui venaient à lui. Le tiers-ordre naquit par nécessité. Il permit d'accueillir tous ceux qui voulaient pratiquer l'idéal franciscain sans renoncer entièrement à leur existence mondaine. François comprend qu'il importe surtout de créer un esprit pour réformer les âmes. C'est cet esprit qui incitera Sabatier et Renan à voir dans l'ordre franciscain des « aspirations politiques et sociales ».

Mais, de cette riche moisson dont parle Jacques de Vitry, François sent déjà que tout ne sera pas de pur froment. C'est alors qu'il confie à ses amis de la première heure ces paroles prophétiques :

« L'ordre, à ses débuts, connaîtra des fruits d'une douceur et d'une suavité exquises. La seconde récolte sera déjà moins agréable, et, enfin, nous en cueillerons de si amers qu'ils seront immangeables, car malgré leur parfum et leur apparence savoureuse, leur acidité sera telle que personne ne les pourra goûter. » Et François de conclure en citant la parole du pêcheur qui ne garde dans son filet, d'une pêche trop abondante, que les plus beaux poissons.

François ne s'est jamais mépris sur les hommes. Il

connaît leurs moyens et leurs limites. Combien de fois n'a-t-il pas dit à celui qui venait s'agenouiller devant lui : « Petit frère, es-tu bien sûr de pouvoir vivre selon les trois vœux d'humilité, de pauvreté, de chasteté ? » Il sait que le désir des choses ne suffit pas toujours à leur accomplissement. Il ne s'est jamais attaché à retenir une âme incertaine, à garder un cœur qui n'était pas entièrement conquis par la grâce. Jean de Capella, qui un soir, à Rivo-Torto, avait pris son chapeau et franchi le seuil d'une maison ouverte à la misère, Jean de Capella avait eu beaucoup de disciples. François sentait s'agglomérer au noyau qu'il avait formé dans l'enthousiasme et dans la foi, une matière trop abondante pour qu'elle fût toujours aussi riche.

On pourrait croire qu'il accepte cela avec indifférence. Il ne témoigne d'aucune révolte. Il ne fait rien pour éprouver ceux qui seront, demain peut-être, des brebis galeuses. Il n'envisage aucun noviciat, ne veut penser à aucune contrainte : Libre, on est venu à lui ; libre, on peut le quitter. Il a trop aimé la nature pour ne pas accepter d'être soumis à ses lois. Sans doute a-t-il considéré tout ce qu'il faut de vil charbon pour produire un diamant, toutes les scories que le fleuve entraîne avec soi... Mais qu'une fleur surgisse d'un buisson touffu, qu'une source pure jaillisse des eaux souterraines, c'en est assez pour justifier de si longs efforts et tant de déchets alentour. Qu'une âme soit gagnée à Dieu, c'est assez pour justifier sa mission et oublier tous ceux que les peines du voyage auront arrêtés en chemin.

François est déjà résigné, mais l'amertume vient le visiter. A trente-cinq ans, parvenu au sommet de son ascension, il peut voir encore les fraîches prairies qu'il parcourait hier en chantant. Déjà, l'autre versant est sous ses pas, le versant dont la gloire est celle du couchant... Il ne sait pas que de nouvelles cimes l'attendent, plus hautes encore que celle-ci où le voici parvenu, des cimes où il pourra s'écrier : « *Loué sois-tu Seigneur, avec toutes les créatures !...* », des cimes où Dieu, enfin, lui apparaîtra face à face.



Les chapitres de la Pentecôte et de la Saint-Michel qui permettaient aux Frères de se retrouver entre eux donnaient aussi à François le moyen de mesurer « cette troupe sans cesse grossissante (1) ».

Aux amicales réunions du début, succédaient maintenant de véritables congrès auxquels participaient, non seulement des frères ravis dans le Seigneur, non seulement des âmes simples, mais des prêtres, des clercs, des savants, des nobles, tous ceux qui avaient pris François pour chef dans cette nouvelle croisade vers Dieu. Ceux-là sans doute voyaient déjà dans les chapitres bi-annuels autre chose que la joie « d'un frugal et joyeux repas », en attendant la parole de François. Ils en espéraient des directives, l'organisation de ce nouvel ordre qui pouvait de moins en moins se contenter des simples ordonnances communiquées par François dans sa première règle. Et pourtant était-il besoin d'organiser une vie de laquelle François avait pris soin d'exclure tout ce qui pouvait constituer une entrave à la pure contemplation et à la prière ? N'avait-il pas recommandé tout d'abord à ses compagnons d'aller sans souci du lendemain comme les alouettes du Seigneur ? Chacun ne pouvait-il vivre dans l'innocence et dans la paix ? François cherchait en vain ce qu'il pouvait codifier d'un état si peu conforme à tout ordre social. Il savait que son ordre subsisterait tant que la foi qui l'avait fait naître vivrait dans les cœurs... Mais c'est peut-être celle-ci qu'il sentait chancelante chez certains, et c'était elle qu'il craignait de voir sombrer sous la science et l'érudition qu'apportaient avec eux les nouveaux frères, familiers des églises et des palais.

Il comprenait bien que, parmi tant de nobles seigneurs, tant de clercs venus vers lui, tous ne s'étaient pas dépouillés de leur orgueil en même temps que de leur bien...

(1) G.-K. Chesterton : *Saint François d'Assise*.

Pouvait-il dire encore : Nous, les frères mineurs, que sommes-nous d'autre que les chanteurs et les jongleurs de Dieu ? »

En ce jour de Pentecôte 1217, il se rendait à la Portioncule le cœur chargé d'inquiétude.

— Quand je me trouverai au chapitre, confiait-il alors au pèlerin qui l'accompagnait, les frères me demanderont de prêcher, comme d'habitude, et il faudra bien que je le fasse. Mais que dirai-je si, là-dessus, tous les frères, quand j'aurai fini, se mettent à me crier qu'ils ne veulent plus que je sois à leur tête, parce que je ne suis pas éloquent et instruit autant qu'il convient, et que je suis bien trop simple et trop petit, et qu'ils ont honte d'avoir au-dessus d'eux un chef aussi mesquin et d'aussi piètre mine...

Il en est à l'instant où tant de supériorité selon l'ordre social risque de l'effrayer. Dans son humilité, il n'a osé encore ni la juger, ni la blâmer. Un temps viendra pourtant où François s'écriera :

— Sainte, pure simplicité, tu fais honte à toute l'intelligence de ce monde et à la malice de la chair !

A présent seulement, semble-t-il, François prend conscience qu'il est un chef, qu'il l'est devenu un peu plus chaque jour, malgré lui, par la force de cette foi qui précipite les foules vers lui. Jusqu'alors il s'est défendu d'être le maître de qui ou de quoi que ce soit. On a vu comment il mit Bernard à la tête de la petite troupe qui se rendait à Rome, durant l'été de 1210. Jusqu'à présent, il a toujours revendiqué le droit d'être le dernier de tous, le plus humble, ainsi qu'il l'exprimait un jour à Masseo.

Et pourtant le pape l'a désigné pour être le gardien de ce troupeau. Au nom de tous il a juré obéissance à l'Eglise. Il est responsable devant elle et devant Dieu. Lui seul a pouvoir d'accueillir les nouveaux frères à la Portioncule, de leur remettre la robe de bure et la ceinture de corde qui les désignent désormais comme les pauvres du Christ. C'est bien là la charge d'un guide.

Il ne s'agit plus maintenant de vagabonder sur les

chemins d'Ombrie, de balayer les églises, de chanter dans le matin auprès des moissonneurs ou des bûcherons. Une tâche plus lourde pèse sur les frêles épaules du Poverello. Le voici à la Portioncule comme au centre d'un monde vers qui convergent tous ceux qui ont cru en sa parole ou en son exemple. Saura-t-il ne pas les décevoir ? Est-il bien digne de sa mission ? Et le doute revient vers le saint, comme il hante sans cesse l'esprit du génie. Des frères toujours plus nombreux viennent vers lui des contrées d'Italie, d'Ombrie, de Toscane, de la Marche d'Ancône, et des provinces lombardes, des Pouilles et de Sicile, et de plus loin encore...

On raconte que vers ce temps, François vit en rêve une petite poule noire entourée d'une quantité de poussins qui pépiaient à qui mieux mieux, réclamant le grain qui nourrit et l'aile qui protège. Et la pauvre poule ne parvenait pas à cacher sous ses ailes cette couvée trop nombreuse. « Cette poule, pensa François en s'éveillant, n'est-ce pas moi ? Ne suis-je pas comme elle, petit et noir et pareillement intenable de protéger mes enfants ? »

Une fois encore, le songe apparaît chez François comme une sorte d'avertissement. Il semble annoncer à chacune des grandes étapes de sa vie une réalité prochaine. A Spolète, il l'a ramené vers Assise. Cette fois, il s'insinuera en lui jusqu'à le conduire bientôt à Rome pour demander au pape de le relever de sa charge.

Au chapitre de 1217, tout sourit pourtant au triomphe de François. Les frères ont écouté sa parole dans le silence et l'attention. Les foules sont accourues vers la Portioncule. Un grand concours de peuple a communie dans le même élan vers Dieu. Et le soir venu, combien d'êtres ont repris le chemin du foyer, l'âme chavirée, le cœur ému, tout prêts à suivre, eux aussi, les pas de François !

Celui-ci ne se contente pas de parler aux âmes qui l'écoutent. Il est effrayé de sa tâche, et cependant il la veut toujours plus large, plus accablante. Il pense à tant d'êtres lointains vers qui il faut aller, par delà les monts qui

ferment l'horizon d'Assise. Il sait que sa mission est grande comme le monde. Il partagera donc son domaine en « provinces » pour envoyer vers chacune d'elles des petits frères, deux par deux, afin d'évangéliser les athées et les infidèles. Dieu n'a point limité son ordre aux contrées voisines, aux missions trop faciles. En ce chapitre nouveau, il enverra des frères vers l'Allemagne, la France, la Hongrie, l'Espagne, jusque vers la Terre Sainte et vers l'Afrique.

« Allez ! leur dira-t-il, et marchez deux à deux, humbles et doux, gardant le silence jusqu'après tierce, priant Dieu en vos cœurs, évitant avec soin toute parole vaine ou inutile. Soyez aussi recueillis pendant ce voyage que si vous étiez enfermés dans un ermitage ou dans votre cellule, car partout où nous sommes, partout où nous allons, nous portons notre cellule avec nous : frère corps est notre cellule et l'âme est l'ermite qui l'habite, pour y prier le Seigneur et méditer (1) ».

Comme les oiseaux de Bevagna, les frères mineurs allaient s'élancer aux quatre coins du monde pour y remplir la mission dont François les avait chargés. Lui-même choisit la France pour y porter la parole du Christ. Peut-être s'est-il souvenu à ce moment du pays de sa mère, des terres où Bernardone aimait voyager, de cette Provence lumineuse dont les chants ont bercé son enfance et charmé sa jeunesse ? A son tour, il ira chanter, pour la seule gloire divine, car s'il est le chef d'une tribu trop nombreuse, il est encore, il est toujours le solitaire, le vagabond ; il est, comme aux beaux jours de sa jeunesse, « le jongleur de Dieu »...

Et le voici parti dans le printemps de Toscane, ayant retrouvé son enthousiasme, la confiance qui le portait jadis au long des chemins clairs. Peu à peu, à mesure qu'ils s'éloignaient les uns et les autres de la Portioncule, les

(1) Cité par P. Sabatier.

frères se séparaient. Il y avait un adieu à chaque croisée de routes. Bientôt François fut seul avec un compagnon. L'histoire ne nous dit pas lequel avait été admis à ce voyage vers la Provence. Mais le bel élan qui portait François allait buter contre un obstacle. Le Poverello ne reverrait point cette fois le sol français dont il était un peu le fils.

En arrivant à Florence, il se rendit chez le cardinal Hugolin qui venait lui-même de s'y installer, venant de Gênes. Cette rencontre était-elle préméditée par François dans l'intention, comme le suggère Joergensen, de demander au cardinal « de prendre en mains sa cause et celle de ses frères » ? Au contraire, n'eut-elle d'autre raison que la sympathie qui liait déjà le prélat à l'apôtre ? On ne le saurait dire exactement.

François avait fait la connaissance de ce robuste vieillard au cours de la curie pontificale à Pérouse. Sans doute l'ordre des frères mineurs avait-il déjà retenu l'attention du cardinal ? Mais c'est de cette rencontre à Florence que date incontestablement la part active qui reviendra, désormais, à Hugolin dans le développement et l'organisation de la confrérie franciscaine. Par lui, elle va brusquement perdre son caractère de spontanéité, sa dernière fraîcheur pour prendre « une forme définie », devenir une chose organisée. Selon le biographe du cardinal Hugolin, cette rencontre va « faire sortir l'ordre des frères mineurs de l'insécurité ».

L'histoire peut s'en féliciter. Tout ce que l'ordre franciscain devait apporter, au cours des années et des siècles suivants, dans le domaine moral et social, dans l'épanouissement artistique, on le doit à cet homme qui va permettre à une chose menacée, de durer. François fut l'inspiré ; Hugolin sera l'organisateur. C'est lui qui va recueillir la semence jetée par François aux quatre vents de l'esprit. Sans doute les prochaines moissons n'auront-elles plus la pureté de la première récolte. « Toute idée, pour réussir, a besoin de faire des sacrifices ; on ne sort jamais immaculé

de la lutte de la vie. Concevoir le bien, en effet, ne suffit pas ; il faut le faire réussir parmi les hommes. Pour cela des voies moins pures sont nécessaires (1) ». En l'adaptant aux nécessités des choses terrestres, au moule des conditions humaines, Hugolin va déformer l'idéal du saint, lui ôter ce qu'il avait de plus frais, de plus beau. On lui en a fait grief. Il ne pouvait cependant en être autrement. L'œuvre de François, dans sa forme initiale, était destinée à périr si un homme ne s'était trouvé là pour la plier aux mesures de l'homme. Ce qui devait en rester justifie encore la tâche d'Hugolin.

Il est vrai, néanmoins, que ce jour de mai 1217 marque une grande date dans la vie de François. C'est celui où, pour la première fois, il va s'écarter de l'ordre dont il est le fondateur et demeure le chef. Désormais cet éloignement ira grandissant. Comme un fruit mûr, l'œuvre du Poverello va se détacher de celui qui, jusqu'alors, en a porté le poids, devenu maintenant trop lourd. Il appartient à d'autres de la poursuivre, d'assurer les futures récoltes. Ce qu'il veut conserver, ce n'est point tant la direction, ni même la paternité de son ordre, c'en est l'esprit. Il sollicitera, il acceptera toutes les servitudes, tous les amendements. Mais, jusqu'au bout de sa vie, il maintiendra avec une intransigeance magnifique ce qui fait le fond de l'ordre qu'il a créé : le mépris des biens et celui de la science, l'état de pauvreté et l'esprit d'humilité. En deux ou trois occasions, et pour ces seules raisons, il aura le geste de colère de Jésus face aux vendeurs du Temple. Comme lui, il chassera les perturbateurs, et jusqu'en son testament il redira cette parole qui est tout le secret de la vie dont il avait rêvé, et que lui-même a vécue : « Et il faut que les frères ne demeurent jamais nulle part autrement que comme des étrangers et des pèlerins. »

En rencontrant le cardinal Hugolin, François ne renonce pas seulement à son ordre. Il renonce aussi à

(1) Ernest Renan : *Vie de Jésus*.

lui-même. « Au nom de la sainte obéissance » celui qui, jadis, désobéit à son père et, contre tous, sut vivre la vie qu'il s'était assignée, voici qu'il abandonne un voyage dans lequel il trouvait, non seulement une joie, — ce qui pour lui eût été peu, — mais l'accomplissement d'une mission promise au Seigneur.

« Frère François, avait dit Hugolin, en apprenant les projets du Poverello, je ne veux pas que tu t'en ailles par delà les Alpes ! Car il y a maints prélats, à la cour de Rome, qui ne sont pas très bien disposés pour toi ; et moi et les autres cardinaux qui te voulons du bien, nous serons plus à même de te défendre et de te venir en aide si tu ne t'en vas pas trop au loin. »

A peine s'est-il confié à un maître, et déjà la diplomatie guette cet homme qui jamais n'a transigé avec sa vérité ! Il défend son point de vue un moment, avec douceur et discernement :

— Mais, Monseigneur, c'est une grande confusion pour moi d'envoyer mes frères au loin et de rester paresseusement ici, sans partager toutes les tribulations qu'ils vont subir !

Mais Hugolin insiste. Peu lui importe que l'ordre s'étende à travers le monde, s'il n'est auparavant organisé en Italie. François finit par céder. Il envoie frère Pacifique en France et revient lui-même vers Assise.

Ayant accepté tacitement de prendre en mains l'ordre des frères mineurs, le cardinal aura soin de parer au plus pressé : donner aux nombreuses femmes qui ont suivi l'exemple de Claire une règle de vie monastique. Dès l'été de 1217, il s'occupe de ce qui lui paraît le plus dangereux pour l'avenir de l'ordre et son bon renom. Il ne pouvait être question de laisser à d'autres couvents le caractère familial qui régnait à Saint-Damien, cette atmosphère de confiance qui permettait aux frères mineurs de trouver chez les Clarisses de véritables sœurs. Aussi bien, cet ordre n'a-t-il porté ce nom que beaucoup plus tard. Il n'était

alors question que d'un seul ordre groupant hommes et femmes sous les mêmes vœux. Le respect de ceux-ci supprimait toute possibilité de licence. Mais Hugolin connaissait assez les hommes pour ne pas avoir toute foi en leur pureté. En deux ans, il fera des compagnes de François des nonnes cloîtrées selon la règle de saint Benoît, rendue plus sévère encore selon le vœu même de François sur le chapitre du renoncement et de la pauvreté. Plus tard, cette règle sera adoucie, l'interdiction de toute propriété levée contre le gré de Claire, demeurée fidèle jusqu'à sa mort au plus pur esprit franciscain, ayant fait de Saint-Damien « la tour fortifiée de la suprême pauvreté ».

L'amitié disparue, la mutuelle assistance que les frères et les sœurs se portaient les uns aux autres désormais interdite, le vœu de pauvreté lui-même menacé, l'ordre des Clarisses va se développer en dehors, non seulement de François, mais de l'ordre des frères mineurs dont il était pourtant, primitivement, partie intégrante. François ne pouvait et ne voulait encourir une responsabilité pour laquelle il n'était pas fait. Tout, dans sa nature même, s'opposait à une organisation rationnelle. Il était l'homme de l'inspiration, de la Providence et du hasard. Il comptait trop sur Dieu pour s'inquiéter de soi-même et de ceux qui venaient à lui.

Le rêve des poussins lui apparaît comme un avertissement du ciel. Sans doute y a-t-il longuement réfléchi, tout au long de cet automne qui fait suite à la mission manquée en France. François éprouve maintenant le besoin de se démettre de cette charge qui l'opprime. Il est toujours l'homme qui se dépouille de ce qui peut arrêter son élan, ternir sa foi. Comme il s'est libéré de sa richesse, il aspire maintenant à se libérer de son œuvre. Même elle, ne le retiendra pas. Il se veut sans cesse disponible devant Dieu. La solitude reste son lot, son privilège, et peut-être sa joie. Ce pèlerin sans gîte se doit peut-être aussi de rester sans amis.

Au cours de l'hiver suivant, François et Hugolin se

rendirent à Rome. On ne sait si ce fut sur l'instigation de l'un ou de l'autre. Pour la première fois, le Poverello allait se présenter devant le nouveau pape, Honorius III, et le cardinal Hugolin, écrit-il, était partagé entre la crainte et la joie. Il admirait toutefois la ferveur du saint et sa candide simplicité. Enfin, « plein de confiance dans la miséricorde du Tout-Puissant, qui n'abandonne jamais ceux qui recourent à lui dans leurs nécessités, il l'introduisit auprès du seigneur pape et des vénérables cardinaux ».

Présenté par Hugolin, François, cette fois encore, ne laissera pourtant à nul autre qu'à lui-même le soin de défendre sa cause, ni de poser sa requête. Il s'agit d'une chose aussi grave que celle qui l'amena, quelques années auparavant, devant Innocent III. Il vient demander au Souverain Pontife de le décharger d'une tâche qu'hier il sollicita. Non point qu'il y renonce, mais parce qu'elle semble aujourd'hui accomplie, ou pour le moins guidée sur une voie où elle n'a plus désormais qu'à s'étendre. Pour François, une sorte de miracle s'est réalisé. Il a fait jaillir une source intarissable. A d'autres d'en guider les eaux, d'en modérer l'impétuosité, d'en canaliser le courant. Telle sera la tâche d'Hugolin. François, lui, ne descendra pas dans la plaine où cette eau pure, jaillie de sa foi, ira fertiliser des lieux arides, mais perdre aussi sa pureté. Il demeurera sur la montagne où la merveille s'est produite. Il lui reste maintenant à prier, à louer le Seigneur. Le « jongleur de Dieu » se veut fidèle à soi-même. Les choses, autour de lui, auront beau évoluer, lui ne changera pas. Il n'est pas de ceux qui s'adaptent aux circonstances, non plus qu'aux nécessités. « Pour son troupeau, François dut céder un peu, malgré lui, aux humaines fragilités ; pour lui-même, jamais (1) ! » Aujourd'hui, devant le pape, il est, comme hier, un enfant tout pénétré d'amour.

« Devant cette auguste assemblée, et après avoir reçu

(1) R. P. Sertillanges : *Préface aux Opuscules de Saint François*.

du pape sa bénédiction et la permission de discourir, François prit la parole sans trembler. Son esprit était si plein d'ardeur qu'il ne se tenait pas de joie et que tout en parlant il s'agitait, dansant presque, non comme un baladin, mais comme un homme brûlé par le feu du divin amour. »

Ce bref récit de Celano est d'une singulière éloquence. Il peint l'un des moments les plus caractéristiques de la vie spirituelle de François. Il jette sur son caractère une lumière qui l'éclaire mieux que maints ouvrages dogmatiques. Pour qu'un clerc comme Celano ait osé écrire en son temps et pour l'Eglise elle-même, ces quelques phrases, il faut bien que leur vérité ait été plus forte que le ton des préjugés. Il est évident, — et sans que l'on puisse justement s'en étonner, — que la tradition catholique et les sacrés canons ont pesé lourdement sur la légende franciscaine. La fraîcheur qu'elle revêt pourtant, combien dut-elle être plus belle encore pour qu'à de tels instants elle ait pu faire ainsi craquer les cadres, entr'ouvrir un domaine charmant où se rencontrent, sans que jamais la piété ait à en souffrir, tant d'ingénuité, de fantaisie, une pureté où l'ironie se mêle à la candeur, la poésie au burlesque, où François apparaît tout à coup sous l'aspect désinvolte et bouffon qui marque, en quelque point, tous les génies. Ici, touchée par la grâce divine, cette fantaisie atteint au sublime.

On voudrait un instant faire halte dans le récit de tant de courage, de ténacité, d'enthousiasme, de foi, dans la succession de toutes les folies et de toutes les grandeurs qui parsèment la vie de François. Au moment où cette destinée redevient solitaire et va gravir des cimes dont l'âpreté et le tragique dépasseront notre entendement, il convient de s'arrêter devant cette fraîcheur qui n'est point la dernière, mais la plus exaltante, et de considérer ce tableau qu'aucun peintre ne nous a transmis.

Ecoutez Celano : « Aussi, bien loin d'exciter le rire, il arrachait à tous les assistants des gémissements douloureux. Emus au plus haut point, ils admiraient la puissance

de la grâce divine qui donnait à cet homme de tels accents. »

Jamais, dans ce brillant aréopage, un tel spectacle ne s'est présenté. Qu'on imagine devant la magnificence pontificale, au milieu de la pourpre cardinalice, des soieries chatoyantes, de l'éclat d'un luxe justement fait pour impressionner les témoins, qu'on imagine parmi tant de faste et de pompe, ce petit homme en robe grise, la corde autour des reins, volubile et joyeux, esquissant de ses pieds nus, face au trône du pape, où tant de grands se sont prosternés, un subtil pas de danse...

Ah ! c'est bien l'instant où il peut s'écrier : « Et nous, que sommes-nous d'autres que les chanteurs et les jongleurs de Dieu ? » Il est alors vraiment le bienheureux, l'homme sur qui ne pèse plus aucune des entraves sociales ni humaines. Il est, à cet instant de pure liberté, le poète à qui tout est possible et permis ; il a le génie de la grâce. On évoque *la Danse des Nymphes*, *le Songe d'une nuit d'été*...

« Pendant ce temps, poursuit Celano, le vénérable évêque d'Ostie, plein d'inquiétude, priait Dieu de toute son âme pour que la simplicité du bienheureux ne fût pas tournée en dérision, car la gloire et le mépris devaient rejaillir sur lui, devenu le père de cette famille... »

Que le cardinal soit sans inquiétude ! Mais cette famille spirituelle est maintenant la sienne. Ce que François vient de demander avec tant de chaleur au « seigneur pape », c'est de le dégager de la direction de son ordre, d'en remettre les rênes entre les mains d'Hugolin qui saura le guider, le conduire là où il doit aller. Combien on regrette que ne nous soient pas parvenues les paroles de François à ce moment poignant de sa destinée ! Moment qui n'a d'égal que celui où le fils de Bernardone jetait aux pieds de son père à la fois son passé et ses biens. Cette fois, François dépose aux pieds du pape son œuvre temporelle. Il a besoin, pour en sauver l'esprit, de reprendre une liberté jadis si convoitée, si durement acquise. Il lui devient

nécessaire, à nouveau, de se dépouiller des plus chères entraves. Un jour, face à Assise, il se dépouillera ainsi de sa condition d'homme. Il laissera son corps entre les mains de ses petits frères pour rejoindre enfin Dieu. Et ce sera la dernière libération, celle qui ne s'accomplit qu'au jour du Seigneur.

Avant d'en arriver là, François aura encore beaucoup à vivre, à lutter, à souffrir. Il lui reste à connaître l'épreuve de la plus grande souffrance et de la plus grande joie, celle qu'il subira sur l'Alverne.

Mais voici maintenant que la liberté le reconquiert, et avec elle la solitude. Ce pas de dansé que viennent d'esquisser les pieds nus de Poverello, c'est un bond dans l'allégresse de n'avoir plus à compter que sur soi pour accomplir sa mission.

CHAPITRE XII

EST-IL INDIGNE ?

« Votre pasteur, ô mes brebis, ce n'est
[pas moi,
C'est un meilleur, un bien meilleur, qui
[sait les causes. »

.....

(VERLAINE.)

Le chapitre de l'année suivante, c'est-à-dire de la Pentecôte 1218, devait marquer officiellement la nouvelle direction donnée aux frères mineurs. La demande présentée à la fois par François et par Hugolin en Cour de Rome étant acceptée, le cardinal était reconnu désormais comme le « protecteur » de l'ordre. Déjà, depuis la rencontre de Florence, il a travaillé à la règle des futures Clarisses, il organise la confrérie des mineurs, rêve sans doute de réformes. Pourtant il n'est encore qu'un protecteur. Le chef est toujours François, sinon en fait, au moins en principe. Délivré de la responsabilité matérielle, le Poverello garde, aux yeux du monde catholique, la haute main sur son ordre. C'est cependant un acheminement sur lequel personne ne saurait se méprendre. Le chapitre de 1218 confirmera cette impression. Hugolin qui, pour la première fois, y assiste en qualité de « protecteur », paraît bien être le héros du jour, et en réalité le maître.

Il avait pour cela, non seulement sa belle et féconde carrière de prince de l'Eglise, mais aussi ce prestige extérieur nécessaire à l'homme qui doit dominer ou guider ses semblables. Après de fortes études à Bologne et à Paris, Hugolin avait défendu les droits de l'Eglise, construit des couvents, affermi des ordres. Devenu chapelain pontifical, puis évêque d'Ostie, il tenait le poste le plus important après la papauté, en attendant de s'asseoir lui-même sur le trône de saint Pierre en prenant le nom de Grégoire IX.

Au physique, Hugolin était un solide vieillard de soixante-dix ans, « avec une apparence extérieure à la fois très séduisante et très vénérable ». On ne saurait douter qu'en paraissant au chapitre, il n'ait produit sur tous ceux dont il allait devenir le guide une très forte impression.

« Les frères vinrent au-devant de lui solennellement, écrit Joergensen ; après quoi Hugolin descendit de son cheval, se dépouilla de ses habits luxueux et, nu-pieds et revêtu de la bure franciscaine, se dirigea vers la Portioncule. Là, il chanta la messe dans la petite chapelle, pendant que François faisait office de diacre et de lecteur. »

Le rite même de la cérémonie en exprime toute la signification. Entre ce cardinal à cheval et ces milliers de va-nu-pieds, — au double sens du terme, — un courant vient de s'établir. C'est le maître, ici, qui descend à l'image de ses sujets. Suprême grandeur et suprême habileté. Il les tient en mains pour toujours.

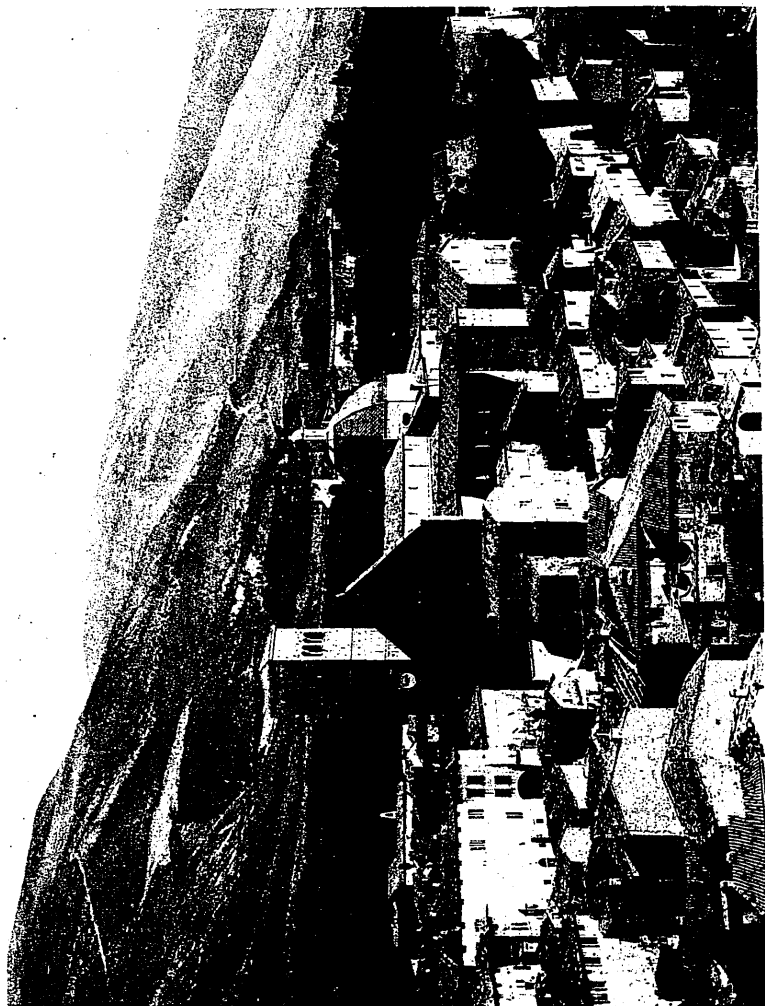
On a peine à s'imaginer, sous les récits mesurés des contemporains, le pittoresque et la couleur de ces chapitres de Pentecôte. Ces assemblées devaient participer à la fois de nos pèlerinages et de nos congrès modernes ; ayant, des uns, la foi et l'élan populaires, des autres, le mouvement, l'échange de courants et d'idées, le but politique et social.

Des jours, parfois des semaines auparavant, les frères mineurs, disséminés à travers l'Italie et l'Europe, se mettaient en route afin d'être fidèles au rendez-vous que, d'année en année, leur assignait François. Ils arrivaient aux pieds d'Assise par tous les chemins de la campagne. Ils



Cl. Bregl

GIOTTO. — *La Mort de Saint François*
Détail de la fresque de l'Eglise de Santa-Croce, Florence



Cl. Alinari

ASSISE. — *La Basilique de Saint-Rufin et le Monte Subasio*

avaient dormi dans les fossés, chanté au long des routes les louanges du Seigneur. A qui voulait l'entendre, ils contaient la grande fête vers laquelle ils allaient. Beaucoup des auditeurs plantaient là leurs soucis et suivaient ces pénitents vers les vallées d'Ombrie. Ils seraient tout prêts pour recevoir bientôt, des mains mêmes de François, la robe de bure et la corde.

La veille de Pentecôte, c'était déjà sur les pentes qui montent vers Assise, dans la forêt qui s'étend derrière la Portioncule, un vaste grouillement d'hommes gris... On s'installait au bord des champs, dans les clairières. La nuit venue, la belle nuit d'été, sous les étoiles, les petits frères, la prière dite, s'endormaient dans l'odeur des foin. Tant d'innocence emplissait la vallée que les bêtes elles-mêmes se taisaient, attentives...

Le lendemain matin, dès avant le jour, toutes ces ombres se levaient avec le cri du coq. On chantait matines. Des processions de frères s'acheminaient vers la chapelle de la Portioncule, qui devenait vraiment ce jour-là le centre et la lumière du monde franciscain dont elle était aussi le berceau.

Pendant ce temps, sur les routes voisines, les retardataires se hâtaient. Des évêques et des prêtres venaient des paroisses environnantes et d'au delà des monts. Et avec eux, tout un concours de peuple, par dévotion, par curiosité, par goût du pittoresque. Les uns accompagnaient un parent, un ami qui entrait dans les ordres. D'autres profitaient de ce jour pour rendre visite à un oncle, à de lointains cousins. On emportait des provisions pour déjeuner sur l'herbe et, comme les bons frères, pour « manger ensemble, gaiement, en louant le Seigneur ».

Bonaventure parle de cinq mille assistants. Il ne semble pas que ce chiffre soit exagéré, si l'on considère l'extension rapide de l'ordre et le mouvement de vive curiosité qu'il suscitait parmi le peuple. Quand tout le monde était réuni, quand avait tinté la clochette de la Portioncule, un grand silence tombait sur la foule. On entendait alors les chants

d'oiseaux, le vent qui passait sur les plus hautes branches et, au loin, des sons de cloches, les cloches cristallines d'Assise, qui semblaient vouloir s'associer, elles aussi, au chapitre des mineurs.

La présence d'Hugolin et de nombreux prêtres apportait au chapitre de 1218 un relief plus saisissant encore. Dominique, le chef d'un ordre également en plein essor, était venu. Il avait déjà rencontré à Rome, l'hiver précédent, François et le cardinal Hugolin qui les mit en rapports l'un avec l'autre, caressant l'idée de faire fusionner les deux ordres. Dominique, sur ses instances, proposa la chose à François. Hugolin alla même jusqu'à suggérer, en vue d'une réforme générale du clergé, de choisir désormais dans les deux ordres réunis les plus hauts dignitaires de l'Eglise. Mais François tenait à l'humilité de ses frères autant qu'à leur indépendance. « Mes frères sont des *minores*, et à Dieu ne plaise qu'ils deviennent des *majores* ! » s'écria François.

Il n'accepta pas davantage le projet d'union avec les dominicains. Mais le spectacle de ce chapitre auquel il lui était donné d'assister, l'exemple des frères mineurs, amenèrent peu à peu Dominique à modifier de fond en comble la règle de son ordre et à embrasser, lui aussi, la pauvreté évangélique. Tant il est évident que la ferveur franciscaine était douée d'un extraordinaire pouvoir de sympathie... François avait pu douter de ses capacités de chef, d'organisateur. Il demeurerait pourtant l'inspiré, face à tous les raisonneurs.

A Dominique, qui s'étonnait qu'on n'eût pas pris soin de pourvoir au ravitaillement d'une si vaste assemblée, François avait répondu que chacun n'eût à s'occuper que des oraisons, et que pour le reste Dieu y pourvoirait. Et en effet, racontent les *Fioretti* : « Le Seigneur Jésus-Christ, voulant montrer que c'était bien lui qui s'occupait expressément de brebis si chères et de la foule de ses pauvres, fit en sorte qu'aussitôt la main de Dieu s'étendit sur les

habitants de Pérouse et de Spolète, sur ceux de Foligno, de Spello, d'Assise, et de toutes les régions d'alentour.

« Et tous ces gens venaient avec des ânes, et des mulets, et des chevaux chargés de pain et de vin, de fèves et de fromages, et de toutes les bonnes choses dont ils pensaient que ces bienheureux pauvres auraient besoin et pourraient user.

« Et en outre, ils apportaient des assiettes et des vases, petits et grands, et tout le reste des ustensiles qui pouvaient être d'usage ; et bienheureux s'estimait celui qui pouvait servir ces saints hommes avec le plus d'attention et de révérence, et offrir à toute cette multitude bénie les choses les plus nécessaires avec le plus d'empressement.

« Vous auriez vu là des soldats et des nobles occupés à servir, avec un plaisir et un dévouement infinis, cette troupe de saints. Vous y auriez vu des clercs zélés et fidèles courir de tous côtés comme de véritables domestiques.

« Vous y auriez vu la jeunesse fleurie de nombreux adolescents se consacrer à tous les soins matériels avec tant de respect que l'on aurait dit qu'elle servait, non point de pauvres petits frères, mais la personne même des apôtres de Notre-Seigneur-Jésus-Christ. »

La foi triomphait de la raison. François avait confiance en l'appui du Seigneur. Pourtant, ce même chapitre lui apporta aussi de cruelles déceptions. Des frères désignés aux missions de l'année précédente, beaucoup n'étaient pas revenus. On savait déjà, ou l'on apprit bientôt, que les « mineurs » envoyés en France avaient été pris pour des Albigeois et traités comme tels, que ceux d'Allemagne, jetés en prison comme hérétiques, eurent à subir le pilori et toutes sortes de cruautés. Ceux de Hongrie n'étaient pas plus heureux. Partout on les jugeait en schismatiques, faute par eux de pouvoir justifier de l'autorisation de prêcher que le pape leur avait accordée.

Aussi, lorsqu'il s'agit d'envoyer de nouvelles missions à l'étranger, le cardinal Hugolin fit-il observer à François la nécessité de munir les frères mineurs d'un document écrit

et paraphé par les autorités ecclésiastiques afin d'éviter à l'avenir des erreurs aussi pénibles. Les événements, déjà, donnaient raison à Hugolin. François, dans l'intérêt même de l'ordre, ne pouvait qu'approuver l'idée de son protecteur. Et dès le chapitre suivant, une sorte de sauf-conduit papal était remis à chacun des frères devant quitter la contrée d'Assise.

Tandis que s'organise l'ordre des mineurs sous l'activité du cardinal Hugolin, François réfléchit et souffre. On ne sait presque rien de ce que fut pour lui l'hiver 1218, mais il faut sans doute y placer le dramatique récit qu'aucun de ses biographes n'a omis, et qui aurait eu pour cadre l'ermitage de Sarteano, près de Chiusi (1) où François et quelques frères s'étaient bâti des huttes de branchages afin de passer les mois d'hiver en pleine montagne. François aimait cette retraite « en partie pour sa sauvagerie, en partie pour sa solitude », et cependant les tentations devaient venir l'y visiter. Thomas de Celano raconte, dans sa *Vita Secunda*, cette scène caractéristique. C'est à lui que nous l'empruntons :

« Le démon lui envoya donc une très grande tentation de luxure. Le bienheureux père, dès qu'il l'eut ressentie, quitta son vêtement et se frappa sans pitié à coups de corde en disant : « Eh bien ! frère Ane, aussi longtemps qu'il te plaira de t'obstiner, tu sentiras le fouet. La tunique appartient à l'ordre, il ne faut pas la déprécier. Mais si tu veux continuer dans cette voie, marche ! »

« Toutefois, voyant qu'en dépit de la discipline la tentation ne s'éloignait pas, bien que tous ses membres portassent la marque des coups, il sortit dans le jardin et se plongeait tout nu dans un tas de neige. Puis, la prenant à pleines mains, il en façonna sept bonshommes qu'il plaça devant lui. Alors, s'adressant à son corps : « Vois-tu, dit-il,

(1) Contrairement à ce que dit Joergensen (p.218) qui situe cet épisode à l'hiver 1219, et se contredit lui-même (p.308) en admettant que François ait passé cet hiver en Terre Sainte.

le plus grand c'est ta femme, ces quatre autres ce sont tes deux fils et tes deux filles, les deux derniers, ton serviteur et ta servante. Il faut te hâter de les vêtir car ils meurent de froid. S'il te répugne d'avoir à prendre soin de tant de personnes, que ton seul souci soit de servir uniquement le Seigneur. »

Cette scène, un frère en fut témoin au clair de lune. Quelle saveur dans cette anecdote et comme elle éclaire bien le caractère de François ! Aux assauts de la chair, lui, l'inspiré, répond cette fois par la raison. On dirait qu'il se moque de lui-même en bâtissant cette famille imaginaire dont il suppose un instant qu'il puisse avoir la charge. Et comment, lui, le vagabond, le pauvre bougre, pourrait-il entretenir et vêtir tous ces gens ? Il en serait bien incapable. Alors, ne vaut-il pas mieux servir le Seigneur qui ne demande que la foi et des prières !... Les joies de la chair, semble-t-il dire, ne paient pas de tant de soucis. Il dut rentrer dans sa hutte, apaisé, laissant au vent d'hiver le soin de faire disparaître cette famille de fantômes neigeux...

Mais François connut-il, dans sa jeunesse, tentation aussi forte ? Ce cas est à peu près le seul dont la légende fasse mention. Il tendrait à prouver que le Poverello subit alors une crise à la fois physique et morale. Dans l'échec des missions de 1217, dans l'inquiétude que lui donne la direction de son ordre, dans ces appels tardifs de la chair, on sent le doute gagner l'âme de François. Est-il donc indigne de sa mission ? Et comment, par quelles voies pourra-t-il désormais l'accomplir ? De nouveau, la prière est pour lui le refuge, la lumière. D'où cette longue retraite de Chiusi, dans la solitude montagnarde.

Au carême suivant, on le retrouve tout près de là, dans une île inhabitée du lac Trasimène, où il observera le jeûne pendant quarante jours et quarante nuits. L'hôte, qui l'avait reçu le jour du carnaval, le transporta secrètement selon son désir dans une île du lac pendant la nuit d'avant le jour des Cendres. François n'emportait que deux petits

pains. « Il s'installa dans un taillis épais, où les ronces avaient fait une sorte de cabane. »

« Et là, il se tint immobile, pendant tout le carême, sans rien manger ni boire. »

Quand son hôte vient le rechercher, au soir du jeudi saint, il vit que les deux petits pains étaient toujours là. Il n'en manquait que la moitié d'un seul...

« Et l'on croit que saint François a touché cette moitié de pain afin de réserver au seul Christ béni la gloire d'un jeûne de quarante jours, et afin de chasser, au moyen de ce petit morceau de pain, le poison de la vaine gloire (1) ».

Après les mois de solitude à Sarteano, ce nouvel isolement au milieu des eaux du lac Trasimène a-t-il apporté à François quelque apaisement ? Par le jeûne et par la prière, il a pu s'approcher plus près de Dieu. Cette fois encore, la nature a été l'intermédiaire, la conciliatrice entre le Seigneur et le Poverello. Ce n'est jamais en vain qu'il va vers elle. Il y devient pareil aux humbles fleurs des champs, aux oiseaux du matin, à ces poissons nacrés auxquels il aime aussi parler.

Ce que furent ces jours de méditations solitaires, nul n'en a rien su. Dialogue intime entre le Créateur et la créature, ils semblent déjà préparer l'Alverne. Le ton ne cessera de se hausser en un crescendo dramatique qui trouvera, sur la montagne de la Verna, son apogée. Comme au temps de sa jeunesse, François retourne vers ces « eremi » où sa foi allait chercher ses aliments, ses directives. Il paraît maintenant revivre une seconde jeunesse, recommencer le cycle de ses expériences.

L'ordre, qui s'est détaché de lui comme une branche trop lourde, continue de suivre sa destinée. François n'en est plus exactement le maître. En ce moment, c'est de nouveau entre Jésus et lui que le drame se joue.

Au chapitre suivant, comme de coutume il est à la Portioncule. Sous l'impulsion du cardinal Hugolin, de

(1) *Fioretti*, Ch. VII.

nouvelles missions sont formées pour l'étranger. Mais les frères partent maintenant munis de la recommandation d'Honorius III. Le Souverain Pontife tentait alors un nouvel effort pour délivrer les lieux saints et orientait vers l'Egypte les forces des Croisés.

Parallèlement, des missionnaires franciscains s'en furent vers le Maroc où, l'hiver suivant, ils subirent le martyre. Egide et quelques compagnons s'embarquèrent pour Tunis. Cette fois, François mit à exécution son vieux projet de voyage en Terre Sainte. On s'est étonné que le cardinal Hugolin n'opposât plus d'obstacle au départ de son protégé. Il semble pourtant assez normal que la présence de François lui parût beaucoup moins indispensable. Hugolin avait les mains libres et désormais tous pouvoirs pour agir. Peut-être l'absence de François devait-elle lui permettre — ainsi qu'à d'autres — d'activer certaines réformes auxquelles celui-ci se fût sans doute opposé.

Déjà le bulletin de recommandation distribué aux missionnaires ne vient-il pas, en dépit de la sagesse qui l'a motivé, à l'encontre des plus chères convictions de François ? Il est une sorte de privilège... Et le Poverello a dit, déjà, en une autre occasion : « Je ne demande à Dieu aucun privilège, sinon celui de ne point en avoir, d'être plein de respect pour tous les hommes, et de les convertir, comme le veut notre règle, plus par nos exemples que par nos discours. »

C'est dans cet état d'esprit que, la Saint-Jean venue, François se joignit à l'armée des Croisés et s'embarqua à Ancône, en compagnie de son ami des beaux jours, Pierre de Cattani. Il avait chargé le frère Mathieu de Narni de le remplacer à la Portioncule pendant son absence, et Grégoire de Naples, d'être son vicaire principal pour le reste de l'Italie.

« Ce qu'il voulait faire, c'était bien entendu, amener les Croisades en un double sens à bonne fin ; c'est-à-dire les porter à leur conclusion et à l'accomplissement de leur

dessein. Mais il souhaitait y parvenir par la conversion et non par la conquête ; c'est-à-dire par les moyens spirituels, et non pas matériels (1) ».

La traversée s'accomplit sans histoire. Un mois plus tard environ, François et ses compagnons débarquaient à Saint-Jean-d'Acre où, d'après divers récits et témoignages, d'autres frères franciscains auraient rejoint le Poverello.

On se mit aussitôt en route pour Damiette, en Egypte, afin de gagner le camp des Croisés qui, depuis plus d'un an, faisaient le siège de la place. Peu de temps avant l'arrivée du nouveau contingent, une grande bataille avait eu lieu, sans apporter plus de résultats que les précédentes. Un assaut général donné le 31 juillet fut repoussé par les Musulmans. François était bloqué dans le camp avec ses compagnons. Nul moyen de parvenir auprès des infidèles pour accomplir cette croisade pacifique dont il rêvait. Mais il ne lui fallut guère de temps pour comprendre que, sans avoir besoin d'aller vers les Musulmans, il aurait fort à faire dans le camp même de ceux qui prétendaient lutter pour le Christ. L'armée des Croisés était moins l'armée du Sauveur qu'un ramassis d'aventuriers dont la qualité morale était bien inférieure aux qualités guerrières. Le long siège devant Damiette, en annihilant l'activité combattive des troupes y laissait pénétrer de plus en plus la licence des mœurs. François entreprit aussitôt de porter remède à tout cela. Tel qui va loin poursuivre l'infidèle, s'aperçoit bientôt que l'ennemi est à sa porte.

Dieu pouvait-il donner la victoire à des soldats qui se disaient à son service et ne respectaient même pas ses lois ? Après l'assaut manqué du 31 juillet, les Croisés subissaient, le 19 août, une nouvelle défaite au cours de laquelle six mille d'entre eux restèrent sur le terrain. En vain François, prévoyant l'issue du combat, avait-il tenté de les dissuader d'attaquer.

— Je passerai pour un fou si je dis cela, et si je me tais,

(1) G.-K. Chesterton : *Saint François d'Assise*

je n'échapperai pas aux reproches de ma conscience, confiait François à Pierre de Cattani. Que t'en semble ?

« Et l'autre de répondre :

— N'attache pas d'importance au jugement des hommes, car ce n'est pas d'aujourd'hui que tu passes pour fou. Libère ta conscience...

Les chrétiens, ne voulurent rien entendre. Ils furent taillés en pièces.

François et un seul de ses frères, — Illuminé, selon Bonaventure, — parvinrent cependant peu après, peut-être à la faveur des pourparlers de paix, à pénétrer dans le camp des Musulmans afin d'y porter la parole sainte. Assez mal reçus aux avant-postes, à force de s'obstiner à réclamer le sultan, ils furent menés en sa présence sous bonne escorte. Mélek-el-Kamel les accueillit avec beaucoup de courtoisie et ne se refusa pas à entendre la prédication de François. Il se contenta de renvoyer le visiteur en lui disant : « Prie pour moi, afin que Dieu me révèle la religion qui lui est la plus agréable ! »

« Profondément ému par ses discours, il l'écoutait volontiers », dit Celano. Et grâce à un certain signe donné par le sultan, François et son compagnon purent même prêcher pendant quelques jours dans le camp mahométan. Mais ce fut vainement. Les deux frères rentrèrent bientôt parmi les leurs sans avoir pu convertir un seul infidèle. »

Il n'en était pas de même, heureusement, parmi les Croisés. Jacques de Vitry, qui se trouvait alors en Orient, a raconté dans une lettre célèbre combien l'exemple de François influait sur certains clercs et prieurs et, en général, sur les meilleurs éléments que comptaient les chrétiens d'Orient.

Le 5 novembre, Damiette tombait aux mains des Croisés. Ce fut le prétexte d'un pillage féroce, d'un débordement de cruauté et de convoitise.

« Comment imaginer, dans ces conditions, que François n'ait point secoué la poussière de ses pieds et n'ait point préféré, à la compagnie de ces bêtes sauvages, une visite

des lieux saints qui se trouvaient tout proches, et qui ne pouvaient manquer d'exercer sur lui un attrait irrésistible ? » remarque Joergensen.

Le doux saint d'Assise est de ceux qui doivent être sans cesse déçus par les hommes. Comme il n'a pu les diriger dans les voies de l'organisation, il ne saurait davantage les convertir en bloc. Il est le confident, l'ami, beaucoup plus que l'exhortateur et le maître. Son feu est l'étincelle, ce n'est pas le brasier qui ravage les foules et les entraîne vers sa lumière.

Mais François ne craint-il pas que Dieu se détourne de lui ? Il n'a même point trouvé en Orient le martyr, cette gloire de l'échec. Il semble que le Seigneur ait voulu, jusqu'au bout, préserver l'ami des oiseaux et des fleurs, le poète de son Eglise.

Et, comme au lendemain du chapitre de 1218, François se réfugia dans les solitudes de Sarteano et de Trasimène pour y retrouver Dieu, cette fois encore il ira vers Celui qui est à la fois sa consolation et son espoir.

Il quitta vraisemblablement l'armée des Croisés pour se rendre en Palestine, mais, sur une longue période de huit mois, on ne peut qu'émettre des hypothèses.

Paul Sabatier écrit à ce propos : « Combien n'aimerait-on pas pouvoir le suivre dans ce pèlerinage, l'accompagner par la pensée en Judée et en Galilée, à Bethléem, à Nazareth, à Gethsémani ! Que lui dit l'étable où naquit le fils de Marie, l'atelier où il travailla, le bois d'oliviers où il s'immola ? Hélas ! les documents nous abandonnent tout à coup complètement. Parti de Damiette fort peu de jours après la fin du siège (5 novembre 1212) il aurait pu aisément se trouver à Bethléem pour Noël. Mais nous ne savons rien, absolument rien, sinon que son séjour se prolongea plus longtemps qu'on ne s'y attendait.

« Des frères qui avaient assisté, à la Portioncule, au chapitre général de 1220 (Pentecôte 17 mai) eurent le temps de venir en Syrie et d'y trouver encore François ; ils ne purent guère y arriver que vers la fin de juin. Qu'avait-il

fait pendant ces huit mois ? Pourquoi n'était-il pas allé présider le chapitre ? Avait-il été malade ? S'était-il attardé à quelque mission ? Les renseignements que nous avons sont trop peu de chose pour qu'on ose hasarder même de simples conjonctures..

« Angelo Clareno a raconté que le Soudan d'Egypte, touché par ses prédications, ordonna que lui et tous les frères auraient libre accès au Saint-Sépulcre, sans avoir à verser aucun tribut. »

Parmi ces frères qui vinrent retrouver François aux lieux saints, on cite un laïc nommé Etienne. Ce serait lui qui, de son propre chef, à la suite du chapitre de Pentecôte, aurait décidé de venir avertir François des choses qui se passaient en son absence dans l'ordre des frères mineurs. Comme il arrive souvent, les deux disciples laissés par le Poverello furent les premiers à le trahir. Ils avaient institué, avec l'approbation d'autres frères des premières années, un nouveau règlement relatif aux jeûnes. François n'imposait dans sa règle que les jeûnes prescrits par l'Eglise. Le nouvel édit était beaucoup plus strict..

François était à table en compagnie de Pierre quand Etienne vint lui faire part de tout cela. Or, comme on était en un de ces jours nouvellement désignés pour le jeûne par les réformateurs, François, désignant le plat de viande posé devant eux, se tourna vers son compagnon :

— Messire Pierre, qu'allons-nous faire de ceci ?

— Messire François, nous ferons ce qui vous paraîtra bon, car c'est vous seul qui avez le pouvoir d'ordonner..

— En ce cas, reprit François, obéissons au Saint Evangile, et mangeons ce qui nous est servi ! (1) ».

Mais cette histoire de jeûne n'était pas la seule qu'apportait le messenger. Un mois à peine après le départ de François, le cardinal Hugolin accordait à plusieurs couvents de Clarisses cette même règle bénédictine que François avait déjà refusée pour les frères. Alors qu'il

(1) Johannès Joergensen : *Saint François d'Assise*.

recommandait dans sa règle, — également valable, à l'origine, pour les sœurs et les frères, — de céder la place à qui voulait la prendre (Rivo-Torto en fut un exemple) des bulles d'excommunication protégeaient désormais les Clarisses dans leurs privilèges. Contrairement encore à l'ordre de François, divers franciscains étaient admis à visiter les sœurs.

« Bien d'autres tristes symptômes s'étaient manifestés, écrit Paul Sabatier. Le bruit de la mort de François s'était même répandu, si bien que tout l'ordre était troublé, divisé et courait les plus grands périls. Les sombres pressentiments que François semble avoir eus étaient donc dépassés par la réalité. Le messenger qui lui apporta ces tristes nouvelles le trouva en Syrie, probablement à Saint-Jean-d'Acre. »

Alors François, le solitaire, comprit que sa tâche n'était pas achevée, qu'il avait une œuvre à défendre. Il n'entendait pas que, sous prétexte d'organisation ou de règlement, on vînt à en modifier l'esprit, à en détourner le sens. Il rassembla Pierre de Cattani, Elie, Césaire de Spire et quelques autres, et prit à Saint-Jean-d'Acre le premier bateau qui faisait voile pour l'Italie.

CHAPITRE XIII

LE SIMPLE DEVANT LES CLERCS

*« Et est richement accomplir le vœu
de pauvreté, d'y joindre encore celle de
l'esprit. »*

(MONTAIGNE.)

François débarqua à Venise à la fin de l'été. Tout animé d'une sainte colère, il se dirigea aussitôt vers Bologne qui allait devenir, — comme Paris plus tard, — le centre de l'esprit nouveau vers lequel penchait déjà l'ordre des frères mineurs : celui de la science opposé à l'amour. Bologne était alors, par excellence, la cité des lettres. Son université, la plus ancienne de toutes les universités d'Europe, était déjà célèbre. Les étudiants d'Italie et des pays voisins venaient y puiser aux sources mêmes l'érudition et la connaissance. Il s'y trouvait aussi beaucoup de frères mineurs entrés récemment dans l'ordre, qui découvraient là les éléments d'une régénération spirituelle dont ils sentaient, mieux encore que les humbles, la nécessité sociale et humaine. Ils ne concevaient point cependant qu'elle pût s'effectuer sans le secours de cette science au travers de laquelle les causes et les conséquences des choses leur apparaissaient de plus en plus clairement. Ils ne concevaient pas non plus que cette science même, ou

plus exactement l'exercice de cette science, fût incompatible avec la vie évangélique ordonnée par François à ceux qui le suivaient. Et déjà, schismatiques involontaires, ils allaient à l'encontre de l'idéal franciscain.

Tandis que François s'avancait par les routes de Vénétie, n'ayant comme de coutume d'autre bréviaire que son cœur, tandis que sa petite troupe, pieds poussiéreux, barbes hirsutes, cheminait au long des champs, les frères de Bologne étudiaient et priaient, le regard penché sur leurs livres. Ils avaient fait construire, avec l'approbation du cardinal Hugolin, une maison qu'on appelait dans la ville la *Maison des Frères*. C'était plus qu'un couvent, une sorte de collège.

En apprenant cela, la hâte de François ne pouvait que s'accroître. Était-ce donc ainsi que les nouveaux venus se conformaient à la règle qui disait aux frères de demeurer partout comme des « étrangers et des pèlerins », de ne rien posséder en propre et d'aller nu-pieds sans autre bien que la foi en Dieu ? Il ordonna, dès son arrivée, l'évacuation immédiate de la Maison des Frères, sans souffrir aucune exception, même pour les malades.

Déjà, en une autre occasion, il a jeté bas les tuiles dont on achevait de couvrir un abri près de la Portioncule. Il ne veut pas enfermer entre les murs d'un cloître cette foi qui, jadis, aux premiers temps de l'ordre, emportait tant d'hommes libres dans la pure lumière du matin. Pour ceux qui désirent le silence et la solitude, Dieu a réservé les grottes de la montagne, ces « eremi » où lui-même si souvent s'est retiré, loin du monde et loin des hommes. Le spectacle de la nature, le ciel, la pierre dure, constituent bien mieux que les livres la source intarissable où l'on peut puiser tous les enseignements, toutes les règles de vie.

Cette science dont François a toujours eu peur comme d'une richesse aussi pernicieuse que l'autre, voici pour la première fois qu'elle se dresse entre ses frères et lui-même. Il ne vient pas à sa pensée qu'elle soit nécessaire à

la pérennité de son œuvre. Aussi bien, ne tient-il à celle-ci que dans la mesure où elle sera poursuivie par des hommes qui auront le cœur pur et le goût de l'humilité. Et pour cela il n'est besoin que de garder une foi intacte.

François somma les frères bolonais d'abandonner la maison des études. Ils le firent, sans doute avec l'intention bien nette d'y rentrer le plus tôt possible. Seul, le fondateur de la maison refusa d'obéir ; pour cela, il fut maudit à jamais par François.

Cependant la présence d'Hugolin à Bologne permit aux frères chassés de leur demeure de tenter auprès de lui une démarche en faveur de leurs idées. Cette fois encore, Hugolin, servant d'intermédiaire, agit sur François au bénéfice de l'ordre peut-être, mais certainement contre son cœur. Il fit entendre raison au Poverello, lui vanta les bonnes intentions des Bolonais et se déclara favorable à la maison d'études.

C'est ainsi que va commencer pour François ce que l'on pourrait appeler le drame de « la sainte obéissance ». C'est en son nom qu'il va peu à peu céder aux directives qu'on lui impose, renier quelques-uns des principes les plus chers à sa pensée, quelques-unes des convictions les plus fermement exprimées dans sa règle. Au moins en ce qui concerne les autres, car lui-même ne faiblira pas. A mesure qu'il laissera, par obéissance et par humilité, s'implanter dans l'ordre une autre doctrine, François abandonnera aussi certains privilèges, — si l'on peut les appeler ainsi, — qui le plaçaient comme un chef, un fondateur. L'ordre des frères mineurs s'éloigne de lui dans la mesure même où il s'écarte de ses principes primordiaux. François a trop de fidélité à la parole donnée pour admettre de transiger. Il penchera de plus en plus vers une solitude morale qui, en le détachant des hommes, et même de ses « petits frères », l'élèvera sans cesse vers Dieu. Aux jours de l'Alverne, on pourra croire qu'il L'a rejoint...

« Les plus belles vertus sont sujettes au scrupule, l'humilité parfaite plus que tout autre, écrit Paul Sabatier, et

c'est ainsi que des hommes excellents, pour éviter de s'*affirmer*, trahissent saintement leurs convictions. »

Peut-on, en la circonstance, faire un tel reproche à François ? C'est peut-être en renonçant à diriger son ordre que le Poverello devait s'*affirmer*... Il ne trahissait point ses convictions en évitant de les imposer aux autres. Car il sait, — et en maintes occasions il l'a dit et témoigné, — que son idéal n'est peut-être possible que pour lui-même. Il connaît trop le sens et la valeur de la liberté pour ne pas respecter celle d'autrui et, sous prétexte qu'ils veulent le suivre, imposer à des hommes une règle de vie non conforme à leur goût. Jamais il ne sera celui qui ordonne, mais toujours celui qui invite. Il ne se dressera pas plus contre l'orientation donnée par l'Eglise à son ordre, qu'il ne s'est dressé contre les riches, au nom de la pauvreté, contre les méchants, au nom de la bonté, contre les grands, au nom de l'humilité, contre les infidèles, au nom de Dieu. Mais il a invité les méchants à rentrer en eux-mêmes et a converti les brigands. Il a prêché dans les palais en disant aux seigneurs qu'il fallait dédaigner les biens. Au camp des Musulmans il a touché le cœur du sultan et s'en est presque fait un ami.

François est la tolérance même parce qu'il est l'indépendance même. Il n'exige jamais des autres ce que lui-même a refusé. Mais il sait qu'il porte en soi la vérité, et il va s'efforcer à la répandre comme une aumône... A ceux qui l'accepteront, il dira lui-même : « Merci ». Ils seront ses amis et ses frères. Mais il n'aura même pas l'exigence d'un ami. Il ne fera rien pour retenir Jean de Capellà au seuil de Rivo-Torto, il n'aura nul geste, nulle parole susceptibles de forcer l'infidèle. Il n'attend rien de la reconnaissance, de la coutume. Il attend tout de l'amitié.

S'il semble, sans amertume et sans révolte, se laisser dépouiller en quelque sorte de son œuvre, c'est qu'il s'en détache moralement en même temps qu'il la voit s'écarter de lui. François n'a ni l'orgueil, ni la passion du fondateur. Il renoncera à son ordre sans contrainte quand il aura

compris qu'il ne peut être conforme à ses désirs. Jamais un être n'a si peu trahi ses convictions, puisqu'il fut incapable de se plier aux aménagements, aux transformations que la vie elle-même, quand ce ne sont pas les hommes, impose à tout ce qui est du domaine d'ici-bas.

Mais quand il sentait une âme vraiment fraternelle, quand un mouvement du cœur, une parole lui disaient cette similitude de pensée qu'il espérait de ses amis, quel élan jaillissait de François, et combien un seul trait de ce genre pouvait le consoler de tant de défections ! Quand un missionnaire d'Allemagne lui demande la grâce de se séparer de ses frères, si ceux-ci venaient à s'écarter de la règle : « Sache, répond-il, que le Christ autorise aussi bien que moi ce que tu viens de demander ».

Aux compagnons de la première heure, aux fidèles disciples de la vie franciscaine, François parle « comme une mère à son enfant ». Il faut lire certains billets à frère Léon pour sentir cette chaude et vivante affection dont le Poverello entourait ceux qui vivaient avec lui dans le Christ.

Ce fondateur d'ordre est le contraire d'un meneur d'hommes. Il a remué les masses et n'a jamais compté sur elles. Parce qu'il sait la valeur d'une âme, il s'adresse aux individus, non aux foules.

La première concession faite aux frères de Bologne, sinon contre son gré, au moins contre son idéal, beaucoup d'autres la suivront, au cours des années qui vont venir. C'est, en ce même automne de 1220, une bulle du pape Honorius instituant désormais, comme dans tous les ordres existants, un noviciat d'un an pour devenir frère mineur. « Nous défendons que, sous votre habit, on circule çà et là sans obéissance et que l'on corrompe la pureté de votre pauvreté ».

François, qui ne s'est jamais méfié de personne, devra-t-il, désormais, se méfier de ses propres frères ? Sans doute ce noviciat était-il nécessaire pour l'avenir de l'ordre, mais il le mettait décidément dans la règle commune, lui ôtait

d'un seul coup et son originalité profonde, et son accessibilité populaire. Il tuait l'élan, en assurant l'avenir. L'ordre, une fois de plus, s'opposait à l'inspiration. N'en faisons pas grief à l'Eglise dont les raisons étaient aussi fondées qu'eussent pu l'être celles de François. Il regretta de voir son ordre fermé à ceux qu'il appelait ses « frères mouchérons », aux amateurs de vagabondage parmi lesquels sans doute se glissaient de faux disciples ne cherchant, sous le couvert du frère mineur, qu'à vivre paresseusement aux dépens d'autrui. Mais contre eux, François avait la règle pour faire la part du bon grain et de l'ivraie. « Quiconque des frères se refusera à observer cette règle je ne le tiens pas pour mon frère ! » s'écriera-t-il. Elle est la mesure de la sincérité, de la fidélité, du respect à l'idéal franciscain. Pour s'y soumettre, il n'était pas besoin de noviciat aux yeux de François, pas plus qu'il n'était besoin de couvent pour ceux qui voulaient s'isoler du monde et vivre avec le Seigneur. « Les frères qui veulent vivre pieusement dans les ermitages doivent se trouver au nombre de trois, ou de quatre tout au plus. Deux d'entre eux doivent être les mères, et l'autre, ou les deux autres, tenir le rôle de fils. Et les mères auront à mener la vie de Marthe, tandis que les fils mèneront celle de Marie-Madeleine ».

Comme il envoyait les frères deux par deux en mission, François prescrit des ermitages « à quatre au plus ». Il est ami du petit nombre ; il sait que l'âme étouffe dans la multitude, qu'elle s'épanouit plus à l'aise dans l'isolement ou l'amitié.

François accepte le principe du noviciat comme il a toléré la maison de Bologne. Mais quelques jours plus tard, au chapitre de la Saint-Michel, il renonce officiellement à la direction de son ordre. « Maintenant, je suis mort pour vous », dit-il à ses frères.

Il nomme pour le remplacer son vieil ami, Pierre de Cattani, l'un des premiers disciples, son compagnon d'Orient. Celui-ci ne devait remplir sa fonction de chef que

pendant quelques mois. Il mourut en mars de l'année suivante, et fut remplacé à son tour par Elie Bombarone.

Il serait faux pourtant de croire que, par ce geste, François se détache entièrement de son œuvre. Il veut, au contraire, la poursuivre, la préciser pour ceux qui viendront à elle et voudront s'en inspirer. Il ne veut pas de compromis. Il marque d'autant plus d'importance à la règle, forme intérieure de l'ordre, qu'il sent lui échapper sa forme extérieure. S'il y a quelque jour désaccord entre les deux, il n'en sera pas tenu pour responsable.

Dès l'hiver 1220, François pense à rédiger une nouvelle règle, plus détaillée que celle de 1210, et dans laquelle il définira exactement la forme de vie du vrai frère mineur. Là encore, il invitera les âmes à le suivre. Bienheureux celui qui l'aura compris...

Mais, auparavant, un grand chapitre de Pentecôte, un chapitre exceptionnel, celui de 1221, appelé chapitre des Nattes, réunit à la Portioncule des milliers de *minores*. Pendant une semaine entière, ces hommes venus de tous les points de la péninsule écoutent la parole de François.

Hugolin, retenu dans l'Italie du Nord où il prêchait une Croisade, s'était fait remplacer par un autre cardinal. La messe solennelle fut dite par un évêque, l'Evangile lu par François qui fit ensuite sa prédication comme de coutume.

Le soir venu, on construisit des tentes « entourées et recouvertes de nattes », et chacun s'étendit sur l'herbe de mai. Les habitants des villages voisins avaient apporté les victuailles en telle abondance qu'il fallut prolonger le séjour de quarante-huit heures pour épuiser les provisions.

Nous ne connaissons pas les questions mises à l'étude au cours de ce chapitre, mais il est probable qu'elles furent nombreuses. Déjà, à cette époque, Elie Bombarone avait pris la direction de l'ordre, après la mort de Pierre de Cattani, et ce fut lui qui parla en plusieurs occasions. François se tenait assis à ses pieds. Quand il voulait attirer l'attention de son vicaire, lui faire préciser quelque point, il tirait un peu sur sa robe pour le faire se pencher vers lui.

Ce fut ainsi que l'on désigna plusieurs frères pour retourner en Allemagne où, quatre ans auparavant, un si cruel accueil leur avait été réservé. Cette fois, il en devait être tout autrement, mais François bénit les partants avec toute l'affection qu'il pouvait porter à ceux qui ne craignaient ni la souffrance, ni le martyre.

A la tête de cette mission d'Allemagne figurait Césaire de Spire. Césaire de Spire était un clerc, fort versé dans les lettres sacrées, et que François, malgré sa science, estimait beaucoup. Il ne partit pas tout de suite. Probablement sur la demande de François, il resta au contraire « pendant près de trois mois dans la vallée de Spolète » pour travailler avec son maître à la rédaction d'une nouvelle règle.

Celle-ci, que l'on a appelée la règle de 1221, sera, plus encore que celle de 1210, le sujet d'un véritable drame. La première avait été pensée et écrite au cours du pénible hiver de Rivo-Torto. Chacun des termes, chacune des citations, en avaient été longuement pesés. Plutôt qu'une règle réelle, elle était, selon l'expression de François lui-même, « la forme de vie évangélique », un rappel des préceptes essentiels d'après lesquels le frère mineur devait modeler sa vie et ses actes. Elle tenait peu de place, étant simple comme l'existence qu'elle devait guider.

Les événements qui se sont passés depuis son retour de Terre Sainte ont cependant montré à François la nécessité de définir une fois encore et plus exactement en quoi consiste l'idéal franciscain, ce qu'il demande à ceux qui l'embrassent. Les circonstances qui ont amené François à se démettre de sa direction contribuent à rendre indispensable la rédaction de cet acte. François a déjà vu avec quelle facilité on pouvait déformer sa pensée, interpréter ses ordres. Il tient d'autant plus à ne pas laisser subsister de doute là-dessus qu'il confie à d'autres le soin de veiller sur son œuvre et de la poursuivre. En préparant cette règle, c'est déjà son testament spirituel qu'il rédige. Il en sent la nécessité et l'importance. Autour de lui, protecteur

ecclésiastique, ministres généraux et les frères même, attendent avec un intérêt passionné les résultats de cette nouvelle ordonnance... Non seulement en elle-même, mais par les raisons qui la dictent, le moment où elle est élaborée, la règle de 1221 marque une étape dans la destinée de François. Au moment de rentrer dans sa solitude, le Poverello entend ne pas laisser de doutes sur ce qu'il légue à ses nombreux frères. Au moins, si l'ordre fait fausse route, on pourra juger qui s'est égaré. Dans ses prescriptions comme dans sa vie propre, François veut rester fidèle à ses premiers principes.

Cette fois encore, il semble bien qu'un songe ait décidé François. Comme à Foligno et à Rome, un avertissement providentiel le détermine à l'action.

Le Poverello a vu, en rêve, « les frères, affamés, se réunir autour de lui, tandis qu'il n'avait rien d'autre, pour les nourrir, qu'une poignée de miettes qui lui disparaissaient entre les doigts. Et une voix lui dit : « Pétris ensemble toutes ces miettes pour en faire une hostie et donne-la aux frères ! » Le lendemain, François comprend que les dites miettes signifient les *Verba evangelica*, et que l'hostie représente la règle qu'il doit former à l'aide de ses paroles évangéliques (1) ».

Comme l'indique si clairement le songe de François, cette règle de 1221 ne sera pas une pure création, mais plutôt l'amalgame de fragments dispersés et qui vont être réunis pour former un tout. Aussi bien, il ne s'agit pas de faire une chose nouvelle. Il s'agit simplement de définir des conditions d'existence, une ligne de conduite qui sont, depuis des années, celles de François, et qui doivent être celles de tous les frères, dans le présent et dans l'avenir.

Pour cela François reprendra la règle primitive de 1210, avec ses citations de l'Evangile ; il y ajoutera de nombreux paragraphes qui semblent faits d'écrits antérieurs, publiés sous le titre d'*Admonitions*, et enfin une *laude* ou

(1) *Opusculum de Saint François d'Assise*, première règle, XXIII.

chant de louange qui clôt la règle et forme une sorte de prière d'un émouvant et magnifique lyrisme dans lequel apparaît-déjà le style et l'ampleur que l'on découvrira plus tard dans le *Cantique du Soleil*.

Telles sont les miettes avec lesquelles François d'Assise compose son « hostie ». Quelle part y prit Césaire de Spire ? Il est assez difficile de le savoir exactement. Ce fut sans doute celle d'un conseiller et d'un témoin, plus que celle d'un collaborateur.

« C'est à l'aide de ces matériaux, écrit Joergensen, qu'ils tâchent à constituer une règle nouvelle. Le fait est qu'ils se contentent, en somme, de mettre bout à bout l'ancien et le nouveau, souvent même sans ordre, et que c'est ainsi qu'ils rédigent ce recueil, ou plutôt ce choix de prescriptions que les anciens historiens appelaient la *Regula Prima*, et que ceux d'aujourd'hui appellent « la règle de 1221 », mais qui, en réalité, n'a jamais été admis comme une véritable règle de l'ordre ».

En tout cas, même s'il fut écrit sous une telle intention, cet acte ne devait pas, en fait, constituer une règle de l'ordre. Et pourtant, avec quelle minutie François l'a étudié, rédigé, relu ! Comme on y sent encore, malgré les remaniements, le souffle de l'inspiré, et notamment dans cette « prière » où le Poverello fait appel à « tous les rois, les princes, les ouvriers, les laboureurs, les serviteurs et les maîtres... tous les peuples, les races, les tribus et les langues, toutes les nations et tous les hommes de toute la terre, présents et à venir... (1) ». Au travers de cette page d'un pointillisme lyrique, on retrouve ce besoin d'embrasser le monde qui saisissait parfois « le serviteur inutile » dans un élan de fraternel amour.

A l'automne de 1221, Césaire de Spire quitta François et la vallée de Spolète pour aller rejoindre ses frères et accomplir en Allemagne la mission dont il était chargé. Resté seul, François remania sans doute, au cours de

(1) *Opusculum de Saint François d'Assise*, première règle, XXIII.

l'hiver de cette même année, les éléments groupés dans ce recueil et diverses admonitions.

Il dut ensuite consulter sur cette rédaction son protecteur, le cardinal Hugolin. Mais ce nouveau censeur ne pouvait accepter de présenter à l'approbation du Souverain Pontife une règle aussi peu concise et peut-être pas toujours très orthodoxe. « Je prescris fermement et j'ordonne que personne n'ajoute ou ne retranche quelque chose à ce qui est écrit dans cette forme de vie, et que les frères n'acceptent pas d'autre règle. » C'est sur ces mots que François terminait. Emouvant témoignage qui aurait dû prévaloir. Le Poverello n'entendait aucune interprétation, aucune négligence. Il avait dit là ce qu'il voulait dire, et rien ne plus. Or, cette règle de 1221 compte « dix pages d'infolio » ; celle qui devait être acceptée en 1223 n'en aura plus que trois.

Ce travail d'élagage, ce sera l'œuvre de près de deux années ; ce ne sera pas seulement une mise au point faite pour rendre plus concise et plus claire la pensée de François. Après sa transformation, cet exposé sera bien différent de l'original. Il représente deux ans de luttes parfois terribles pour l'idée de pauvreté, et celle de renoncement, pour la pureté d'un idéal que François n'a cessé de revendiquer et qu'il défendra jusqu'au bout. Entre la rédaction de cette règle et son approbation par le pape Honorius III, le 29 novembre 1223, se placent cent épisodes d'une défense que François oppose, pied à pied, aux conceptions du cardinal Hugolin et à celles d'Elie de Cortone, devenu chef de l'ordre, et qui commence déjà d'en faire dévier la ligne.

Dès le départ de Césaire de Spire, François et Elie se trouvent en désaccord sur plusieurs points. Hugolin sert alors d'intermédiaire. L'acceptation de la règle, en vue de sa présentation à Rome, reste le litige le plus aigu. Car les uns et les autres sentent bien que c'est là la base de l'édifice à construire, que tout l'avenir de l'ordre est lié à ces quelques feuillets sur lesquels François a mis, comme un

poète dans son œuvre, tous ses rêves de jeunesse, toute sa foi. Mais on n'écoute guère les poètes. Le positif Elie, grand homme d'action, peu soucieux de servir les chimères, l'allait prouver.

Plusieurs biographes n'ont pas craint de montrer Elie Bombarone comme l'instigateur d'une véritable trahison de la pensée franciscaine. Il est évident qu'il devint par la suite le responsable d'une scission entre les nouveaux frères et les anciens, demeurés fidèles à l'idéal lointain du Poverello, ceux qui vivaient dans les ermitages et sur les grand'routes, comme le voulait François, plus occupés de prière que de science théologique.

Elie aurait même été jusqu'à convaincre le cardinal Hugolin de supprimer purement et simplement la règle de François pour la remplacer par celle des dominicains plus conforme à son goût. Présentée avec habileté au chapitre de 1222 probablement, ou à celui de 1223 par le cardinal, cette suggestion réveilla en François toute sa fougue passée.

Prenant Hugolin par la main pour l'entraîner devant les frères réunis en cette Portioncule qui fut le berceau de l'ordre, François s'écrie, saisi de colère :

« Mes frères, mes frères, le Seigneur m'a appelé pour marcher dans les voies de l'humilité et de la simplicité, et il y a appelé, avec moi, tous ceux qui veulent me suivre et m'imiter. Et par conséquent, qu'il ne soit plus question de la règle de saint Benoît, ni d'aucune autre ! Car le Seigneur m'a dit qu'il voulait que je fusse un simple et un insensé, comme on n'en avait pas encore vu de tels, et que son intention était de nous conduire par d'autres chemins que ceux de la science. Et Dieu vous fera honte, avec toute votre sagesse et toutes vos connaissances ! Je prévois qu'il va vous envoyer les exécuteurs de ses châtiments, et vous punira de telle sorte que, de votre gré ou non, vous aurez à revenir à votre état véritable, avec grand dommage pour vous ! »

« *Simplex et idiotus !* » le simple et l'insensé ! Cette

sainte folie que François revendique bien haut, elle lui a permis, dans le passé, de braver tous les obstacles, de triompher de toutes les raisons, de se dégager de tous les liens, pour n'être plus qu'à Dieu. Il sait mieux que personne que la sagesse ne fait pas les saints, au moins cette sagesse à mesure humaine qui consiste à vivre dans la norme, à façonner les principes évangéliques au moule courant. La folie de François est sans doute la suprême sagesse, mais il faudrait être saint pour le bien comprendre. Le malheur fut que François avait affaire à des hommes.

Ces sursauts du solitaire n'empêcheront pas l'inévitable. Dans l'été de 1222, François, qui se trouvait alors à Bologne, centre le plus actif de l'esprit scientifique, accorde à Antoine l'autorisation de donner aux frères des leçons de théologie, « à condition que cette étude ne leur fasse point négliger la prière et n'éteigne pas en eux l'esprit du recueillement, ainsi que cela est écrit dans la règle ».

De nouveau il cède, contre son gré, sur l'un des points qui lui tenaient le plus à cœur. François a compris depuis longtemps que le vœu de pauvreté fait en lui-même et réclamé des frères s'applique à l'esprit comme à la matière. Toute science qu'on cherche à acquérir cache le désir d'une richesse intérieure qui peut compenser l'autre. Elle incite l'homme à l'orgueil. Elle vient à la fois à l'encontre de la pauvreté et de l'humilité. Ce n'est pas en vain que Jésus a dit : « Bienheureux les pauvres d'esprit... » Qu'importe de rejeter les biens temporels, si l'on garde les autres qui demeurent les plus précieux !

François saisit maintenant le sens intérieur des choses, mais il lui paraît vain de lutter. Pour lui-même, il ne changera pas. Le récit d'un témoin, Thomas de Spolatto, nous assure que dans cette ville de Bologne, en cette même année 1222, sa prédication bouleversait la foule comme aux premiers temps d'Assise... « Maints hommes savants qui se trouvaient là se sont étonnés d'entendre parler ainsi un homme illettré. Son habit était sale, sa figure médiocre et

son visage sans beauté : mais Dieu donnait à sa parole tant de puissance que nombre de familles nobles, que séparaient de vieilles inimitiés et du sang versé, se sont laissées décider par cette parole à se réconcilier pour toujours. Et tout l'auditoire était rempli, pour lui, de tant de vénération et de dévotion, que des femmes se jetaient sur lui en foule, cherchant à voler des morceaux de son habit, ou simplement à toucher le rebord de sa robe (1) ».

Cette gloire ne l'éblouit pas. François sait bien qu'elle se limite à sa personne. Elle ne durera qu'autant que lui-même. Ce qui peut assurer la pérennité de sa mission, c'est l'esprit qu'il saura infuser à ses disciples, la règle de vie qu'il pourra leur léguer.. Son exemple vivant ne suffit plus. Il suffira de moins en moins, jusqu'au jour où lui-même disparaîtra. Déjà l'ordre dont il s'est déchargé se développe hors de son fondateur, de ses idées les plus originales et les plus chères. Après les couvents, voici, en 1222, que l'on envisage des églises pour les frères.

Bientôt des ministres généraux seront désignés pour gouverner ce que l'on appela les « provinces franciscaines ». Chaque couvent aura son supérieur. Une hiérarchie s'établit peu à peu. Et François, pourtant a écrit dans sa règle, reprenant les termes même de l'Evangile : « Vous êtes tous frères. Ne donnez à personne sur la terre le nom de père ; vous n'avez qu'un seul père, celui qui est dans les cieux. Ne vous faites point appeler maître, vous n'avez qu'un seul maître, celui qui est dans les cieux, le Christ ».

Ces longs mois de 1222 et de 1223 ne constituent qu'un incessant déchirement pour François. Tout ce qu'il a tenté d'édifier est menacé, tout ce qu'il voulait réaliser lui est peu à peu arraché. Il ne peut pas encore n'en pas souffrir...

« Ah ! que par vous, Seigneur, s'écrie-t-il, et par toute la cour céleste, et par moi, votre indigne serviteur, soient maudits ceux qui, par leurs mauvais exemples, renversent et détruisent tout ce que vous avez fait au commencement,

(1) Cité par Joergensen : *Saint François d'Assise*.

et ce que vous ne cessez de faire par les saints frères de cet ordre ! »

De tels accents laissent percer le drame qui se joue dans l'âme de François. Il sortira de cette épreuve, vieilli, « blessé à mort », écrit le fidèle frère Léon. Pour le moment, il ne veut pas renoncer à cette suprême espérance de salut, à cette règle qui doit être pour les vrais frères, non seulement un guide, mais une défense contre ceux qui voudront s'écarter des premiers principes franciscains, à cette règle qu'il ne pourra s'agir ni de changer, ni d'interpréter de quelque façon que ce soit. Elle restera, pour les purs, l'indéfectible image de la volonté du Poverello.

Afin de la parfaire, afin de remanier celle de 1221 repoussée par Hugolin et par Elie, François, dans l'été de 1223, se retire dans son ermitage de Fonte-Colombo, en pleine montagne. Là, au-dessus d'un prodigieux escarpement de rocs, parmi les plantes sauvages, dans l'énorme solitude de cette vallée de Rieti dominée par le mont Terminillo, François a découvert deux grottes superposées où, pendant quarante jours, dit la légende, il va méditer afin de recevoir de Dieu la règle définitive.

Ce nouveau Sinaï a bien la grandeur qui convient. Aucune voix, sinon celle de la nature, n'y vient troubler le dialogue de François avec Dieu. Il garde aujourd'hui encore une âpre beauté qui, déjà, annonce l'Alverne. Alors que n'existait nulle route, à peine quelques mauvais sentiers de chèvres, on imagine cette solitude farouche où François vient prier. Les deux frères qui l'accompagnent ont leurs grottes un peu plus bas, vers la vallée. François a choisi la plus haute, un nid d'aigle d'où le regard plonge sur l'abîme des rochers et des feuillages. Des bouffées de vent lui apportent parfois l'odeur des plantes, le chant des oiseaux ou celui d'un ruisseau qui coule dans le ravin. Le Poverello a dû grimper là en s'aidant des pieds et des poings, déchirant un peu plus sa vieille robe grise aux épines des buissons, aux aspérités des rocs. Mais il a trouvé une pierre dure où s'agenouiller, une autre où reposer sa

tête, et dans cette solitude il se prend à méditer et à prier...

« Et François se tenait dans une grotte de rocher, sur le flanc de la montagne, éloigné des autres à la distance d'un jet de pierre ; et tout ce que le Seigneur lui révélait dans la méditation, de tout cela il leur faisait part, et le frère Léon écrivait... (1) ».

Le laissera-t-on, ainsi, rédiger ses volontés ? Déjà les frères d'Italie s'inquiètent. Elie est alerté. On l'encourage à aller trouver François pour lui demander de ne pas écrire une règle « trop lourde à porter ». Elie accepte, mais il ne veut pas aller seul vers leur maître. D'autres frères l'accompagnèrent donc...

« Et ils arrivèrent dans le voisinage de Fonte-Colombo, et le frère Elie s'écria : » Que loué soit le Seigneur ! « Sa voix retentit jusqu'à la retraite de François. Celui-ci se redressa et les vit tous, venant vers lui. Il ne les accueillit pas par des paroles de bienvenue. Debout devant cette grotte où l'on venait le harceler encore, il s'écria : « Que veulent ici tous ces frères ? N'ai-je point demandé que personne ne vînt me troubler ? »

Elie ne se démonta pas. Il avertit François d'avoir à écrire une règle que les frères pussent observer : « car si tu ne fais point cela, ils se refuseront à admettre ta règle, et tu auras écrit celle-ci pour toi seul, et non pas pour eux ».

On sent sous ces derniers mots l'avertissement et la menace. Aux dires de la légende, la voix de Dieu elle-même répondit à Elie. Et les ministres tous ensemble repartirent épouvantés. Ce fut la voix de François qui leur parut alors la voix du Christ, tant elle vibrait d'indignation. Pourtant ils eurent l'audace de transgresser son commandement !

« En descendant de la montagne, il (François) confia cette règle à son vicaire pour qu'il la gardât : mais celui-ci,

(1) *Speculum Perfectionis*.

quelques jours après, assura l'avoir perdue par négligence... (1) ».

Voilà jusqu'où pouvait aller le nouvel esprit des disciples du Poverello !

François fit-il un nouveau séjour à Fonte-Colombo pour reprendre la règle ? Certain passage du *Speculum Perfectionis* semble l'affirmer. Approuvée par le pape Honorius III, le 29 novembre 1223, modifiée en partie par Hugolin au dernier moment, — s'il faut en croire un commentateur, Angelo Clareno, — cette règle n'était guère conforme, en tout cas, aux vœux secrets de son auteur. Elle n'est que le résultat d'un combat où François s'est épuisé, où, il faut bien le dire, il fut vaincu... Il consentit à cette dernière concession comme on abandonne une lutte vaine, parce qu'il craignait de donner offense à ses frères et ne voulait point avoir de querelle avec eux : mais il ne leur cédait que contre ses plus intimes convictions, et en s'en excusant devant Dieu. Et pour qu'au moins les paroles qu'il avait été chargé de révéler au monde ne restassent point tout à fait sans fruit, lui-même avait résolu de vivre d'après elles, en quoi il avait enfin trouvé le repos et la consolation (2) ».

(1) *Bonaventure*, cité par Joergensen.

(2) Johannès Joergensen : *Saint François d'Assise*.

CHAPITRE XIV

L'ABANDONNÉ

« S'agiter ainsi dans des mots, dans des ombres, dans des doutes, voir notre pensée aller loin et n'être qu'un flottement, cependant est-ce cela la vie d'homme ? »

(HENRI POURRAT.)

La règle de 1223 réduite à trois pages, arrachée à François presque contre son gré, remaniée, ou tout au moins révisée par le cardinal Hugolin et les ministres de l'ordre, n'est donc plus qu'une image très approximative de l'idée franciscaine. Quelques-uns des traits essentiels en sont absents, et ceux-là surtout qui restaient pour François les plus importants, les plus caractéristiques. Cette parole de l'Evangile à laquelle François demeurerait attaché, cette parole qui, jadis, à la Portioncule, l'avait déterminé à embrasser la vie d'errance qui devait être celle des premiers frères : « N'emportez rien sur votre route, ni bâton, ni sac, ni pain, ni argent ! », cette parole, malgré l'insistance de François, fut effacée de la règle. « La rature faite sur ces mots de l'Evangile lui fut, vraiment, comme si l'on avait déchiré son cœur avec un couteau, et il eut le sentiment que tout ce pour quoi il avait vécu, et pour la réalisation de quoi il avait sacrifié sa vie, était à présent proclamé

de fausses chimères par ceux qui lui étaient les plus proches et qui auraient dû continuer son œuvre (1) ».

Cette œuvre vivra à travers les siècles, belle assurément mais elle ne sera pas conforme aux vœux de François. Eût-elle pu durer, pourtant, sans ces accommodements ? La vie d'un saint ne saurait être règle commune. « Il n'y eut jamais qu'un franciscain qui avait nom François », dira Chesterton. Aussi bien, dut-il le comprendre en constatant que ses frères eux-mêmes et ses ministres généraux ne pouvaient le suivre en cette voie. Ce qu'il fait, c'est désormais pour eux, et non pour lui. Son rôle social dans le grand mouvement qu'il a déclenché est maintenant fini. Il en vient à se demander s'il a jamais été. Il ne lui reste plus qu'à vivre en soi-même, avec le Seigneur. Au contact du temps et des réalités humaines, son œuvre trop généreuse s'est effritée. Il en contemple aujourd'hui les débris. Il sait pourtant qu'il ne s'est pas trompé, mais il se sent trahi par ceux qui devaient le défendre, incompris de l'Eglise qu'il avait charge de relever et qu'il a effectivement relevée, en dépit d'elle-même. « Quels sont tous ces hommes qui ont arraché de mes mains mon ordre et celui de mes frères (2) ? »

Le monde ne vit point d'absolu. Amenuisée, ramenée à l'échelle de l'homme, la règle des frères mineurs va assurer pendant des siècles l'existence d'un ordre religieux qui s'étendra par toute la terre et deviendra l'un des plus importants, l'un des plus populaires que l'on connaisse. Il n'eût point existé sans l'élan que lui donna Francesco de Bernardone, sans la douce folie de cet enfant trop pur pour imaginer que même ceux qui l'aimaient seraient incapables de le suivre.

Maintenant, pourtant, sa tâche est finie. Il a remis sa règle entre les mains du « seigneur pape », et c'est comme s'il avait remis du même coup tous ces frères, — les bons et

(1) Johannès Joergensen : *Saint François d'Assise*.

(2) Th. de Celano : *Vita Secunda*, CXLI.

les mauvais, — qui se disent ses disciples. Il a porté jusqu'en ce jour, au seuil du palais pontifical, cette lourde responsabilité. Maintenant, l'en voici déchargé. Lui-même a consigné en quelques pages toute l'expérience acquise et les vœux qu'il formule avant de disparaître. Le voici rendu à la solitude profonde parmi laquelle il a autrefois lutté âprement avant de connaître sa voie. Il retourne aujourd'hui à ses sources, sur le flanc d'une montagne où personne ne pourra le suivre, même par la pensée.

De ce nouveau séjour à Rome, on sait fort peu de chose. Joergensen suppose qu'il rendit visite, ainsi qu'il en avait coutume, à son amie Jacqueline de Setesolli, « frère Jacqueline »... Cela est fort probable. Il avait besoin de s'appuyer un instant sur une vieille amitié pour laisser passer cette nouvelle amertume. Jacqueline lui prépara une crème aux amandes dont il était friand. Lui-même lui fit cadeau d'un jeune agneau qu'il avait acheté à des marchands. Trois ans plus tard, il mourra dans un manteau tissé par Jacqueline avec la laine de ce mouton.

Il séjourne également chez Hugolin, sans oublier, comme il en avait l'habitude, d'aller mendier au dehors le pain qu'il mangerait à la table du cardinal. Un autre prélat avait mis à la disposition du frère et de ses compagnons une tour solitaire qui se trouvait dans son jardin. Mais, dès la première nuit, les démons vinrent tourmenter François. Convaincu par là que ce gîte était un luxe auquel il n'avait pas droit, François quitta le lendemain la Ville Eternelle pour reprendre la route des monts Sabins. On était en décembre, un décembre pluvieux et triste. François, suivi de quelques compagnons, franchit la porte de Salara. Sans doute jeta-t-il un dernier regard sur cette cité où s'étaient inscrites les étapes décisives de sa destinée. Il ne la quittait plus comme au printemps de 1210, dans le soleil et l'allégresse. Mais il était sans inquiétude, sinon sans amertume. Le vent d'hiver soufflait sur la plaine. La route boueuse s'étendait devant lui jusqu'à l'horizon. La pluie battait contre les pauvres robes de bure

déjà trempées. François resta immobile un long moment, méditant sur son passé, priant pour ceux à qui il venait de donner son dernier bien, cette règle mutilée où pourtant restaient encore, tout saignants, des lambeaux de son cœur.

Fuyant les hommes, François, de plus en plus, se rapproche de Dieu. C'est au cours de ce retour de Rome que se situe l'un des épisodes touchants de la fin de sa vie au travers duquel reparait cette fraîcheur enfantine dont l'âme du saint ne cessa d'être habitée. Parvenu à Greccio, un petit bourg perdu dans la montagne, François alla trouver un de ses amis qui y demeurerait, un certain Jean Velitta. Cet homme pieux avait réservé aux frères mineurs un rocher et quelques arbres pour qu'ils pussent y établir un ermitage quand bon leur semblerait. On était aux approches de Noël. Si, comme certains biographes l'assurent, François passa le Noël précédent à Bethléem, il est probable que ce souvenir vint le hanter à Greccio. En tout cas, il décida de reconstituer la scène de la naissance du Christ pour tous ceux qui n'avaient pu, à son exemple, l'imaginer sur les lieux mêmes où elle se déroula. Il fit part de son projet à Jean Vellita, et le soir du 25 décembre, les frères de Fonte-Colombo, les habitants des villages voisins montant au rocher de Greccio purent voir la crèche, comme à Bethléem, avec les personnages de la Nativité, et même l'âne et le bœuf penchés sur l'Enfant Jésus.

Saint François créait ainsi une tradition qui allait se perpétuer à travers le temps et à travers le monde. Par là encore ne se montre-t-il pas un poète ? Du fond de son amertume, il puise cette fraîche image de la naissance du Christ et la recrée pour la joie du cœur et le plaisir des yeux (1).

(1) Sur les origines de la crèche, voir : M. Beaufreton, *Saint François d'Assise*, p. 83 et l'ouvrage de H. Poulaille : *La grande et belle Bible des Noëls anciens* (A. Michel, édit., 1942).

La messe fut dite, à minuit, devant la crèche, à la lueur des torches. Les bois d'alentour étaient pleins de bêtes frissonnantes et d'âmes attentives. Puis, François prêcha, comme de coutume, et Thomas de Celano raconte : « Et sa voix véhémence, sa voix douce, sa voix claire, appelle tous les assistants aux suprêmes récompenses. Ensuite il prêche au peuple qui l'entoure, et pour parler de la naissance du pauvre roi, et de la petite cité de Bethléem, il trouve des mots doux comme le miel. Voulant nommer le Christ Jésus, il brûlait d'un immense amour et l'appelait « l'Enfant de Bethléem (2) ».

Cette émouvante évocation de la naissance de Jésus dans un village de la montagne, c'est l'une des dernières douceurs qui traverseront la vie de François. Il va s'élever vers des régions où, bientôt, nous ne pourrons plus le suivre. Greccio est l'enclos où fleurissent encore quelques herbes, un bouquet de fleurs des champs. François, maintenant, quitte la terre des hommes pour gagner une cime où nul n'a posé le pied, une cime où il pourra enfin, brûlé d'amour, dans l'âpre souffrance et la plus grande joie, rencontrer Dieu.

Dès le printemps de 1224, il sent que sa fin approche. Cet homme « blessé à mort », selon l'expression de Léon, va souffrir dans sa chair pendant plus de deux années, sans jamais se plaindre de ces dernières épreuves, ni cesser un instant de poursuivre son œuvre. Incapable d'aller comme autrefois vers ses frères, de leur parler de vive voix, à cœur ouvert, il va rédiger ces *lettres à tous les chrétiens* qui composent une part si importante de son message écrit et précisent, mieux que n'a pu le faire la règle de 1223, le fond de sa pensée et la mission qu'il laisse à ceux qui lui survivront. Maintenant qu'il en a remis les directives entre les mains des ministres et de leurs vicaires, cet ordre qu'il a fondé reprend pour François une forme idéale, celle vers laquelle il n'a cessé de

(2) Celano : *Vita Prima*, Ch. XXX.

tendre et qu'il n'abandonnera jamais. Il s'est éloigné des vaines querelles, des divergences de vues. Mais il laissera à tous, avant de mourir, outre son exemple qui, peut-être, sera oublié, ces préceptes écrits que nul ne pourra ignorer, ni renier sans trahir du même coup sa mauvaise foi.

Ce fut sans doute dans la vallée de Rieti, où il passa plusieurs mois de cette année 1224, que François rédigea la *Lettre au chapitre de 1224*, destinée à être lue à ce chapitre auquel son malheureux état ne lui permit pas d'assister, la *Lettre à tous les custodes*, la *Lettre à tous les ecclésiastiques*, la *Lettre à toutes les autorités*, la *Lettre à tous les chrétiens*. Ces émouvants messages ne s'adressent plus seulement aux frères qui ont déclaré vouloir le suivre dans la voie du salut. Ils sont pour eux d'abord, mais aussi pour ceux qui ont accepté la charge de les guider. François tient d'autant plus à faire connaître à ceux-ci sa volonté, qu'il sait combien ils sont capables de la déformer en feignant d'en respecter les prescriptions :

« Ceux des frères qui refuseront de les observer, je ne les regarde plus comme des catholiques ni comme mes frères ; je ne veux ni les voir, ni leur parler jusqu'à ce qu'ils aient fait pénitence. »

Il s'adresse aussi à tous les prêtres dont il reconnaît une fois encore la haute mission et dont il se déclare de nouveau le serviteur obéissant et fidèle. Mais il sait leur rappeler d'avoir à être dignes de leur privilège, de représenter vraiment Dieu sur terre.

« Comprenez votre dignité, ô frères prêtres, et soyez saints parce qu'Il est saint. Et de même que le Seigneur Dieu vous a honorés par-dessus tous par ce mystère, de même vous aussi plus que tous aimez-le, révérez-le, honorez-le. Quelle misère et quelle pitoyable infirmité de l'avoir ainsi près de vous et de prendre souci de quelque autre chose en ce monde ! Que tout homme tremble, que le monde entier chancelle, que le ciel exulte lorsque sur l'autel, le Christ, Fils du Dieu vivant, est dans les mains du prêtre ! »

Parce qu'il était lui-même capable d'obéissance, parce qu'il mettait celle-ci au rang des grandes vertus, François a toujours montré combien il avait conscience des responsabilités. L'obéissance n'est due qu'à celui qui en est digne. Il ne craindra pas de l'affirmer, montrant ainsi comment la soumission réfléchie reste un témoignage de liberté.

« Si quelqu'un des ministres donnait à un frère un ordre contraire à notre règle, ou contraire à la conscience, que le frère ne soit pas tenu de lui obéir, car il n'y a pas d'obéissance qui puisse commander de pécher (1) ». Cette parole capitale peut aller loin. Elle résout tout le problème de la liberté spirituelle. Elle montre une fois de plus combien François a le respect de l'individu et celui de la conscience. Cette obéissance qu'il voulait absolue dans l'ordre temporel, au point que l'on a tenté par là certains rapprochements entre l'esprit franciscain et celui de Bouddha (2), cette obéissance n'entravait pas son indépendance.

Or, ce n'est pas seulement aux chefs de l'Eglise que François rappelle leur devoir. C'est « à toutes les autorités », selon l'adresse même d'un autre message, aux chefs spirituels comme aux chefs temporels, à tous ceux dont la mission est de guider les hommes, en quelque domaine que ce soit. Pour eux, il n'est point sans doute de plus haute règle que l'exemple. Il ne convient pas seulement de dire, mais de faire. Il ne suffit pas de parler ; il faut encore agir. François toute sa vie a montré par lui-même la vie qu'il conseillait pour trouver la paix sur terre et le bonheur dans l'éternité. Il peut aujourd'hui parler « à toutes les autorités » d'égal à égal.

« Je vous conseille fortement, mes seigneurs, de mettre de côté tout souci et toute inquiétude... Faites rendre au Seigneur les plus grands hommages par le peuple qui vous

(1) *Opusculs de Saint François*, première règle.

(2) Voir à ce propos : J. Joergensen, p. 426; M. Beaufreton, p. 144, et Maurice Villain : *Saint François et les peintres d'Assise* (p. 126-127), pour les influences de l'Art asiatique sur la peinture franciscaine.

est confié. Chaque soir, par un crieur ou par tout autre moyen, qu'il soit invité à rendre grâces et louanges au Seigneur Tout-Puissant. »

Il s'adresse enfin « à tous les fidèles » et le fait avec une tendresse et, à la fois, un réalisme parfois saisissants :

« A tous les chrétiens, religieux, clercs et laïcs, hommes et femmes, habitant le monde entier, frère François, leur serviteur et sujet, présente ses hommages et son respect, souhaite la vraie paix du ciel et la sincère charité dans le Seigneur.

« ...Aimons notre prochain comme nous-mêmes, et si quelqu'un ne veut pas ou ne peut pas l'aimer comme lui-même, du moins qu'il ne lui fasse pas de mal et qu'il lui cherche du bien. »

Jusque dans la prière qu'il adresse aux hommes s'exprime l'admirable tolérance du Poverello. Il fut vraiment en tout et toujours l'apôtre de l'équilibre, le plus conciliant des prédicateurs.

« Que ceux, poursuit François, qui sont investis du droit de justice, l'exercent avec la miséricorde même qu'ils désirent obtenir du Seigneur !

« Soyons charitables, humbles, donnons l'aumône ; elle lave notre âme des souillures du péché. Les hommes perdent tout ce qu'ils laissent en ce monde...

« Vous croyez jouir longtemps des vanités de ce siècle, vous vous trompez : bientôt viendront le jour et l'heure auxquels vous ne pensez pas, que vous ne connaissez pas...

« Le corps est malade, la mort approche ; les parents, les amis sont là, ils disent : « Fais ton testament ». La femme, les enfants, les proches amis font semblant de pleurer. Et le malade les regarde pleurer ; il frémit et se dit en lui-même : « Voici mon âme, mon corps, tout mon bien, j'abandonne tout cela entre vos mains ». Vraiment, il est maudit celui qui confie et abandonne son âme, son corps et tous ses biens en de pareilles mains. Aussi le Seigneur dit par son prophète : Maudit l'homme qui se confie à un homme ! »

Ces grandes *Lettres* de 1224 résument toute la pensée de François. Il les dicta au cours de plusieurs retraites dans la vallée de Rieti. Elles apparaissent en quelque sorte comme un premier adieu fait aux hommes, comme un message ultime avant la grande épreuve de l'Alverne. Elles constituent, avec le testament et la règle de 1221, l'élément de base pour comprendre et saisir dans toute sa pureté la pensée de François. Elles sont également révélatrices, par leur forme même, de son caractère. Que de pensées profondes, que de traits touchants, exprimés avec une naïveté charmante ! Par l'accumulation des détails, la précision minutieuse des tableaux, on évoque l'art des préraphaélites. L'esprit de François est là toute la grâce, avant d'être, dans le « Cantique des Créatures », toute la grandeur.

Cette tâche accomplie à la fin de l'été, François a pu jeter un dernier regard sur cette terre d'Ombrie où s'est écoulée presque toute sa destinée, sur cette vallée de Rieti, douce à son cœur comme ses souvenirs d'enfance. Il va maintenant se diriger vers la montagne de la Verna où Dieu, sans doute, l'a convié. Il quitte les hommes pour entrer, vivant, dans le mystère divin.

CHAPITRE XV

LA MONTAGNE SAINTE

« O amour, amour, o donc m'as-tu me-
[né ?
« O amour, amour, hors de moi m'a tiré
« O amour, amour, ne sais où je suis
[allé,
« Me voici entré en fournaise d'amour. »

(Jacopone da Todi : Danza d'Amore.)

Au mois d'août 1224, sa santé s'étant un peu améliorée, François put se mettre en route pour l'Alverne, la montagne que certain seigneur de Montefeltre, Roland de Cattani, avait laissée, onze ans auparavant, à la disposition des frères mineurs.

Tous ses messages adressés aux hommes, François ne désire plus maintenant que la solitude où il pourra prier et méditer, non sur la vie terrestre, mais sur l'éternité. C'est qu'il en aperçoit déjà le seuil. Il se souvient alors de cette montagne dont la cime sauvage s'enfonce dans le ciel. Nul lieu ne peut mieux convenir à celui qui vient, en quelque sorte, de renoncer à l'existence. Comme au jour lointain où il se libérait des biens de ce monde, François éprouve le besoin de s'élever par ces terres désertées des humains. La montagne est vraiment le parvis du Seigneur. Au Sinaï,

au Golgotha, à l'Alverne, l'homme n'a rencontré Dieu que sur des cimes.

François se met en route à pied, comme de coutume, malgré sa faiblesse. Léon, son plus fidèle ami, Masséo de Marignan, Ange Tancredi de Rieti, le chevalier, Silvestre, le prêtre d'Assise accompagnent le saint dans ce voyage. « C'est toi, frère Masséo, avait dit François, qui seras notre gardien et notre supérieur pendant ce voyage, c'est-à-dire pendant que nous marcherons et resterons ensemble. »

Le chemin est long de la vallée de Rieti aux monts du Casentin. Le premier soir, les cinq compagnons furent hébergés dans un couvent. Le lendemain à la nuit, aucun village n'était en vue. Le mauvais temps et la fatigue de François avaient retardé la marche des pèlerins. Ils trouvèrent pourtant un abri dans une église abandonnée où ils s'installèrent pour la nuit. Mais le lendemain, la faiblesse du saint était telle, qu'il fallut louer un âne pour le porter jusqu'au terme du voyage. Un paysan prêta sa bête et l'on y installa François ; après quoi la petite troupe reprit sa route. Le paysan conduisait son âne. On quittait à peine la vallée quand il s'approcha de François : « Dis-moi donc, est-ce toi qui es le frère François d'Assise ? ». Sur l'affirmation du saint, l'homme poursuivit ainsi : « En ce cas, prends bien soin d'être aussi bon que tout le monde croit que tu l'es, attendu que les gens ont grande foi en toi ! »

Ce conseil dicté par une âme simple émut profondément François. Il descendit de sa monture et se jeta aux pieds du paysan en le remerciant de son charitable avertissement. Puis on le remit en selle, et le voyage se poursuivit sous l'accablante chaleur bientôt revenue.

Les *Considérations sur les saints stigmates*, compilations de beaucoup postérieures, mais souvent publiées à la suite des *Fioretti*, relatent les divers épisodes de ce départ et du séjour de François à l'Alverne. C'est au cours de la dure montée vers le sommet, que ce même paysan, ayant grand'soif, put se désaltérer à une source jaillie d'un rocher à la prière de François.

Dès le moment où le comte Roland avait fait don de l'Alverne aux mineurs, deux frères s'y étaient établis. Ils avaient construit sur le plateau rocheux qui couronne la montagne, quelques huttes de roseaux et de boue pour s'y réfugier les jours de mauvais temps et y recevoir les frères qui pouvaient, éventuellement, y faire retraite. Avant d'atteindre la cime, François voulut s'arrêter un instant sous un chêne qui bordait le chemin. Il considéra tout le pays d'alentour, les pentes tapissées de forêts, les vallées semées de villages, toute cette terre qui se fondait à l'horizon avec le ciel, dans une brume bleutée.

Alors il eut sans doute le sentiment de s'en aller vraiment vers une autre destinée, de quitter ce sol où il avait souffert et lutté, mais où plus souvent encore il avait prié, et chanté avec ses frères, les oiseaux, et ses sœurs, l'eau et les herbes. Il jetait sur tout cela, pour la dernière fois peut-être, un regard d'homme, l'humble regard d'une créature émerveillée par la beauté du monde. Et voici, dit la légende, « qu'arriva une grande multitude d'oiseaux de diverses régions, qui tous, en chantant ou en battant des ailes, témoignèrent un plaisir et un empressement infinis ; et ces oiseaux entourèrent saint François de telle façon que quelques-uns vinrent se poser sur sa tête, d'autres sur ses épaules, d'autres sur ses bras ou sur sa poitrine, et d'autres encore autour de ses pieds. »

Les petits amis de François étaient fidèles au dernier rendez-vous. Ils lui faisaient l'honneur de leur montagne où un grand miracle allait s'accomplir. Ainsi réconforté, le saint reprit son chemin pour gagner la crête de la Verna, où de grands pins entourent le roc dressé en plein ciel comme une table d'holocauste.

★★

Déjà, la retraite de François était connue dans les vallées. Dès le lendemain, le comte Roland, escorté d'une suite nombreuse, gravit les pentes de l'Alverne pour venir saluer

le saint et s'enquérir de ses besoins. Il trouva le frère en oraison, mais François se releva pour venir remercier son hôte et s'entretenir avec lui. Entre le saint et le seigneur, la courtoisie est d'égale noblesse. Et comme Roland veut faire pour lui quelque chose de plus, François demande qu'on lui construise, à une certaine distance de celles de ses frères, une hutte de roseaux sous un hêtre.

La chose faite à l'instant même, Roland prit congé de ses hôtes. Le soir allait venir.

— Je veux, — et je vous dis cela une fois pour toutes, — que toujours vous envoyiez librement chez moi pour demander tout ce qui vous sera nécessaire ; ou bien que si vous manquez à faire ainsi, je vous en saurai mauvais gré. »

Après cette recommandation, Roland et sa suite reprirent le chemin du château. Le pas des chevaux diminua sur les pentes de la montagne. Le silence revint avec l'ombre montant de la vallée. François s'était assis au milieu de ses frères, et cette fois encore, dans le calme du soir, il leur parla de la pauvreté : « Gardez-vous bien de tenir trop de compte de l'offre généreuse du seigneur Roland ! Tenez pour assuré que, d'autant plus nous éviterons la pauvreté, d'autant plus le monde nous évitera et nous aurons à souffrir du besoin... » Puis il informa ses compagnons de la vie qu'il entendait mener sur l'Alverne... « Comme je me vois approcher de la mort, j'ai l'intention de me tenir dans la solitude et de me recueillir en Dieu, et de déplorer mes péchés en sa présence. Le frère Léon, quand il le jugera bon, m'apportera un peu de pain et un peu d'eau. Et puis, sous aucun prétexte, vous ne laisserez personne d'étranger venir jusqu'à moi, mais c'est vous qui répondrez pour moi à ceux qui se présenteront. »

François brisait ainsi le dernier lien qui le rattachait aux hommes. Dans l'attente du grand miracle, il n'avait plus autour de lui que la solitude et le silence. Pourtant, cette cabane construite par Roland ne lui semblait pas encore l'asile conforme à ses désirs. Avait-il prescience de ce qui allait s'accomplir ? Il voulut se fixer assez loin de

l'oratoire de ses compagnons pour que ses cris mêmes ne pussent être entendus. « Et à force de chercher, il découvrit sur le flanc de la montagne, du côté du midi, un lieu vraiment secret... » C'était au delà d'une de ces crevasses dont le sommet rocheux de l'Alverne est tailladé, un étroit espace où nul ne pourrait venir troubler la méditation de François. Il fallut, pour y parvenir, jeter un pont sur l'abîme. François et Léon posèrent avec peine un tronc d'arbre au-dessus du ravin afin d'accéder de l'autre côté. Après quoi, le saint demanda à ses compagnons de lui construire là une nouvelle cellule.

— Allez maintenant dans votre couvent, et laissez-moi seul ici : car, avec l'aide de Dieu, j'ai l'intention de jeûner ici sans aucun bruit, ni aucune perturbation d'esprit ; et c'est pourquoi je veux que personne de vous ne s'approche de moi ! Toi seul, frère Léon, une fois dans le jour tu viendras vers moi avec un peu de pain et d'eau, et une autre fois dans la nuit à l'heure des matines. Et il faudra alors que tu approches en silence ; et puis, quand tu seras arrivé à la tête du pont, tu me diras : *Domine, labia mea aperies !* Et que si je te réponds, tu passeras, et viendras jusqu'à ma cellule, et nous dirons ensemble les matines ; ou bien, si je ne réponds pas, tu t'en repartiras aussitôt ! »

« Et saint François disait cela, poursuit le narrateur, parce que, quelquefois, il était si ravi en Dieu qu'il n'entendait ni ne sentait rien par ses sens corporels (1) ».

L'abîme de l'Alverne, que François vient ainsi de mettre entre les hommes et lui, n'est pas seulement une frontière symbolique. En franchissant ce pont rustique il est vraiment entré dans le royaume de Dieu. Ce qui va se passer au delà nous sera bien attesté par certains traits surpris par la pieuse curiosité des disciples. Les uns verront François ravi en extase et soulevé de terre par une force invisible ; d'autres nous raconteront comment le démon voulut

(1) Seconde Considération des Saints Stigmates.

le précipiter dans l'abîme. Aucun ne pénétra dans l'âme de François en ces jours de jeûne et de prière. Là, cependant s'accomplit le plus étrange et le plus pur miracle.

Au seuil de sa retraite, le Poverello a dit adieu à ses compagnons. Du même coup, il nous a tous quittés. On a pu espérer connaître, tout au long de sa vie merveilleuse, une âme si transparente et pourtant si profonde. Nous l'avons vu s'élever sans cesse, selon une ligne parfaite, vers le domaine de l'amour divin. Voici à présent qu'elle nous échappe, que sa clarté est résorbée dans une lumière trop éblouissante pour nos pauvres yeux. Le miracle, qui est le témoignage du surnaturel brusquement entré dans la nature, le miracle est dépassé par le colloque sublime qui s'établit alors entre François et son maître. Il ne nous appartient pas d'en parler, mais d'attendre que François, — comme le Christ au lendemain de Pâques, — revienne un instant parmi nous, avec les stigmates de la crucifixion.

Le 14 septembre, jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, François se mit en prière, dès l'aube, devant sa cellule, le visage tourné vers l'Orient où le soleil allait paraître. « O mon Seigneur Jésus, il y a deux grâces que je te prie de m'accorder avant que je meure ! La première est que, dès cette vie, je sente dans mon âme et dans mon corps, autant que possible, quelles douleurs Tu as eu à souffrir, mon doux Seigneur, dans l'instant de ta très cruelle Passion ; et la seconde grâce est que je puisse éprouver dans mon cœur, autant que possible, de quel immense amour Tu as été enflammé, ô fils de Dieu, pour consentir de ton gré à subir une telle passion en faveur de nous, pauvres pécheurs ! (1) »

Aux premiers jours de sa vocation, le Crucifix de Saint-Damien a parlé à François pour lui dicter sa mission parmi les hommes. Aujourd'hui François parle à son tour au Crucifié. Ainsi s'achève ce long dialogue d'amour entre Dieu et sa créature. Sa mission achevée, François se

(1) Troisième Considération des Saints Stigmates.

retrouve face à face avec Dieu. Le Crucifix de Saint-Damien, et celui de l'Alverne, sont les deux tenants de sa prodigieuse destinée. Elle est allée de l'un à l'autre en une courbe idéale où tout ce qui devait s'accomplir est maintenant accompli. François a poursuivi jusqu'au bout la tâche qui lui avait été confiée. Il a rebâti de ses mains la Maison de Dieu toute prête à s'écrouler, et voici qu'il tend ces mains vers le Seigneur pour lui demander la grâce ultime de se fondre en lui, d'épouser vraiment sa Passion.

« ...et pendant qu'il priait ainsi, il reçut la certitude que Dieu, dans ces deux choses, consentait à l'exaucer, et qu'il allait lui être donné de les éprouver, l'une et l'autre, dans la mesure où cela est possible à un être créé. Et aussitôt que saint François eut obtenu cette promesse, il commença à contempler, avec un grand recueillement, les souffrances du Christ ; et la flamme de sa dévotion grandit tellement en lui que, par l'excès de son amour et de sa compassion, *il se sentit changé, tout à fait en Jésus* (1) ».

François n'est plus alors qu'une âme, un corps abandonnés dans l'infinie possession de Dieu. Le voici « entré en fournaise d'amour »... Parce qu'il est encore revêtu de son enveloppe matérielle, parce que cette âme en extase est encore enclose dans un être de chair, cette possession va s'inscrire sous une forme charnelle qui sera la stigmatisation, mais non point le miracle. Car le miracle est dans l'esprit, non dans la chair. Le fait sensible à nos yeux n'est qu'une expression ; la cause qui l'a permise importe davantage. C'est en elle, vraiment, que réside le prodige.

« Et pendant qu'il était ainsi tout embrasé dans cette contemplation, voici qu'il vit descendre du ciel un séraphin avec six ailes resplendissantes et flamboyantes ; lequel séraphin s'étant approché de saint François par une rapide envolée, le saint, autant qu'il put le discerner, reconnut clairement qu'il avait en soi l'image du crucifié ; et ses ailes étaient disposées de telle sorte que deux d'entre elles

(1) Johannès Joergensen : *Saint François d'Assise*.

s'étendaient au-dessus de sa tête, deux autres étaient ouvertes pour voler, et les deux dernières recouvraient tout son corps...

« ...Et alors, sur tout le mont de l'Alverne, parut s'allumer une flamme resplendissante... Si bien que les bergers qui se trouvaient veiller dans ces régions, en voyant la montagne enflammée et avec tant de lumière alentour, éprouvèrent une frayeur extrême, suivant ce qu'ils ont eux-mêmes raconté, plus tard, aux frères, en ajoutant que cette flamme avait duré sur le mont de l'Alverne pendant plus d'une heure. Et pareillement, sous la splendeur de cette lumière, qui resplendissait par les fenêtres dans les auberges de la contrée, certains muletiers qui se rendaient en Romagne sortirent de leurs lits, s'imaginant que le soleil était déjà levé, et se mirent à seller et à charger leurs bêtes (1) ».

Cependant la vision du séraphin crucifié laissait au cœur de saint François « une ardeur et une flamme infinies d'amour divin ». Bientôt apparurent sur les mains et les pieds de l'apôtre les marques des clous et, au côté, la plaie saignante du coup de lance. Ainsi, par cette intime communion avec le Seigneur, François portait désormais en lui les marques de la Passion. Il était devenu l'image même du Sauveur.

Dans son *Traité de l'amour de Dieu* (2) saint François de Sales a exprimé avec la plus minutieuse précision ce que lui paraissait être le processus de cette nouvelle Passion :

« Cette âme ainsi amollie, attendrie et presque toute fondue en cette amoureuse douleur, se trouve par ce moyen extrêmement disposée à recevoir les impressions et marques de l'amour et douleur de son souverain Amant. Car la mémoire était toute détrempée en la souvenance de ce divin amour ; l'imagination appliquée fortement à se représenter les blessures et meurtrissures que les yeux regardaient alors si parfaitement bien exprimées en l'image présente ; l'entendement recevait les espèces infiniment

(1) Troisième Considération des Saints Stigmates.

(2) Cité par M. Beaufreton.

vives que l'imagination lui fournissait, et enfin l'amour employait toutes les forces de la volonté pour se complaire et conformer à la Passion du Bien-Aimé, dont l'âme sans doute se trouvait toute transformée en un second crucifix. Or, l'âme, comme forme et maîtresse du corps, usant de son pouvoir sur icelui, imprima les douleurs des plaies dont elle était blessée es endroits correspondant à ceux esquels son Amant les avait endurées. L'amour est admirable pour aiguïser l'imagination, afin qu'elle pénètre jusques à l'extérieur : les brebis de Laban, échauffées d'amour, eurent l'imagination si forte qu'elle porta coup sur les petits agnellets desquels elles étaient prègues pour les faire blancs ou tachetés, selon les baguettes qu'elles regardèrent dans les canaux esquels on les abreuvait ; et les femmes grosses, ayant l'imagination affinée par l'amour, impriment ce qu'elles désirent es corps de leurs enfants ; une imagination puissante fait blanchir un homme en une nuit, détraque sa santé et toutes ses humeurs.

« L'amour donc fit passer les tourments intérieurs de ce grand amant saint François jusqu'à l'extérieur, et blessa le corps d'un même dard de douleur duquel il avait blessé le cœur. Mais de faire les ouvertures en la chair par dehors, l'amour qui était dedans ne le pouvait pas bonnement faire : c'est pourquoy l'ardent séraphin, venant au secours, darda des rayons d'une clarté si pénétrante, qu'elle fit réellement les plaies extérieures du crucifix, en la chair, que l'amour avait imprimées intérieurement en l'âme. Ainsi le séraphin, voyant Isaïe n'oser entreprendre de parler, vint au nom de Dieu lui toucher et épurer les lèyres avec un charbon pris sur l'autel, secondant en cette sorte le désir d'icelui. La mirrhe produit sa stacte et première liqueur comme par manière de sueur et de transpiration, mais afin qu'elle jette bien tout son suc il la faut aider par l'incision : de même l'amour divin de saint François parut en toute sa vie comme par manière de sueur, car il ne respirait en toutes ses actions que sa sacrée dilection ; mais pour en faire paraître tout à fait l'incomparable abondance,

le céleste séraphin le vint inciser et blesser, et afin que l'on sût que ces plaies étaient pleines de l'amour du ciel, elles furent faites, non avec le fer, mais avec des rayons de lumière ».

S'il fallait expliquer le miracle, cette page de saint François de Sales serait bien près d'y parvenir. Mais il suffit que le miracle soit. Il ne s'explique pas plus que la poésie ou l'amour. Il n'en a pas besoin davantage. Quant aux marques que celui-ci devait laisser sur le corps de saint François, elles furent attestées de son vivant même et au moment de sa mort par de nombreux témoins.

La *Troisième Considération des Saints Stigmates* donne sur l'apparence extérieure de la stigmatisation tous les détails possibles. Et pourtant François s'efforça toujours à les cacher, même aux yeux de ses plus chers disciples. La sainteté, comme l'innocence, a sa pudeur. De même qu'il s'enfonçait autrefois dans les grottes pour y prier, à l'écart de tous, de même aujourd'hui François veut garder pour lui seul le mystère dont Dieu l'a comblé. Mais ce grand secret va le jeter dans une solitude encore plus tragique. Il est devenu vraiment l'enfant de Dieu, plus rien désormais ne semble devoir le rattacher aux hommes. Pourtant, le Seigneur attendra plus de deux années avant de le rappeler à lui, deux années qui seront encore des années d'apostolat et de prière. Dans son premier embarras, pour ne pas dévoiler ses mains où les clous eux-mêmes semblaient rester fichés, dans son impossibilité de marcher à cause des pointes qui ressortaient sous la plante des pieds, François fut contraint d'avouer à demi le miracle imprimé à vif dans sa chair. Et frère Illuminé, devinant ce secret, incita François à découvrir le mystère que Dieu lui avait révélé, non seulement pour lui seul, peut-être, mais pour l'édification et le bien d'autrui.

François ne voulut point confesser tout ce que le séraphin lui avait fait entendre, mais il fit l'aveu des stigmates. « Il choisit le frère Léon, le plus simple et le plus pur de tous ses compagnons, pour lui révéler la chose tout

entière ; et il lui laissait voir et toucher ses saintes plaies, et lui permettait de les bander avec certains emplâtres, afin d'en adoucir la douleur et de recevoir le sang qui jaillissait et coulait des dites plaies ; et il l'autorisait également à lui changer souvent ces bandages, et même chaque jour, sauf depuis le jeudi soir jusqu'au samedi matin : attendu que, pendant cet intervalle, il ne voulait point qu'aucun remède humain lui adoucît la douleur de la Passion du Christ telle qu'il la portait dans son corps, puisque c'était le temps où notre Sauveur Jésus-Christ avait été pour notre salut pris et crucifié, et mis à mort et enseveli (1) ».

L'affection toute particulière que François portait à Léon depuis de longues années trouve en ces derniers moments une expression sans cesse plus touchante. Il fut le confident et l'ami, l'un de ceux qui demeurèrent vraiment fidèles au maître. Sa soumission et son humilité étaient bien dans le pur esprit franciscain. Et si parfois, par une pensée, par un geste, — comme celui qui l'avait conduit sur l'Alverne à enfreindre la défense du saint et à l'épier au moment de sa prière, — il a mérité quelque reproche, avec quelle douceur François le ramène-t-il dans la bonne voie ! « O petit agneau de Jésus-Christ, s'exclamera le saint, ô mon cher et fidèle frère Léon... garde-toi bien de m'épier et retourne-t'en dans ta cellule avec la bénédiction de Dieu ! »

Jusqu'au bout de sa longue vie, frère Léon restera « le Miroir de la Perfection du Bienheureux François d'Assise », selon le terme de l'ouvrage où il entreprit de conter ses souvenirs. N'est-ce pas lui qui brisera plus tard une urne de porphyre posée par le frère Elie pour recueillir les offrandes destinées à la belle basilique où le ministre général devait enfermer le tombeau du Poverello ? C'est que Léon pensait que l'époux de Dame Pauvreté n'aurait pas voulu tant de splendeur autour de sa dépouille.

Le temps de la Saint-Michel arrivé, François pensa à

(1) Troisième Considération des Saints Stigmates.

quitter l'Alverne. Il remit auparavant à son compagnon cette bénédiction que l'on peut voir encore au couvent d'Assise, au dos d'un hymne de louanges écrit après sa stigmatisation.

Le comte Roland avait fait envoyer un âne à François pour lui permettre de redescendre de l'Alverne. Ce fut le 30 septembre qu'eut lieu le départ. Après avoir entendu la messe dans la petite chapelle construite depuis plusieurs années sur l'ordre de Roland, François fit à ses compagnons une dernière recommandation. Seul, frère Léon devait le suivre. Ange, Silvestre, Illuminé et Masséo demeurèrent un moment encore sur l'Alverne. C'est au témoignage de Masséo que l'on doit l'émouvant adieu de François à ses amis, à cette montagne où il lui avait été donné de trouver le Seigneur.

— Vivez en paix, mes fils bien-aimés ! Adieu ! Mon corps se sépare de vous, mais je vous laisse tout mon cœur ! Et je m'en vais maintenant avec notre frère Léon, ce petit agneau de Dieu, à la Portioncule, et jamais plus je ne reviendrai ici. Adieu, adieu, adieu, à vous tous, et à toutes les choses d'ici ! Adieu, sainte montagne, adieu, mont Alverne, adieu, montagne des anges ! Adieu, mon cher frère le faucon, qui avais coutume de me réveiller avec ton cri ! Adieu, grande pierre sous laquelle j'avais coutume de prier ; jamais, jamais plus je ne te reverrai ! »

Une fois encore, le lyrisme de François s'exprime dans cet adieu aux choses et aux êtres qui furent témoins de sa dernière aventure. Maintenant, il va descendre vers les hommes, mais ce n'est plus en homme qu'il va les retrouver et se pencher vers eux. Les miracles vont jaillir devant lui sans qu'il ait même à faire un geste, les lieux d'autrefois vont l'accueillir comme les routes de Judée durent accueillir le Ressuscité.

De cette cime qui, désormais, ne le sera plus seulement dans l'espace, mais dans l'esprit, François emporte, comme un sceau, sur sa chair, la présence du Crucifié.

CHAPITRE XVI

« LE CANTIQUE DES CREATURES »

« Loué sois-tu, Seigneur, pour notre
[sœur la Mort]

(Cantique des Créatures)

« ...car elle sera pour moi la porte de la
[vie. »

(François, cité par Celano.)

Désormais François ne sera plus sur terre qu'un messager dont la tâche est accomplie. Il attend le signe par lequel il pourra rejoindre Celui dont il fut l'envoyé. Et pourtant ces deux années sont pleines d'une action incessante. « Il a vagabondé, mourant, exactement comme il avait vagabondé vivant », remarque Chesterton. Il va revoir comme en pèlerinage tous les lieux où s'est déroulée sa courte vie, si bien remplie. Mais les verra-t-il encore ? Ses yeux vont se fermer à demi aux choses visibles, et son âme est déjà ailleurs.

De l'Alverne, François se fit conduire au château de Chiusi, chez le comte Roland à qui il voulait aussi dire adieu et merci. Puis, raconte Joergensen, « il franchit, toujours en compagnie de Léon, le torrent de Rasina et prit le chemin qui traverse les monts Arcoppe, Foresto, et Casella. Parvenu au sommet du mont Casella d'où, pour la dernière fois, il pouvait apercevoir l'Alverne dans le

lointain, François fit arrêter son âne, descendit et s'agenouilla. Le regard dirigé sur ce mont béni qui, à l'horizon, élevait sa cime parmi les lourds nuages d'automne, il fit un grand signe de croix et cria un dernier adieu, un dernier remerciement et une dernière bénédiction :

« Adieu, montagne divine, montagne sainte ! Adieu, mont Alverne, que Dieu le Père et Dieu le Fils, et Dieu le Saint-Esprit te bénissent ! Vis en paix ; mais moi, jamais plus je ne te reverrai. »

Les campagnes voisines attendaient l'arrivée du saint. De nouveau, et plus encore qu'au temps des prédications évangéliques, la foule se pressait au-devant de François, s'élançait à sa rencontre. Les femmes voulaient toucher sa robe, baiser ses mains ; les mères tendaient vers lui leurs enfants malades, des cortèges lui faisaient fête, balançant sur son passage des rameaux d'olivier comme on le fit naguère pour Jésus...

« Voici le saint ! Voici le saint ! » Ce retour était une marche triomphale. Et pourtant, nous disent les *Fioretti*, « il ne sentait absolument rien de ce qui se faisait ou disait autour de lui, à la manière d'une personne insensible ».

Peu après avoir traversé San-Sepolcro-de-Borgo, il s'informa si l'on y parviendrait bientôt. « Car, en vérité, son âme, toute rayée dans la contemplation des choses célestes, n'avait perçu aucune chose terrestre, ni la diversité des lieux, ni celle des temps, ni celle des personnes qui étaient accourues au-devant de lui (1) ».

François faisait déjà partie d'un monde qui n'est plus le nôtre. A maintes reprises, désormais, il nous échappera. Le privilège de guérir lui est accordé. Sur ses pas, la ferveur populaire fait jaillir les miracles. Son voyage en est retardé. A Citta-di-Castella, il séjourne tout un mois, retenu par les habitants. Ce ne fut qu'après la Toussaint qu'il put franchir les Apennins, toujours accompagné du fidèle Léon et d'un paysan qui conduisait l'âne. La neige

(1) Quatrième Considération des Saints. Stigmates.

était venue. Il fallut passer des nuits en montagne, sans abri contre le mauvais temps. Quand les voyageurs parvinrent enfin à la Portioncule, c'était le plein hiver. Malade, accablé par la douloureuse empreinte des plaies du Christ, François ne renonce pourtant pas encore à sa mission d'apôtre. Voyageant maintenant à dos d'âne, il visite parfois quatre ou cinq villes dans la journée, y semant comme autrefois la bonne parole et soignant les lépreux. Il semble, en ces derniers jours, qu'il veuille revivre les premiers temps de son apostolat. Il sait qu'il n'est pas de meilleur exemple à donner à ceux qui prétendent passer leur vie dans les couvents. Jusqu'au bout, il aura vécu « en pèlerin ».

Son état physique ne cesse d'empirer. Aux premiers mois de 1225, contraint à s'arrêter, il se retire à Saint-Damien, sans doute sur la pressante invitation de sœur Claire. Afin de lui permettre de demeurer non loin d'elle en respectant toutefois la règle, Claire lui fit construire, dans le jardin du couvent, une hutte de branchages comme celles de la Portioncule. François s'y installa. Mais l'histoire nous conte qu'il y fut tourmenté nuit et jour par les mulots.

Le voici, au seuil de la mort, plus misérable que jamais. Si la pensée veille, si la foi le soutient, « frère corps », au contraire, décline de plus en plus. La vie rude menée par François a depuis longtemps miné son organisme déjà affaibli par les jeûnes et les veilles. Il a toujours traité « frère l'âne » — ainsi il appelait son corps — sans indulgence et sans douceur. Et pourtant, aux dires de Celano, « il assurait qu'on pèche aussi gravement en refusant à son corps ce qui lui est dû qu'en lui accordant le superflu par gourmandise ». C'est qu'il parlait alors à ses petits frères trop zélés. Il se montrait toujours plus indulgent pour les autres que pour lui-même. Accomplissant de longues marches par tous les temps et par tous les chemins, il ne prenait que quelques heures de sommeil, le plus souvent sur le roc nu, une pierre ou un morceau de

bois en guise d'oreiller. Dès l'aube il était debout pour célébrer matines. Et combien d'heures passées en prière, immobile, où la méditation le clouait, que ce fût sous l'ardent soleil où au milieu de la route, sous la pluie, comme il advint au cours de son retour de Rome en 1223.

Le séjour en Syrie avait ajouté à ce mauvais état de santé une maladie des yeux fréquente en Orient, et qui devait prendre en ces dernières années un caractère aigu.

Claire était impuissante à guérir tant de maux. Mais sa présence fut sans doute mieux qu'une consolation pour soutenir François. Elle était le témoignage vivant que tout n'était pas perdu de son enseignement. Qu'importaient les frères de Bologne et ceux de Paris, tant de barrières dressées entre eux et le pur idéal franciscain ! La pensée du saint vivait en sœur Claire, en quelques âmes fidèles, assez pour ne pas croire que tout fût vain.

Dans le jardin de Saint-Damien, tout près de cette chapelle où Dieu lui a révélé sa mission, François, le stigmatisé, semble une dernière fois prendre contact avec les choses d'ici-bas. Son adieu au monde, c'est ici qu'il va le faire, dans ce modeste enclos du pays natal. Le jardin est étroit, mais tout parfumé de fleurs fraîches. Les oiseaux chantent dans le silence avec les voix des sœurs cloîtrées. Et tout autour, c'est la belle terre d'Ombrie dont les chemins gardent encore les traces des pas du pèlerin, c'est Assise, ses vieilles rues bordées d'ombre fraîche, le Subasio et ses pentes arides, au delà, les vallées et les villages, d'autres monts et d'autres villes, toute cette portion du monde où le nom de François est déjà vénéré...

Le fou d'Assise a-t-il jeté un dernier regard vers le passé ? Ces lieux qu'il a tant aimés, voici qu'ils s'effacent devant son pauvre regard malade. Avant même qu'il ne quitte le monde, les images du monde semblent le quitter... Pourtant, il ne fut pas de ceux qui repoussent les choses visibles comme une malédiction, et pour s'approcher de Dieu rejettent le monde qu'il a créé. La créature fut pour François l'émanation même du Créateur. En elle il l'a

découvert et vénéré. Quand il écartait du chemin le vermisseau qu'une roue de charrette pouvait écraser, quand il aidait la tourterelle à bâtir son nid, quand il rachetait l'agneau promis à l'abattoir ou rejetait le poisson au lac, quand il prêchait aux hirondelles, c'était, pour le Poverello, autant de gestes faits vers Dieu.

Parce qu'il était poète et qu'il avait au cœur un immense besoin d'amour, il a saisi la beauté du monde offert par le Créateur à sa créature. Il fut de ceux qui sentent, devant un coucher de soleil, une heure de silence dans la campagne, monter lentement la prière des choses. Lui dont l'âme était pure, ne craignait pas la tentation que d'autres croient trouver dans les choses. Il savait que la tentation est toujours au dedans de l'homme, non dans le monde qui l'entoure. Son humilité même lui interdisait de mépriser la créature, si infime fût-elle. Ce n'était pas par simple courtoisie qu'il appelait, « ses frères et sœurs », le rocher, l'eau, l'oiseau, le loup, la cendre même. C'est qu'il s'estimait exactement à leur mesure, et non plus grand. Il l'a dit maintes fois : « Moi, plus vil que le vermisseau... »

Il le pensait en toute sincérité. Sans donner à la créature une importance qui eût confiné à l'orgueil, il savait qu'elle était née de Dieu, et que chacun de ses mouvements marquait un geste de reconnaissance envers son Créateur, que son existence à elle seule était un don infiniment précieux. « Tout lui servait comme d'échelle pour s'élever jusqu'au trône de Dieu », dit Celano.

Ce n'est pas entre les murs d'un couvent que François eût pu parvenir à cette conception si particulière dans l'histoire de l'Eglise. Il fallait, pour cela, une âme à la fois profonde et sensible, il fallait avoir vécu comme le fit François en contact permanent avec la nature, s'être trouvé mêlé à la vie des choses, avoir parcouru bien des chemins sous le soleil et sous la pluie, médité dans le silence des jours d'été, couché sur l'herbe des prairies ou, l'hiver, sous un creux de rocher. Il fallait avoir goûté, certains soirs, l'odeur des prés quand le vent s'apaise...

Dès sa jeunesse, il pouvait s'écrier : « Louez le Seigneur, ciel et terre ! Louez-le, toutes les eaux courantes ! Louez le Seigneur, toutes les créatures ! Louez le Seigneur, tous les oiseaux du ciel ! » Sa vie tout entière est un hymne de louanges. Il veut que chaque créature participe à son action de grâces. « François estime que c'est, pour les êtres créés, un bonheur infini de pouvoir exister... (1) ». Voici qui l'écartera éternellement de ces mystiques exaltés pour qui le monde entier est une malédiction, et la nature un piège. Si le mal est dans la nature, ne suffit-il pas, pour s'en préserver, de l'ignorer ? L'homme n'est-il pas souvent le seul coupable en l'y mettant pour satisfaire des passions qui ne sont qu'en lui-même, des vices dont il est seul responsable ? Il n'y a point de mal pour qui a le cœur pur. Il n'y a point de haine pour qui connaît la paix...

Aussi sa première prédication a-t-elle été celle-ci : « Que Dieu vous donne la paix ! » Il voyait en elle justement le plus grand bien, celui dont découlent tous les autres, les seuls qui comptent, ceux de l'âme et de l'esprit. Par là même il gagnait l'amitié des choses. Cet apôtre de la pauvreté s'assurait la possession du monde.

Maintenant que Dieu l'élève lentement à lui, il voit s'effacer, peu à peu, les créatures visibles dont il fut l'humble compagnon, le petit frère. Il en ressent dans son cœur d'homme une tristesse douce comme celle qu'on éprouve au crépuscule du soir ou certains jours d'automne. La certitude d'un lendemain plus beau peut-être ne suffit pas à effacer cette mélancolie. Ainsi pour François, promis à la gloire céleste, ces deux années restent quand même de douloureuses années humaines, chargées de souffrances et d'un obscur regret.

Dès l'arrivée à Saint-Damien, en dépit des soins de Claire, son état s'aggrava. « Il passait de longues heures à pleurer », dit Celano. Il ne pleurait pas seulement sur lui-

(1) Joergensen : *Saint François d'Assise*.

même, mais sur les petits frères qu'il allait laisser, sur les hirondelles qu'il n'entendrait plus, sur le vaste troupeau qui s'éloignait de lui, sur les souffrances du Christ devenues maintenant les siennes. Il pourrait dire aussi, comme Jésus au mont des Oliviers : « Mon Père, éloignez de moi ce calice ! » Mais il souffre en silence. Ses yeux rougis de larmes, ravagés par le mal, lui ôtent, jour après jour, l'image des choses dont il s'est si souvent consolé, le visage même de Claire penché vers lui. Pendant une quinzaine de jours, il sera complètement aveugle. Et c'est alors, sur cette couche de Saint-Damien où les mulots viennent le visiter, quand le monde visible s'est retiré de lui, que François se relève soudain et compose, comme Beethoven sourd, son ode à la joie, *le Cantique des Créatures* :

*Altissimo, omnipotente, Signore,
Tue se le laude, la gloria, el honore et omne benedictione
Ad te solo, Altissimo...*

.

*Loué sois-tu, Seigneur, avec toutes tes créatures,
Et tout particulièrement notre frère le soleil,
Qui nous donne le jour et par qui tu nous éclaires ;
Et qui est beau et rayonnant, et qui, avec sa grande
[splendeur*

*Nous porte signification de Toi, Très Haut !
Et loué sois-tu, Seigneur, pour nos sœurs la lune et les
[étoiles,*

*Que tu as créées au ciel, claires et précieuses et belles !
Et loué sois-tu, Seigneur, pour notre frère le vent,
Et pour l'air et les nuages, et pour le serein et pour tous
[les temps,*

*Au moyen desquels tu donnes soutien à tes créatures !
Et loué sois-tu, Seigneur, pour notre sœur l'eau,
Qui est très utile, et humble, et chaste !
Et loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre frère le feu
Au moyen duquel tu éclaires la nuit,*

Et qui est beau et joyeux, et robuste et fort !

Et loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre sœur, la mère
[Terre

Qui nous entretient et nous supporte,

Et produit les divers fruits, et les fleurs colorées, et les
[arbres !

Louez et bénissez le Seigneur, et rendez-lui grâces

Et servez-le avec grande humilité !

Ce chant de reconnaissance et d'amour, c'est l'adieu de François au monde qui l'a porté, c'est un cri où le regret lui-même est transposé en une joie parfaite, c'est comme au chant de là « neuvième », le triomphe de l'esprit sur la matière.

Maintenant, François a recréé le monde en lui-même. Il a gravé en ce poème à la fois tout son amour des choses, toute sa reconnaissance à Dieu. Chaque fois que l'amertume viendra l'envahir, il demandera à ses compagnons d'entamer pour lui ou avec lui son *Cantique des Créatures*. C'est vraiment là le symbole de ce que fut sa vie, de ce qu'était peut-être sa mission. En unissant les créatures au Créateur, François a opéré la suprême réconciliation, celle que le monde attendait depuis le jour qu'Adam et Eve fuyaient le paradis terrestre, sous la colère de Dieu. Et le monde ne l'a pas compris...

Loué sois-tu, Seigneur, avec toutes les créatures...

C'est mieux qu'une « bonne nouvelle » pleine d'espérance. C'est l'avènement d'un âge nouveau où l'homme ne doit plus vivre dans un monde ennemi. Mais l'homme n'a pas écouté la parole de François. Il n'a fait la paix, ni avec les créatures, ni en lui-même. Et l'homme n'a pas été sauvé. Mais pour François, ce cri ultime le libère définitivement. Il emporte avec soi, dans l'au-delà, son amour et sa foi. Il devient maintenant docile aux conseils des hommes et comme insensible aux choses de ce monde. Au

seuil d'un autre royaume, il garde, pour ceux qui l'entourent et une dernière fois veulent lui tendre la main, pour ce corps mortel qui porte encore son âme; une « courtoisie » de chevalier.

« Est-ce que ton corps n'a pas été pour toi, toute ta vie, un bon et dévoué serviteur? Et toi, comment l'en as-tu récompensé? » lui demandent alors les médecins. Et François dut reconnaître qu'il était temps de payer ses services : « Réjouis-toi, mon frère le corps, et puis pardonne-moi ; voici que je suis prêt maintenant à céder à tes désirs. »

Et François quitta Saint-Damien pour Rieti où l'appelait le cardinal Hugolin afin de le faire profiter des soins de savants médecins qui avaient suivi, là, la cour de Rome. Il consentit à tout ce qu'on voulut pour soulager sa douleur. On lui brûla les tempes dans l'espoir de dégager son mal. Et « frère le feu » ne le fit pas souffrir. La nuit, des violons célestes berçaient sa solitude.

Alors, vraiment, il n'était plus dans le monde que comme un « pèlerin », un « étranger » qui songe à retourner dans sa patrie. Les derniers mois, il les passera sur la terre, en errant, en vagabond... De Rieti, il se retire au début de l'hiver à l'ermitage de Saint-Eleuthère, il passe la Noël à Fonte-Colombo, puis se rend à Sienne où l'air est plus doux. Les médecins veulent sauver ce corps dont le rôle est fini. François, désormais docile, obéit à leurs injonctions. N'ira-t-il pas jusqu'à consentir à porter un vêtement fourré, — pourvu qu'il le fût à l'extérieur comme à l'intérieur, afin que personne ne pût l'accuser de cacher cette faveur accordée à « frère l'âne ». Sur son lit de mort, il demandera à frère Jacqueline de petits gâteaux comme ceux dont elle l'avait régalé pendant un séjour à Rome. Touchantes concessions à l'être de chair, et qui nous rendent, jusqu'au bout de sa vie, François si proche et si humain. En ces dernières heures, alors qu'il porte sur son corps les marques de Jésus-Christ le stigmatisé est toujours auprès de nous. Il ne nous quittera tout à fait qu'à son dernier soupir. Malgré tant de preuves de son accession au

royaume divin, jusqu'au bout nous pouvons dire : « Notre frère François... » Ces gâteaux qu'il reçoit de Jacqueline, c'est un dernier geste accompli pour nous. Par là, François nous touche encore la main. Il nous donne sa dernière chaleur humaine dans cette image de nos pauvres désirs. En consentant à cette faiblesse qui est la nôtre, François consacre une sorte de communion entre les hommes et lui, au moment qu'il va les quitter. N'était-ce pas une autre hostie que frère Jacqueline portait ainsi dans ses mains pieuses ?

Pas plus que les soins des médecins de Rieti, le climat de Sienne ne pouvait guérir frère corps. Sa tâche était achevée. Alors un dernier désir vint visiter François : celui de mourir à Assise. Le cycle de ses vagabondages était fermé. Il lui fallait maintenant venir se reposer à l'endroit même qu'il avait quitté bien des années plus tôt, tout animé de l'ardeur de sa mission et de sa foi fervente. Elie, qui veillait désormais sur son maître comme sur le bien le plus précieux, l'image et le symbole même de cet ordre dont il était le chef et l'organisateur, Elie convint, après un dernier séjour à Celle, près de Cortone, de ramener François à Assise. Mais autour de cette dépouille vivante encore, déjà les hommes étaient prêts à se battre pour s'assurer le privilège des vertus qu'elle pouvait concéder. Elie craignait que les habitants de Pérouse ne tentassent un coup de force pour s'emparer du saint. Afin d'éviter cela, il fit faire au malade un long détour par Gubbio et Nocera. Par surcroît de précaution, il demanda qu'une petite troupe d'hommes fût envoyée à sa rencontre, et ce fut au milieu d'un cortège armé que François le pacifique fit retour dans sa ville natale.

Il fut hébergé dans le palais épiscopal et gardé par des sentinelles en armes qui avaient ordre de ne laisser personne approcher du stigmatisé. Cette captivité dorée était la dernière cruauté du sort envers l'apôtre de la liberté. De plus, à peine installé à Assise, il apprit que l'évêque Guido, — celui-là même qui l'avait autrefois couvert de

son manteau, — était en désaccord avec le podestat. On parlait d'excommunication... Une fois encore, dans son propre pays, il allait être donné à François de ramener la paix entre deux âmes. Il fit convoquer au palais l'évêque et le podestat, en présence de quelques frères, et quand tout le monde fut assemblé, deux d'entre eux s'avancèrent sur l'ordre de François et entonnèrent le *Cantique du Soleil*...

Le chant s'achevait à peine que le podestat se jetait aux pieds de l'évêque, tandis que celui-ci reconnaissait ses torts et sa colère. « Que le Seigneur vous donne la paix ! » Cette parole du premier jour est aussi celle du dernier. Maintenant, le terme approche. François consulte le médecin qui le soigne. En a-t-il vraiment besoin ? N'a-t-il pas entendu l'avertissement de Dieu ? Alors, comme il a vécu en chantant, ainsi veut-il mourir ! Au *Cantique des Créatures*, il ajoute une dernière strophe :

*Loué sois-tu, Seigneur, pour notre sœur la mort corporelle,
A qui nul homme vivant ne peut échapper !
Malheureux seulement ceux qui meurent en péché mortel,
Mais bienheureux ceux qui ont accompli tes très saintes
[volontés,
Car la seconde mort ne pourra leur faire aucun mal !...*

Cet hymne à la mort est encore un chant de joie. Dans le palais épiscopal, François a demandé que frère Léon ou frère Ange se tinssent toujours auprès de lui afin de lui chanter le *Cantique du Soleil*. Lui-même entonne, quand il le peut encore, son chant de reconnaissance et de réconciliation. A tel point, dit-on, que frère Elie, toujours soucieux de l'étiquette, lui fit reproche d'une conduite qui lui semblait peu en rapport avec la gravité d'un tel moment.

« Par la grâce du Saint-Esprit, répondit François, je me sens si profondément uni à mon Seigneur et Dieu, que je ne puis m'empêcher de me réjouir en lui et de le célébrer joyeusement ! » François est redevenu, comme aux

premiers jours, le jongleur de Dieu. Il entrera au domaine éternel une chanson aux lèvres, et pressant contre soi cette viole invisible dont il a si souvent accompagné ses chants...

Loué sois-tu, Seigneur, pour notre sœur la mort...

Le voici, maintenant, qui va vers elle. Il n'acceptera pas de mourir dans un palais, lui qui a vécu dans des cabanes de boue séchée et sur la poussière des chemins. S'il ne put éviter que les sentinelles l'y suivissent, au moins il obtint d'être transporté à la Portioncule. Sur ce « lopin de terre » qui avait été le berceau de sa mission, il fallait qu'il revînt mourir. Là d'où il s'était élancé plein de feu, un matin d'avril après la messe d'aube, il revenait s'étendre à jamais, gisant à la face du ciel.

Escorté d'une foule immense, le tragique cortège quitta le palais, passa sous la Portaccia et, par les remparts, atteignit l'hôpital des lépreux. Là, François demanda que l'on fit une halte. On posa à terre le brancard sur lequel reposait le mourant. Le regard à demi éteint, mais « le visage tourné vers Assise », François considéra une dernière fois la ville aimée. Il n'avait pas besoin des yeux du corps pour voir devant lui ses vieux murs d'ocre, ses maisons groupées autour de Saint-Rufin et de Sainte-Marie de la Mineure et, au delà, les pentes baignées de soleil de la montagne. Il les voyait à jamais gravées en lui-même.

Quand le cortège se remit en marche, François emportait cette vision dernière. Il fut déposé dans une pauvre cabane de la Portioncule, derrière la chapelle, et là, vraiment semblable à lui-même, fidèle à son idéal, il attendit la mort. Il lui restait une dernière tâche à accomplir, une dernière joie à recevoir : dicter son testament à ses héritiers, tous les frères mineurs présents et à venir ; trouver dans l'affection de frère Jacqueline, une main amie, une main de femme pour lui fermer les yeux.

Le testament dicté sur son lit de mort est à la fois l'image et le résumé de sa vie ; c'est l'exemple qu'il laisse

à ceux qui veulent le suivre et la règle qu'il leur prescrit, cette fois en son cœur, sans le secours d'aucune approbation ecclésiastique, sans l'appui d'aucun clerc pour en examiner la forme.

... « ce n'est qu'une leçon, une admonition, un encouragement, et mon testament que moi, votre frère François, je vous laisse, mes frères bénis... » Ce n'est que cela, et c'est tout cela, le plus émouvant legs qu'un homme ait pu faire aux hommes.

Enfin, comme François écrivait à son amie romaine, Jacqueline de Setesolli, avertie par un pressentiment, apparut au seuil de la cabane, apportant les trois choses que le Poverello dans sa missive lui demandait : sa présence, un linceul et les petits gâteaux dont il voulait goûter une dernière fois. Sa présence, Jacqueline l'apportait non seulement à cette couche funèbre, mais à Assise où, après une longue vie, elle devait reposer, auprès du saint, dans la somptueuse basilique due à l'orgueil et à la ferveur de frère Elie. Le linceul était tissé avec la laine du mouton que François avait donné à son amie, lors de son dernier voyage à Rome. Enfin, frère Jacqueline apportait aussi de l'encens et des cierges pour la veillée mortuaire.

Frère Jacqueline, la seule femme admise à la Portioncule, se jeta sur la couche où reposait François, et le Poverello sentit sur ses mains saignantes ces pleurs de femme comme un dernier don...

On était au premier jour d'octobre. François bénit une fois encore ses très chers frères, « autant que je puis, dit-il, et plus que je ne puis » !

Puis il se fit dépouiller de ses vêtements. Ainsi couché sur le sol de sa cellule, à nouveau pauvre et démuní comme au jour de son départ pour la montagne, il reçut « comme une dernière aumône, l'habit dans lequel il devait mourir (1) ».

Ses fidèles compagnons ne le quittaient plus. Ange et

(1) Joergensen : *Saint François d'Assise*.

Léon, sur sa demande, lui chantèrent le *Cantique du Soleil*, et le mourant reprit la fin de l'hymne : « Loué sois-tu, Seigneur, pour notre sœur la mort... »

Il demanda qu'on le dépouillât de nouveau quand approcherait la fin, et qu'on le déposât « nu sur la terre nue ». Ensuite le saint, élevant les mains vers le ciel, rendit grâce au Christ de ce qu'il lui permettait de s'en aller vers lui, libre de toute entrave (1) ». Le samedi, il fit répandre des cendres sur son corps : « Bientôt, je ne serai plus rien que poussière et cendre ».

Enfin, comme le soir commençait de descendre, sa voix s'éleva, tout à coup, avec une force extraordinaire. Elle ne chantait plus le *Cantique du Soleil*, mais le 142^e Psaume de David :

*De ma voix j'ai crié à l'Eternel,
De ma voix j'ai imploré l'Eternel*

*Tirez mon âme de cette prison
Afin que je donne gloire à votre nom...*

Sœur la mort s'avancait avec la douce nuit d'Ombrie. La voix de François faiblit peu à peu. Quand elle se tut tout à fait, un silence étonnant retomba sur la pauvre cellule où des hommes entouraient cette grande âme en partance. La nuit était venue. François était mort en chantant.

Mais tandis qu'éclataient les sanglots de ses frères, les plaintes de Jacqueline, un autre chant naissait partout autour de la cabane : c'était celui des fidèles amis de François, les oiseaux des champs et des bois, qui peut-être saluaient déjà l'âme entrée dans l'éternité...

(1) Th. de Celano : *Vita Secunda*, CLXII.

ÉPILOGUE

LA LEGENDE DU « POVERELLO »

« Tout ce que les hommes laissent au monde périra... »

(ST FRANÇOIS D'ASSISE :
Lettre à tous les fidèles.)

Le petit pauvre de Dieu vient de se libérer du seul bien qu'il détenait encore. Sur la couche de la Portioncule où le grand acte s'est accompli, François abandonne « frère corps ». Il remet aujourd'hui sa dépouille et son œuvre aux mains des hommes. Ils se disputeront âprement l'une et l'autre. Autour de ces deux choses que François laisse au monde, des rivalités vont se créer, des intérêts vont s'opposer. Le legs du conciliateur deviendra l'enjeu d'une lutte. Ainsi vont les destinées humaines.

Lorsque François eut rendu son âme à Dieu, Elie fit introduire de nouveau Jacqueline de Settesoli dans la cabane : « Voici celui que vous avez aimé pendant sa vie ; recevez-le encore après sa mort ! » Jacqueline se jeta en sanglotant sur le corps de son ami et le couvrit de baisers. Autour d'elle, les petits frères pleuraient et priaient. Et déjà, d'Assise et des villages voisins, la foule descendait vers la Portioncule pour voir le corps du stigmatisé. L'annonce de sa mort s'était répandue, « à la grande

satisfaction du peuple », disent les biographes. Assise possédait enfin ce cadavre tant désiré. Toute la nuit, des clameurs retentirent autour de la Portioncule. La lueur des cierges luisait sous les feuillages. L'allégresse et la peine éclataient avec les chants d'action de grâces et les prières. Pourtant, dit l'abbé Le Monnier, « la crainte d'un enlèvement à main armée continuait à hanter les esprits. On se sentait à découvert dans cette vallée, loin de la ville. On ne crut pas pouvoir attendre le temps ordinaire. Les funérailles furent fixées au lendemain dimanche, à la première heure ».

Thomas de Celano a raconté ce que furent ces funérailles, « au milieu des hymnes, des cantiques et des sonneries de trompette ». Le corps de François rentra dans sa ville natale qui attendait, jalouse, sa relique. Le cortège fit un détour par le couvent de Saint-Damien, afin que Claire et les Pauvres Dames pussent contempler une dernière fois leur père spirituel.

Et dès lors, autour de ce tombeau, commence de naître la légende franciscaine. Elie devait en être le premier ordonnateur. A peine le corps de François était-il inhumé, que le ministre général pensait déjà à lui préparer un tombeau digne de lui. Le Poverello avait écrit dans sa règle : « ...Qu'en aucune façon les frères ne reçoivent ou ne fassent recevoir, qu'ils ne quêtent ou ne fassent quêter des aumônes pécuniaires ou des deniers, pour une maison ou pour un lieu... » Et pourtant, Elie va bientôt recueillir des offrandes, avec l'approbation du Saint-Siège, pour construire sur le tombeau de François une triple basilique à laquelle les plus grands artistes apporteront le tribut de leur talent. La première pierre en fut posée le 17 juillet 1228, le lendemain du jour où le Poverello avait été solennellement canonisé par Grégoire IX, c'est-à-dire moins de deux ans après la mort du saint. Par un bref du 22 avril 1230, le Souverain Pontife la proclame « la tête et la mère » de toutes les églises de l'ordre. Mais autour d'elle, apparaît ce qui deviendra bientôt la grande scission.

« L'édifice grandit. S'il fallait en croire la légende accréditée par les zelanti, il nargue de loin les vieux compagnons restés fidèles à leurs cellules sylvestres. Ils gémissent. Ils n'y tiennent plus. Un jour, nous dit-on, frère Léon s'est rendu sur les chantiers et, d'un coup de maillet, il a brisé l'urne de porphyre que le bâtisseur a mise là pour solliciter les offrandes. Un autre jour, c'est frère Gilles qui dérobe au nouveau sanctuaire ses clochettes d'autel, inutile colifichet à son gré, pour faire l'aumône à une pauvre. Et l'on raconte même que le saint frère, à qui l'on fait les honneurs du luxueux couvent, s'est écrié : « C'est très bien ! Maintenant il ne vous manque plus que des femmes !... (1) ».

Les petits frères restés fidèles au pur idéal franciscain ne pouvaient admettre tant de magnificence autour de celui qui avait été toute sa vie l'image de l'humilité. La basilique d'Assise leur semblait une injure faite à François. Ils savaient que leur bienheureux Père l'eût désavouée. En cela sans doute ils avaient raison. Mais que serait-il resté de l'admirable leçon de François si rien n'avait été fait pour en perpétuer le souvenir ? En dépit de tout ce que l'on pourra dire contre Elie de Cortone et l'esprit nouveau qu'il fit passer dans l'ordre, il restera quand même en sa faveur qu'il fut l'organisateur de l'œuvre franciscaine. Il sauva ce qui pouvait être sauvé d'une aventure où la part humaine était bien faible. L'ordre des frères mineurs ne pouvait vivre dans sa pureté originelle. C'est le destin du génie de ne pas laisser d'héritage.

Sans la basilique d'Assise et les fresques de Giotto, sans la légende de Celano et les couvents de clercs, l'esprit franciscain ne nous serait pas parvenu. Il eût disparu peu à peu avec chacune de ces âmes en qui François avait laissé un peu de sa lumière. Il se fût déformé, puis éteint. L'homme a réduit à sa mesure cette pensée trop large pour qu'il pût l'accomplir. Elie eut la tâche ingrate d'assumer

(1) Maurice Villain : *Saint François et les peintres d'Assise*.

cette adaptation. Qu'il n'ait pas été toujours assez respectueux de l'esprit de François : qu'en *traduisant* il ait souvent *trahi*, le fait est hors de doute. Il fut déposé en 1239, excommunié par le pape et dépouillé de l'habit de l'ordre. Mais, comme le dit justement Ernest Renan, il « fit rentrer dans les conditions du possible et accommoda à la faiblesse humaine l'idéal trop absolu du fondateur ». Par lui, la légende du petit pauvre de Dieu s'est peu à peu ordonnée. A travers les erreurs qui le déforment, nous retrouvons pourtant le visage de l'apôtre, et sa pureté n'apparaît que plus grande d'avoir été ainsi troublée par ceux-là même qui devaient la défendre. L'œuvre de François a subi les vicissitudes humaines. C'est par elles que l'on peut mesurer la grandeur de son intégrité.

**

Notre tâche est achevée. Ce que furent ces luttes, le schisme des Spirituels, les conflits qui surgirent aux universités de Paris et d'ailleurs, tout cela appartient à l'histoire de l'ordre franciscain et non plus à la vie de François (1). « Tout ce que les hommes laissent au monde périra, » avait écrit le Poverello. Peut-être n'entendait-il pas seulement par là les biens temporels. Cette parole amère pouvait s'appliquer aussi aux œuvres des hommes. La sienne n'a pu lui survivre telle qu'il la désirait avec l'intransigeante rigueur si souvent exprimée. Mais ce qui en subsiste est assez beau pour lui faire honneur. Sa vie ne pouvait être un exemple pour tous. Lui-même le savait bien et il s'en est souvent expliqué. Nous ne pouvons le suivre sur cette voie où la grâce l'avait conduit. Mais si son exemple nous dépasse, au moins efforçons-nous de tendre vers son esprit, vers cet esprit franciscain fait de tolérance, de conciliation, de courtoisie, d'humilité, de bonne humeur. La grande affaire de saint François d'Assise ne

(1) *Sur l'Histoire de l'ordre*. Voir bibliographie à la fin du volume, 3^e partie.

fut peut-être pas de créer un ordre nouveau, mais d'apporter aux hommes une nouvelle vision des choses. L'ordre franciscain fut un esprit avant d'être une confrérie. Là encore l'inspiré, le Poverello, triompha des organisateurs, Hugolin, Elie de Cortone, et tous ceux qui vinrent après eux.



Il ne nous reste aujourd'hui, pour retrouver l'image du saint, que ce qu'il a laissé d'*écrits* : admonitions, prières, laudes, et surtout sa Première Règle et son Testament. Ce sont vraiment là les sources profondes et toujours claires où apparaît dans sa fraîcheur initiale l'esprit du Poverello. Ils ont fait l'objet de maintes publications et de nombreuses traductions en français. L'une des premières et des plus appréciables a été publiée en 1935 par le P. Gratien, frère mineur capucin, sous ce titre : *Les Opuscules de saint François d'Assise*.

Un tel ouvrage est indispensable à qui veut pénétrer la personnalité du saint, ou simplement mieux connaître son charme. Ainsi que l'écrit le P. Gratien à propos du *Testament* : « C'est à ces pages empreintes de la plus émouvante sincérité qu'il faut demander le secret de son œuvre et de sa sainteté. » L'une et l'autre nous parviennent ici sans aucun intermédiaire. Rien ne peut en troubler la pureté. C'est une source qui ne cessera de couler, et à laquelle il faut toujours se référer pour retrouver, au delà des interprétations les plus diverses, l'esprit véritable de François.

Désormais, on va voir se multiplier les portraits du saint d'Assise. Parallèlement, des récits vont bâtir autour de son souvenir une « légende dorée ». Ce fut sans doute vers le moment où il bénissait la fondation de la basilique d'Assise que le pape Grégoire IX chargea le frère Thomas de Celano d'écrire la vie de saint François. Cette *Vita Prima* fut rédigée d'après les souvenirs personnels de

l'auteur, et probablement remise au pape au début de 1229. Une *Vita Secunda* devait succéder à celle-ci, trop brève et incomplète, sur la demande de Crescent de Jesi, ministre général, vers 1247. Les dernières traductions de ces deux ouvrages ont été publiées avec une Introduction et des Notes par l'abbé M. J. Fagot (1). On y trouvera une brève notice sur le premier biographe de François, ce Thomas de Celano qui est aussi le poète du *Dies iræ*, l'admirable « Sequence des Morts ». Ces deux « vies » rédigées officiellement sur l'ordre de la papauté se composent de récits, d'anecdotes ayant trait à la vie de François et, dans la troisième partie de la *Vita Secunda*, de commentaires par lesquels l'auteur se hausse assez souvent à l'essai philosophique. C'est là, comme le dit l'abbé Le Monnier, « le livre des vertus du saint », plein d'aperçus généraux, de considérations qui en font un peu l'équivalent, dans le domaine de la sainteté, de ce que représentent pour nous les *Essais* de Montaigne, dans celui de l'humanité. On sent néanmoins, dans tout l'ouvrage de Celano, l'évident désir de raconter, non point tant la vie du Poverello que les faits qui sont de nature à témoigner de sa sainteté. Ces pages, écrites par un maître, ne cessent un instant d'être riches d'enseignements et de vérité.

La *Vita Secunda* aurait été rédigée vers 1247, après que le ministre général eut invité les frères mineurs contemporains de François à réunir leurs souvenirs et à en confier les éléments à Celano pour lui permettre de compléter ses propres documents. Il serait possible, en ce cas, que la *Légende des Trois Compagnons* ait été écrite par les frères Léon, Ange et Rufin, en 1246, pour répondre à l'ordre de Crescent de Jesi. Elle correspond à la première partie de la *Vita Secunda* qui y aurait puisé ainsi ses éléments. En tout cas, cette légende est plus conforme à ce que nous entendons aujourd'hui sous le terme de biographie. Elle a plus de fraîcheur, mais moins de profondeur que l'œuvre

(1) Voir bibliographie à la fin du volume.

de Celano, et passe brusquement de l'année 1220 à la mort du saint, ce qui a laissé croire que nous n'avions là qu'un fragment de l'œuvre initiale. La première traduction française de *La légende des Trois Compagnons* a paru en 1891 à Paris (1) avec une introduction de l'abbé Huvelin qui fut le confident et le directeur de conscience du père Ch. de Foucauld.

Parmi les autres ouvrages rédigés aux premiers temps de l'Ordre des Mineurs, figure également le *Speculum Perfectionis* ou *Miroir de la Perfection* attribué par Sabatier, à tort sans doute, à frère Léon. Plutôt que d'un ouvrage écrit par le compagnon de François au lendemain de sa mort, il s'agit là, vraisemblablement, d'une compilation bien postérieure, datant sans doute du début du xiv^e siècle. Paul Sabatier a cru découvrir, sur la foi d'un manuscrit de la bibliothèque Mazarine, la preuve de l'antériorité du *Speculum* et, dès lors, il s'est appliqué à rechercher tout ce qui pouvait appuyer sa thèse, en négligeant tout ce qui pouvait l'infirmier. On retrouve là l'esprit partisan avec lequel, il faut bien le dire, il écrivit sa *Vie de saint François d'Assise*.

L'abbé Le Monnier, Johannes Joergensen et Maurice Beaufreton ont longuement examiné et controversé dans les appendices de leurs ouvrages cette importante question du *Speculum Perfectionis*. Nous y renverrons nos lecteurs soucieux de pénétrer aux sources de l'histoire franciscaine.

Déjà, dans la seconde vie de Thomas de Celano, comme le fait remarquer son traducteur l'abbé Fagot, si « le fond en est substantiellement le même... on reconnaît dans l'importance plus grande donnée au merveilleux les enjolivements que la légende a brodés peu à peu autour de l'histoire. » Les initiatives privées de moines comme Julien de Spire ou l'anonyme de Pérouse qui, d'après leurs souvenirs, le récit d'un compagnon ou de simples

(1) Voir bibliographie à la fin du volume.

compilations, voulurent à leur tour écrire sur François ; le désaccord qui surgit pendant de longues années entre deux fractions des frères mineurs ; les nécessités d'interprétation différente pour venir à l'appui des thèses opposées ; le goût du merveilleux, furent autant d'éléments de nature à fausser non seulement la vérité historique, mais encore le caractère de celui qu'ils avaient à charge de peindre.

Le crédit de ces diverses « légendes » était devenu si faible que le chapitre général de 1260, qui eut lieu à Narbonne, chargea Bonaventure d'écrire une nouvelle Légende de saint François. Il la composa d'après les textes précédents et les récits que purent lui faire quelques survivants de la première génération franciscaine, notamment Léon et Illuminé. Présentée au chapitre de Pise en 1263, la Légende de Bonaventure fut si favorablement accueillie que le chapitre ordonna, « au nom de l'obéissance », à tous les mineurs, de détruire ou d'écarter de la circulation les ouvrages antérieurement écrits sur saint François. Cette mesure fut heureusement rapportée en 1277, et c'est ainsi qu'ont pu nous parvenir les *Vies* de Celano, et la *Légende des Trois Compagnons*.

Parmi les compilations postérieures, les *Fioretti*, ou *Petites fleurs de Saint François d'Assise*, jouissent auprès du lecteur moderne d'une toute particulière faveur. C'est la traduction en langue vulgaire d'un ouvrage latin du xiv^e siècle : les *Actes du bienheureux François et de ses compagnons*. Cette traduction, à peine postérieure à l'original, aurait été faite par un moine anonyme de Toscane vers le milieu du xiv^e siècle.

Premier ouvrage en langue italienne, antérieur à la *Divine Comédie*, les *Fioretti* représentent — ainsi que l'écrit leur traducteur T. de Wyzewa, « un événement d'une importance considérable dans la formation et le développement de la prose littéraire italienne ». Adaptation en même temps que traduction des *Actus*, les *Fioretti* comprennent deux parties, de sources évidemment différentes. La première — véritable évangile franciscain —

conte des faits se rapportant tous à saint François et à ses premiers compagnons, et provient de récits antérieurs, soit écrits, soit oraux. La seconde, au contraire, se compose d'épisodes locaux ajoutés par les compilateurs et ayant trait à divers frères de l'ordre ayant vécu eux-mêmes au quatorzième siècle.

Les *Fioretti* ont été traduites en français à plusieurs reprises (1). Elles constituent, par la fraîcheur de leur poésie, un des éléments essentiels de la bibliographie franciscaine. On y sent trop peut-être, par instants, le goût du miraculeux, le besoin de dégager le caractère de sainteté de François. Dans Celano où sont relatés avec simplicité tant d'anecdotes, de traits touchants que nous n'avons pu ni voulu reprendre dans cet ouvrage, apparaissent vraiment le visage de l'homme, sa grandeur mystique, sa foi, sa douceur de compagnon, ce que l'auteur nomme lui-même si justement « sa bonté jaillissante ». Avec les *Opuscles* du saint, les deux Vies de Celano sont indispensables à qui veut retrouver dans sa pureté l'esprit de François.

Les *Fioretti* ont déjà le caractère de la légende. Ce sont de « petites fleurs » choisies avec soin pour dresser une guirlande à la mémoire du saint. D'où leur charme et leur poésie. On a vu qu'elles constituaient d'autre part une date littéraire en Italie. Avec les *Fioretti*, l'influence du Poverello se fait jour dans le domaine de la poésie. Elle a déjà marqué sa trace dans celui de l'art.



Commencée en 1228, l'année de la canonisation de François, la basilique d'Assise fut consacrée par le pape Innocent IV en 1253. Elle était alors achevée dans le gros œuvre. Depuis 1236 les peintres y travaillaient. La décoration de l'édifice devait durer plus d'un siècle. Les premières fresques ont aujourd'hui disparu en partie par le

(1) Voir bibliographie à la fin du volume.

percement de chapelles postérieures. Cimabué et trois maîtres romains : Cavallini, Torriti et Rusuti, furent parmi les premiers artisans de cette magnifique éclosion iconographique qu'allait susciter, à Assise, puis dans toute l'Italie et, bientôt après, au delà, la légende franciscaine. Elle a contribué, parallèlement aux écrits des premiers biographes, à composer pour nous le visage légendaire de François. Parmi les plus célèbres œuvres de cette époque, il faut citer l'admirable série des vingt-huit fresques de la vie de saint François exécutées à la basilique supérieure d'Assise par Giotto, et plusieurs scènes de cette même vie dans la chapelle Bardi de l'église Santa-Croce à Florence, également dues à Giotto. Le génie du grand peintre toscan a trouvé dans l'histoire franciscaine son inspiration et son élan. Après Cimabué et son école, l'art neuf de Giotto découvrait un accent réaliste inconnu jusqu'alors. « François a aidé l'art à sortir du byzantinisme », écrit E. Jordan. C'est ainsi qu'on a vu justement en François l'un des promoteurs de ce grand mouvement d'idées que fut la Renaissance italienne. Si son caractère demeure parfaitement conforme à l'esprit du moyen âge, l'influence de François n'en a pas moins déterminé, dans les lettres, par les *Fioretti* et la poésie de Dante — qui fut un tertiaire et consacra à François quelques belles pages de sa *Divine Comédie*, — par Giotto et ses élèves, dans la peinture, une forme nouvelle d'expression.

Les portraits les plus anciens et les plus intéressants du pauvre d'Assise paraissent être ceux du *Sacro Speco* de Subasio, — dont nous avons parlé dans le premier chapitre de cet ouvrage, — de l'église de San-Francesco à Ripa, peint sur bois, le portrait anonyme de Sienne à l'Académie des Beaux-Arts de cette ville, et le fameux *Saint François* de la basilique inférieure d'Assise attribué à Cimabué.

Quant aux grandes séries de la légende, outre celles de Giotto que nous avons signalées, il faut encore citer les fresques de Benozzo Gozzoli à l'église de Saint-François de Montefalco, les panneaux de Taddeo Gaddi à l'Académie

de Florence, et les fragments d'une autre série siennoise due à Giovanni Sasseta, dont le musée de Chantilly possède un charmant petit tableau : *Le mariage de saint François d'Assise et de Madame la Pauvreté*.

Mais en ce qui concerne l'iconographie de saint François, nous renverrons également nos lecteurs à des travaux plus compétents et plus complets. La question a été traitée largement par Henri Thode dans un ouvrage intitulé *Saint François d'Assise et les origines de l'art en Italie*. Plus récemment, il convient de signaler la petite brochure d'André Pératé : *Saint François d'Assise*, dans la collection « L'Art et les Saints » ; une courte étude de T. de Wyzewa en appendice à sa traduction de l'ouvrage de Joergensen : *Saint François d'Assise : Les représentations artistiques de saint François* ; et enfin le bel ouvrage de Maurice Villain : *Saint François et les peintres d'Assise* (1). On trouvera, bien entendu, des notes intéressantes à ce sujet dans tous les ouvrages consacrés à Giotto et dans la plupart des Histoires de l'Art, notamment celle d'Elie Faure.

**

Nous avons tenté d'indiquer brièvement dans cet appendice les voies principales par lesquelles écrits et images ont porté jusqu'à nous la merveilleuse histoire du petit pauvre d'Assise. A qui veut s'en imprégner davantage, il reste une troisième source où puiser : les lieux où vécut François ; après le livre et l'art, le pèlerinage. Même lorsqu'il sont écrasés, comme c'est le cas pour la Portioncule, par la grandeur des constructions postérieures, les habitats franciscains ont encore, pour le pèlerin, un singulier pouvoir. Il faut connaître Assise et ses vieilles rues, ses portes, ses églises, il faut avoir goûté le silence des cloîtres dans la chaleur de midi, les douces nuits d'Ombrie, la solitude des ermitages cachés dans la montagne, pour

(1) Voir notice bibliographique à la fin de l'ouvrage, 4^e partie.

comprendre intensément le secret de François. Il faut avoir vu Saint-Damien, le plus pur vestige qui soit demeuré, pour saisir l'émotion d'une aventure qui fut sans exemple dans l'histoire du monde depuis le Christ. Le pays d'Assise est à l'image de l'âme franciscaine, fait de douceur et de noblesse, de simplicité et de grandeur. Il est inséparable de l'esprit de François. On ne peut les comprendre parfaitement que l'un par l'autre. Après neuf siècles, les murs de Saint-Damien, les rochers de Fonte-Colombo et de l'Alverne gardent encore en eux, comme la patine du temps, un peu de la grande âme qui s'y manifesta.

NOTE

Le T, le signe *Thau*, formant le motif de notre page de couverture, est celui dont parle le prophète Ezéchiel (IX-4) :

« Passe au milieu de la ville de Jérusalem, et fais une marque sur le front des hommes qui soupirent et qui gémissent à cause de toutes les abominations qui s'y commettent. »

Cette lettre, écrit Joergensen, « a toujours été considérée, dans la langue symbolique du moyen âge, comme le signe de la Croix ». On lit, d'autre part, dans la *Légende de Saint Bonaventure* : « Le saint tenait en grand honneur le signe de la croix, en recommandait l'usage dans ses prédications, et s'en servait comme d'une signature au bas des billets qu'il dictait, comme pour rappeler que tout son effort tendait à réaliser les paroles du prophète en marquant du signe Thau les fronts des affligés, c'est-à-dire de ceux qui se convertissaient en vérité à Jésus-Christ. »

Et Celano nous dit de son côté : « Le signe Thau lui a toujours été si cher qu'il signait de lui ses missives et le faisait inscrire partout sur les murs des cellules. »

Une bénédiction écrite par saint François et donnée par lui à frère Léon figure dans la sacristie de l'église du couvent d'Assise. Elle porte cette « signature en caractères symboliques ». Voici ce qu'en dit Joergensen dans son « Introduction » (p. XXV) :

« Pour comprendre cette signature, il faut se rappeler... que François, quelques jours auparavant, avait reçu les stigmates de la passion du Christ. Et maintenant, ayant à signer sa bénédiction, il la signe, non pas de son nom, mais d'un hiéroglyphe, d'un symbole représentant la croix du Seigneur. »



BIBLIOGRAPHIE

Nous indiquons ci-après les ouvrages qui aideront le lecteur à puiser aux trois sources énoncées dans l'épilogue qui précède, c'est-à-dire : le document écrit, la représentation picturale, les lieux de pèlerinage ;

les traductions des textes d'époque dont le témoignage est à la base de toute étude sérieuse de la question ;

les ouvrages modernes consacrés à Saint François par des érudits, des écrivains ou des poètes, négligeant volontairement toutes les compilations intermédiaires du xv^e au xix^e siècles, dont les éléments essentiels ont été repris par les biographes de notre époque. A qui voudrait cependant aller plus avant et consulter notamment les textes latins, nous signalons les notes bibliographiques très complètes publiées en appendices aux ouvrages de Paul Sabatier, Johannès Joergensen et Maurice Beaufreton ;

les ouvrages traitant de l'iconographie franciscaine ;

les ouvrages les plus intéressants pour préparer, accompagner ou compléter un pèlerinage en Ombrie.

1° TRADUCTIONS DES TEXTES D'EPOQUE RELATIFS A LA VIE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE :

Les Opuscles de Saint François d'Assise. Nouvelle traduction française du P. Gratien, avec une Préface du R. P. Sertilanges, O. P., membre de l'Institut et une illustration en couleurs de Giovanni Sassetta (Libr. Saint-François, éd. Paris, 1935).

Ces textes de Saint François comprennent des *écrits en prose* : les deux règles, le Testament, les Admonitions, les Lettres et les *poèmes religieux*, le Cantique des Créatures, des Laudes et Prières.

Ils ont été rédigés de 1210 environ, date de la règle initiale, à 1226, date de la mort du saint et de son testament.

THOMAS DE CÉLANO : *Vie de Saint François d'Assise*. Traduite du latin avec une Introduction et des Notes, par l'abbé M.-J. Fagot (Libr. Saint-François, édit. Paris 1921).

Légende des Trois Compagnons. La vie de Saint François d'Assise racontée par les frères Léon, Ange et Rufin, ses disciples, traduite pour la première fois du latin, précédée d'une introduction par l'Abbé Huvelin, vicaire à Saint-Augustin (Libr. Ch. Poussielgue, édit. Paris, 1891).

Une autre traduction due à l'abbé Louis Pichard, professeur à l'Institut Catholique de Paris, a été publiée plus récemment (Artisan du Livre, édit. Paris, 1926).

Cette légende a été rédigée par les trois frères à Greccio et remise au Ministre Général Crescent de Jési, le 11 août 1246.

Miroir de la perfection du bienheureux François d'Assise, par Frère Léon. Version française de Paul Budry (Plon, édit. Paris). Contrairement à l'opinion de P. Sabatier, il s'agirait là d'une compilation datant de 1318 et non point d'un texte rédigé par frère Léon lui-même.

Les Noces Mystiques du B. François avec Madame la Pauvreté. Traduction française du P. Ubald d'Alençon (Couvain, édit. Paris, 1922).

Une autre traduction en a été faite par François Bénédicte (« L'Art Catholique », édit. Paris, 1923).

Ce texte serait dû au frère Jean Parenti de Florence et daterait de 1227.

Saint François d'Assise raconté par ses premiers compagnons. Traduction française de la *Legenda Antiqua*, d'après le manuscrit de Pérouse, par l'abbé J.-M. Fagot (Bloud, édit. Paris, 1927).

Cet ouvrage date vraisemblablement de la première moitié du quatorzième siècle ; son auteur en est inconnu.

SAINT BONAVENTURE : *La vie de Saint François d'Assise* (Legenda Major).

Ouvrage datant de 1263.

Les petites fleurs de Saint François d'Assise (Fioretti), (Libr. Saint-François, Paris), suivies des *Considérations des Très Saints Stigmates*. Trad. Th. de Wyzewa (Perrin et Cie, édit. Paris, 1929).

Une traduction des *Fioretti*, par A. Pératé, illustrée par Maurice Denis, a paru plus récemment aux Editions de « l'Art Catholique », Paris.

2° ETUDES ET OUVRAGES MODERNES RELATIFS A LA
VIE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE :

FRÉDÉRIC MORIN : *Saint François d'Assise et les Franciscains* (Hachette, édit. Paris, 1853).

OZANAM : *Les Poètes Franciscains en Italie* (Paris, 1859).

CHARLES BERTHOUD : *François d'Assise*, étude historique, d'après le Docteur Karl Hase, professeur à l'Université d'Iéna (Lévy, édit. Paris, 1864).

ERNEST RENAN : *François d'Assise*. Etude parue dans les « Nouvelles Etudes d'Histoire Religieuse », à propos de la traduction de l'ouvrage ci-dessus.

Dans cette étude par plusieurs points intéressante, Renan se borne à des vues générales sur le caractère de François et l'influence de sa mission sur son époque. Mais selon la méthode employée pour *la Vie de Jésus*, il a soin d'écarter tout ce qui est du domaine du miracle dans la vie du saint et prétend à une simulation des Stigmates qui serait due à Frère Elie.

R. P. LÉOPOLD DE CHÉRANCE : *Saint François d'Assise*.

MARQUIS ANATOLE DE SÉGUR : *Histoire populaire de Saint François d'Assise* (fin du 19^e).

Et du même auteur un autre ouvrage intitulé : *Le Poème de Saint François*.

R. P. BERNARDIN DE PARIS : *L'Esprit de Saint François d'Assise*. 2 vol.

D'ARGINCOURT : *Saint François d'Assise* (Plon, Paris, 1885).

ABBÉ LE MONNIER : *Histoire de Saint François d'Assise*. 2 vol. (Libr. Saint-François, édit Paris, 1889).

P. CUTHBERT : *Saint François d'Assise*. Adapté de l'anglais par l'abbé Brousse. Couronné par l'Académie Française (Libr. Saint-François, édit. Paris).

R. P. GRATIEN : *Saint François d'Assise, sa personnalité, sa spiritualité* (Libr. Saint-François, édit. Paris).

PAUL SABATIER : *Vie de Saint François d'Assise*. (Libr. Fischbacher, édit. Paris, 1894. Edition définitive, même librairie, 1931).

ARVÈDE BARINE : *Saint François d'Assise et la Légende des Trois Compagnons* (Hachette, édit. Paris, 1901).

AUG. BAILLY : *Les divins Jongleurs* (Plon, Paris, 1908).

JOHANNÈS JOERGENSEN : *Saint François d'Assise, sa vie et son œuvre*. Traduit du danois, par Théodor de Wizewa (Librairie Académique Perrin et Cie, édit. Paris, 1909).

MAURICE BEAUFRETON : *Saint François d'Assise* (Libr. Plon, édit. Paris, 1925).

G.-K. CHESTERTON : *Saint François d'Assise*. Traduit de l'anglais par Isabelle Rivière (Libr. Plon, édit. Paris, 1925).

JOSEPH DELTEIL : *Discours aux Oiseaux par Saint François d'Assise*. Une plaquette à tirage limité. Edition des Cahiers Libres, Toulouse, 1927).

GABRIEL MOUREY : *Saint François d'Assise*. Dans « La vie et les œuvres de quelques grands saints » (Libr. de France, 1927).

EMILE BAUMANN : *L'Originalité de Saint François d'Assise*. Etude parue dans « Les Amitiés », Saint-Etienne, 15 avril 1927).

Saint François d'Assise, son œuvre, son influence. Recueil d'études publié à l'occasion du 7^e centenaire.

R. BOUDET DE MONTEL : *Saint François d'Assise*. Illustrations de M. Boudet de Montel (Plon, édit. Paris, 1929).

FÉLIX TIMMERMANS : *La harpe de Saint François*. Traduit du néerlandais par Camille Melloy (Bloud et Gay, édit. Paris, 1935).

FRANÇOIS DUHOURCAU : *François d'Assise, le saint des temps de misère* (Spes, édit. Paris, 1936).

RENÉE ZELLER : *Le Feu sur la montagne ou l'Evangile d'Assise* (Spes, édit. Paris, 1937).

CLAUDE QUINARD : *Histoire de François d'Assise* (Bloud et Gay, édit. Paris).

LOUIS GILLET : *Saint François d'Assise* (Bloud et Gay, Bibl. cathol. illustrée).

E. JORDAN : *Saint François d'Assise*. Etude parue dans « Les Grandes Figures », ouvrage publié sous la direction de Sébastien Charléty. (Larousse, édit. Paris, 1937).

MAURICE VILLAIN : *Saint François ou l'Esprit de Réconciliation*. Etude parue dans la revue « *Etudes* » ; n° des 5/20 août 1939.

AUGUSTE BAILLY : *Saint François d'Assise et la Révolution évangélique* (Rieder, 1939).

DIMITRI MÈREJKOWSKY : *François d'Assise*. Dans « De Jésus à Nous » (Albin Michel, édit. Paris, 1940).

PIERRE MARTHELOT : *Saint François le crucifié* (Spes, édit. Paris, 1942).

ARNOULD DE GRÉMILLY : *Saint François d'Assise*, raconté par A. de G. et imagé par Pierre Luc (Henri Lefebvre, édit. Paris, 1943).

PIERRE BOREL : *Saint François d'Assise* (Aubanel, 1944).

3° OUVRAGES GENERAUX RELATIFS A L'HISTOIRE ET A L'ESPRIT DE L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS :

Pour la bibliographie de l'Histoire des Ordres Franciscains, et notamment des chroniques du XIII^e au XIX^e siècles, consulter les ouvrages de JOERGENSEN : *Introduction*, page XCII, et de MAURICE BEAUFRETON, *Appendice I*, § 4. *Les Chroniques de l'Ordre des Mineurs*, p. 314.

Parmi les ouvrages modernes citons :

P. GRATIEN : *Histoire de la Fondation et de l'Evolution de l'Ordre des Frères Mineurs au XIII^e siècle*. Ill. hors-texte, 1 vol. 700 pages. (Ouvrage couronné par l'Académie Française. Prix Thérouanne) (Libr. Saint-François, Paris).

R. TARDI : *Saint François d'Assise, son œuvre et son influence*.

EMILE GÉBHART : *L'Italie mystique* (1890).

R. P. UBALD : *L'Ame Franciscaine*.

YVONNE DE ROMAIN : *Le Soleil d'Assise* (Ed. Spes, Paris, 1932).

GONZAGUE TRUC : *Le Message de Saint François d'Assise* (Spes, 1943).

4° OUVRAGES TRAITANT DE L'ICONOGRAPHIE FRANCISCANE :

A. GOFFIN : *Saint François d'Assise dans la légende et dans l'art primitif italien.*

HENRY THODE : *Saint François d'Assise et les Origines de l'Art de la Renaissance.* Traduction française.

LOUIS GILLET : *Histoire Artistique des Ordres Mendicants.* L'art religieux du XIII^e au XVII^e siècle (Flammarion, Paris, 1912, réédition 1939.)

ANDRÉ PÉRATE : *Saint François d'Assise.* Dans la collection « L'Art et les Saints » avec 42 illustrations (Libr. H. Laurens, édit. Paris).

MAURICE VILLAIN : *Saint François et les Peintres d'Assise.* Avec 118 héliogravures (B. Arthaud, édit. Paris-Grenoble, 1941).

5° OUVRAGES TRAITANT DES REGIONS FRANCISCAINES :

JOHANNÈS JOERGENSEN : *Pèlerinages Franciscains.* Traduit du danois, par Teodor de Wyzewa (Libr. Acad. Perrin et Cie, édit. Paris, 1927).

LOUIS GILLET : *Sur les pas de Saint François d'Assise*

SCHNEIDER : *Assise.*

GEORGES LAFENESTRE : *Assise. L'art italien au XIII^e siècle* (Alcan, 1927).

CH. ROUSSEAU : *Assise* (Bloud et Gay, Bibl. Cathol. Illustrée).

GABRIEL FAURE : *Au Pays de Saint François d'Assise.* Avec nombreuses héliogravures (B. Arthaud, 1936).

MASSERON : *Assise.*

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	11
CHAPITRE I. — Le secret du parfait amour	13
— II. — « Et tout est vanité... »	29
— III. — « Devenir un homme libre... »	37
— IV. — L'ouvrier de Dieu	53
— V. — Les Frères Vagabonds	67
— VI. — Rivo-Torto	87
— VII. — Les pénitents d'Assise	109
— VIII. — La moisson franciscaine	124
— IX. — Claire ou l'élan d'amour	142
— X. — Les premières inquiétudes	166
— XI. — François dépassé par son œuvre ..	175
— XII. — Est-il indigne ?	191
— XIII. — Le simple devant les clercs	205
— XIV. — L'abandonné	222
— XV. — La montagne sainte	231
— XVI. — « Le cantique des créatures »	243
EPILOGUE. — La légende de « Poverello »	257
BIBLIOGRAPHIE	271



ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE DE SOEAUX
LE 10 FÉVRIER 1946

Imprimé en France

C. O. L. 31.3029

O. L. 1-46 — N° d'Édit. 30 — N° d'Imp. N° 20.779

2- 11998

UNIVERSITY OF CHICAGO

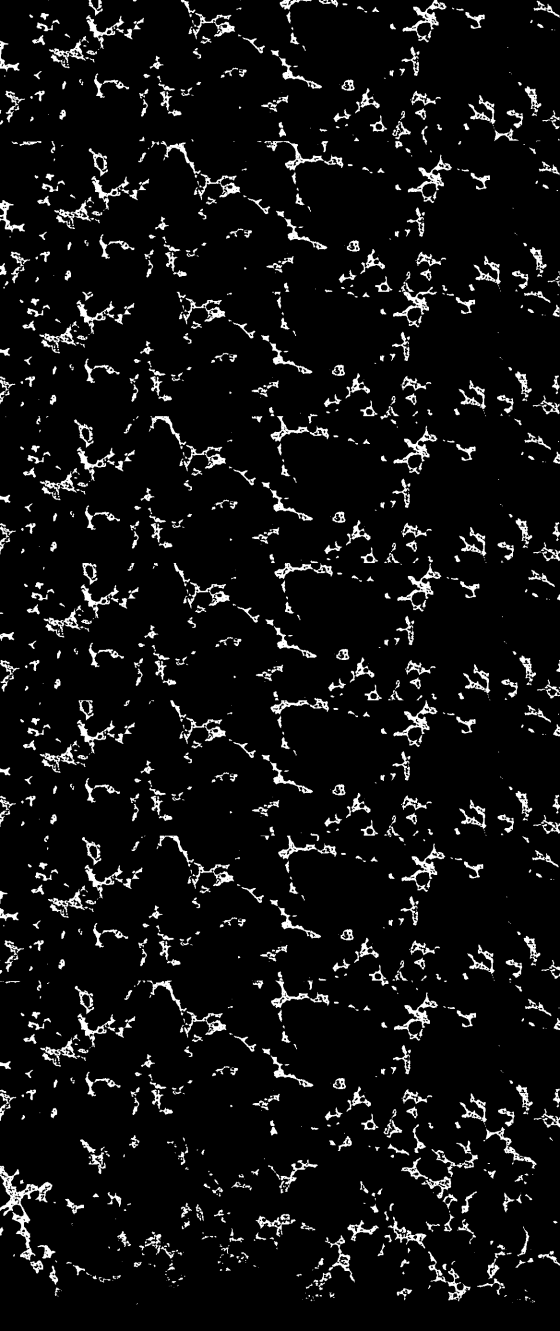


36 934 042

HL-340	2-6-48
BX	LEPROHON
4700	St. Francois d'Assise
.F6L6	5
	1530104
DEC 29 1947	<i>Buidery</i>
FEB 5 - 1948	<i>Cart SL-JOK</i>
	2- 11998

BX4700
.F6L6

1530104



UNIVERSITY OF CHICAGO



36 934 042